





Maurice Puech

LA MAISON  
DU  
BOIS JOLY



ISBN :

© Maurice Puech 2014

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ce livre est composé et produit en totalité par l'auteur, selon le principe de l'auto-édition. De ce fait, il est demandé au lecteur d'être indulgent envers toute imperfection ou insuffisance qu'il pourrait constater.







## PREMIERE PARTIE



Merci à Lili Rose (10ans) pour son poème

*Mes lavandes*



Le rideau du crépuscule s'abaissait lentement sur le village de Roquebrune. Dans la cuisine, l'ouverture des portes et fenêtres créait un courant d'air encore porteur de la chaleur accablante de cette fin du mois de juin 1953. Marinette déposa sur la grande table, trois verres, la traditionnelle boîte de biscuits et une bouteille.

«Il paraît que la fille de la Suédoise a disparu! » murmura-t-elle sans obtenir la moindre réaction des occupants de la pièce. La petite Marie accrochée à sa robe, elle avança difficilement jusqu'à la poêle qui crépitait sur la cuisinière. Ses pas feutrés frôlaient le plancher, par habitude ou, peut-être, pour ne pas déranger les hommes attablés. Son mari fit sauter la cire qui servait de cabochon à la bouteille de vin blanc et, d'un geste nerveux, arracha le bouchon. Les regards fatigués des trois individus étaient tournés vers le liquide jaunâtre qui glougloutait en sautant dans les verres. Les épaules larges, le dos un peu voûté, démontraient que leurs tâches avaient été rudes, épuisantes, depuis la fin de leur scolarité, voilà

bien longtemps.... Leurs mains, épaisses, racontaient leur métier. Il y avait là, Arthur le forgeron, dont la ferraille, manipulée des milliers de fois, avait noirci à jamais les paumes calleuses. De nombreux doigts de Ricou, le charron, avaient été partiellement sectionnés par la scie à ruban ou la dégauchisseuse. Les mains préservées de Paul, le facteur, paraissaient incongrues dans ce monde rugueux. Pourtant, à l'intérieur, des cals montraient qu'il saisissait souvent le manche des outils. Lui, c'était un peu la pièce rapportée à l'équipe d'artisans hautement qualifiés, que formaient les deux autres. Mais Paul Boulin, dit *Bouboule*, avait cette particularité d'être *le coup de main* de ceux qui le sollicitaient. Son passe-temps favori, dès la fin de sa tournée ou les jours de repos, était de rendre service aux uns et aux autres. Sa générosité était telle qu'il ne pouvait faire face à tous ses engagements et ses choix arbitraires créaient quelques animosités. Mais, bien vite, on lui pardonnait, car on l'aimait bien, *Bouboule*, au village comme à la campagne.

Aujourd'hui, il se trouvait là, pour deux raisons supplémentaires et incontournables: son ami le charron avait besoin de lui et le travail de cette

journée mettrait fin à un véritable chef-d'œuvre qu'il avait vu naître et grandir.

Participer à la confection de roues, éléments essentiels, depuis la nuit des temps, de la technologie des transports, était une chance qui, sans doute, ne se renouvellerait plus. Il avait assisté au façonnage des moyeux et le vacarme de la bille de bois, tournant à une vitesse folle, résonnait encore à ses oreilles. Il revoyait Ricou, attentif au positionnement du ciseau à bois, mais indifférent aux copeaux qui flamboyaient autour de lui, comme les étoiles d'un feu d'artifice. Avec un seul compas comme guide, il l'avait vu sculpter ce noyau vital de la future roue. A la fin de l'exercice, quand le calme s'était installé à nouveau dans l'atelier, il avait caressé la peau lisse du bois et ses doigts impudiques s'étaient attardés sur les formes dissymétriques parfaitement réalisées. Plus tard, il avait suivi la confection des rayons et des bandages et avait participé au montage des différents éléments. Chaque étape le laissait pantois. Quand il voyait l'homme de l'art choisir le bois, en vérifier, à l'œil, la rectitude, s'assurer que les quelques nœuds ne nuiraient pas à la qualité du résultat, il pouvait imaginer que ce résultat serait parfait. Ces tenons et

ces mortaises, que l'on accouplait à coups de masse, se mariaient avec la précision du millimètre. Tout à l'heure encore, l'épais cerceau de fer confectionné par le forgeron avait pris sa place sans difficulté. Chauffé dans les braises d'un feu de bois, il avait épousé l'arrondi du bandage, lui avait un peu brûlé la peau et l'avait enserré en se refroidissant.....

Les trois hommes évoquaient tout cela et, devant l'enthousiasme du facteur, Arthur posa la question:

«Paul, tu avais bien appris le travail du bois, toi aussi ?

- Bien sûr! J'ai fait le trimard..... Comme un saltimbanque, la caisse à outils sur le dos, j'allais de ville en ville, de patron en patron, de surprise en déboire, de fierté en désillusion....Ce vagabondage s'est terminé en Provence où j'ai encore des amis. Nous étions spécialisés dans la remise en état de calèches, d'anciennes diligences, ou autres carrosses. Le dernier boulot, auquel j'ai participé, a été la fabrication de roulottes. Puis j'ai eu le mal du pays et je suis revenu....

- Il a préféré entrer dans une administration et pas n'importe laquelle! Les P.T.T : *Pas Trop Travailler* ! ironisa le charron qui enchaîna aussitôt :



« Les deux roues sont réalisées, mais il reste encore à fabriquer la charrette elle-même! Et là, le facteur nous montrera ce qu'il sait faire! »

Les rires et les éclats de voix couvrirent un appel qui venait de l'atelier situé juste en dessous.

« Il y a quelqu'un? » réitéra l'inconnu  
Marinette descendit quelques marches de l'escalier et se trouva nez à nez avec Monsieur le Maire.

« Ils sont là?

- Salut Jeannot ! Quel bon vent t'amène? »  
Questionna Ricou en lui proposant une chaise. Un verre déposé devant l'édile fut aussitôt rempli.

- C'est une affaire très délicate. La fille de la Suédoise a disparu! Les gendarmes ont ouvert une enquête et commencé les recherches, mais cela n'a rien donné. Demain, dès l'aube, nous souhaitons ratisser les environs de la ferme, les bois, le ruisseau....Nous avons besoin de volontaires et en particulier de toi Paul. Tu es un des rares à connaître à la fois les lieux et les occupants »

Le fonctionnaire hésita, reconnut qu'il connaissait assez bien Madame Greta et sa fille Aurore, mais il était pris par son travail.

« C'est dommage. Tes relations particulières avec ces gens te rendaient, à mes yeux, indispensable!

-.....C'est sûr que je la connais la petite, avec ses yeux bleus, ses longs cheveux comme des blés et son allure de sauvageonne....Elle n'a pas pu aller bien loin, elle doit traîner dans les bois qui entourent la maison!

- La mère et la fille sont des sauvages! On ne les voit jamais et Dieu sait de quoi ça vit ces étrangers! »

Les paroles de Ricou choquèrent Marinette qui aussitôt répliqua:

« Sauvage ou pas sauvage vous n'allez tout de même pas laisser cette fillette mourir au fond d'un trou! »

Le Maire, bedonnant de psychologie, savait qu'il pouvait compter sur ceux-là. Il vida son verre, se leva et donna ses premières instructions:

« Rendez-vous demain matin à sept heures dans le champ de Madame Berthomieu. Là, les gendarmes formeront les équipes qui balayeront le Bois Joly en remontant jusqu'à la maison de la Suédoise. Un autre groupe sondera la rivière»

Arthur sortit avec l'élue et le silence envahit la

cuisine pendant un court instant :

« Paul, vous restez manger la soupe avec nous? »

Le facteur accepta, comme il le faisait souvent. A cette heure-là, Rosemonde, son épouse, était à la prière du soir. Depuis plusieurs années, l'église était devenue sa maison, le Bon Dieu son compagnon, et les paroissiens ses invités. Elle passait beaucoup de temps à nettoyer, à fleurir l'autel, à préparer les offices. Sa noire silhouette squelettique se faufilait à travers les rangées de bancs, traversait les chapelles ou se hissait jusqu'au tabernacle. Plusieurs fois par semaine, la chorale répétait cantiques et chants liturgiques dans la chapelle de sainte Bernadette. Rosemonde promenait ses doigts sur le clavier de l'harmonium, mêlait sa voix à l'ensemble disparate et corrigeait d'un regard réprobateur la fausse note que nul ne remarquait. Elle avait acquis une réputation de bigote, qui n'était point usurpée. *Bouboule* supportait la situation, aux seules conditions que la maison soit bien tenue et les repas préparés avec soin. Peut-être était-il un peu responsable de cet état de fait? Il n'avait pas pu lui donner ces enfants dont elle rêvait et que son dieu exigeait des épousailles. Il avait sans doute été trop bon avec les autres et pas assez avec

elle, la privant de ces moments de complicité qui rapprochent les êtres? Peu à peu elle adopta cette doctrine qui fait la part belle au rêve et à l'intuition: le mysticisme. Marinette, Ricou et leurs six enfants devinrent sa famille à *lui*. Il était donc normal qu'il soit parmi eux, en cette fin de journée de juin, qui marquait l'aboutissement d'un travail réalisé en commun.

Le repas, simple et chaleureux, permit d'évoquer la vie et les mœurs de cette Suédoise dont on ne connaissait pas grand-chose. Certains disaient même qu'elle était Alsacienne.... Sa beauté, typiquement nordique, certifiait pour chacun, qu'elle arrivait de « là-haut », lieu inconnu et lointain....Elle avait épousé un enfant du pays, militaire de carrière, qu'elle n'aurait pas voulu suivre à Berlin après la fin de la guerre. Elle préférait, sans doute, la vie parisienne à celle de la caserne germanique bien trop austère à son goût. Aurore avait alors quatre ans et le couple n'allait pas tarder à se séparer. Malgré tout, à la mort de son époux en 1950, dans des circonstances que l'on qualifiait d'accidentelles, elle avait hérité de la maison familiale où elles étaient venues s'installer. Le bâtiment principal était grandiose. L'habitation

occupait, sur deux étages, une partie de la bâtisse, l'autre partie abritait les écuries et la grange. D'autres bâtiments, plus petits, gravitaient autour comme des satellites. Un bois de châtaigniers cernait ces constructions sur trois côtés et, à l'arrière, un pré s'étalait, formant une paisible clairière. Après avoir fait raser les buissons qui emprisonnaient les bâtiments et blanchir à la chaux tous les murs intérieurs de la maison, elle avait entrepris sa vie de recluse. Elle puisait l'eau au puits et s'éclairait avec des bougies.

Les chasseurs comme les promeneurs ne pouvaient pénétrer sur la propriété dont des panneaux interdisaient l'accès. Un fil de fer barbelé barrait le sentier qui conduisait de la route départementale à la maison . Parmi les autochtones, seul le facteur était autorisé à venir frapper à la porte. Les premiers mois, les échanges avaient été brefs et réduits aux formules de politesse. Puis, progressivement, elle avait accepté de dévoiler un peu de sa personnalité, de ses activités. Elle jouait avec son visiteur dont le visage trahissait les interrogations. Les bouteilles vides qui traînaient devant la porte, dénonçaient une fête, un repas bien arrosé entre amis. Elle s'était déclarée solitaire,

admiratrice de la nature et végétarienne, alors que les déchets, entassés dans un coin, affichaient un train de vie bien différent. Paul s'était posé beaucoup de questions, avait bâti des scénarios plus farfelus les uns que les autres, jusqu'à ce jour où un envoi recommandé lui permit de franchir le seuil de la maison. Dans la grande pièce commune, un bric-à-brac de tableaux, de sculptures inachevées, de flacons de toutes sortes, indiquait que la dame pratiquait une activité artistique. C'est dans ce capharnaüm qu'il avait vu la fillette pour la première fois.

« Je m'appelle Aurore, et toi ? »

- Paul, Paul Boulin, dit *Bouboule*

La simplicité, voire la naïveté du facteur, exprimée d'une voix gutturale, firent rire les deux femmes qui se dévoilèrent un peu plus à cette occasion. Elles étaient venues là, disaient-elles, pour vivre près de la nature, comme la nature, au rythme des saisons, des jours et des nuits. Elles achetaient les denrées indispensables à l'épicier ambulant d'un village voisin, et se débrouillaient pour le reste. Mais, vouloir vivre de la nature sans en connaître le moindre détail était une gageure. Certes les châtaignes ressemblaient aux marrons grillés du

marchand de la rue, à Paris, mais les baies, les fruits, les plantes, pouvaient-ils être absorbés sans crainte? Les champignons, quand ils sortaient de terre, étaient plus beaux les uns que les autres, mais où se cachaient les empoisonneurs? Alors les conseils du facteur furent les bienvenus. L'homme de la poste, devenu le confident, démontra qu'une belle truite pêchée dans la rivière ferait le plus grand bien à la petite. Les œufs, de poules vivant en liberté, offriraient la possibilité de varier le contenu et la qualité des repas. Des salades et autres légumes cultivés au jardin remplaceraient avantageusement les châtaignes, qu'elles soient bouillies, grillées ou séchées!

Ainsi, « La Maison du Bois Joly » comme les femmes l'avaient baptisée, s'était transformée. De la volaille courait après les sauterelles, grattait le sol à la recherche de vers, caquetait, voletait, créant une symphonie qui plaisait à ces dames. Un petit jardin clos s'étalait autour du puits.... Le facteur n'était pas avare de conseils, de coups de main et de services divers. Aurore le suivait partout, l'interrogeait, le taquinait. Chaque fois qu'il le pouvait, il consacrait un peu de son temps à la petite

qui voulait tout savoir, tout comprendre. Voir germer, puis grandir un haricot qu'il avait placé dans un pot rempli de terreau était un émerveillement pour les yeux innocents. Quand les grains de blé, posés sur un lit de coton bien arrosé, se mirent à verdier, la mère et la fille crièrent leur étonnement. Les expériences se répétaient, les commentaires devenaient de plus en plus longs, les échecs faisaient l'objet de justifications, d'explications. Bref, il était comme chez lui, à condition que Madame Vidal née Zettergvist en décide ainsi. Car la pulpeuse maîtresse des lieux abritait des secrets qu'elle ne tenait pas à dévoiler. Paul, de son côté, s'imposait un devoir de réserve que sa fonction exigeait, disait-il. Seuls ses amis, le charron et sa femme avaient droit aux confidences, mais ils devaient, auparavant, jurer de *garder tout cela pour eux*. Ils n'apprirent pourtant jamais ce que le facteur ressentait au plus profond de lui-même quand il était en présence de la dame. Lui qui n'avait connu que le corps amaigri et la peau terne de Rosemonde, se troublait à la vue de la silhouette magnifiquement dessinée de cette créature venue du froid. Parfois il se laissait aller à rêver à la blancheur d'une peau soyeuse, aux formes délicates



qu'enveloppaient de légers vêtements. Non, cette femme devait rester loin de ses préoccupations. Sa seule fierté était d'avoir la chance, le privilège, le bonheur, d'être le seul, l'unique villageois à partager la vie de ces anges tombés du ciel.

Marinette décida d'aller se coucher et conseilla aux hommes de faire de même. Dès qu'elle eut disparu avec la petite Marie endormie dans ses bras, *Bouboule* souhaita raconter le rêve étrange qui avait troublé sa dernière nuit. Son copain sortit le bocal de cerises à l'eau-de-vie et, tout excité, il commença:

« Figure-toi que dans mon rêve, il m'arrivait un truc incroyable... J'avais déposé le courrier et quelques courses chez Madame Greta. Elle m'a invité à prendre une chaise puis m'a servi une boisson. Elle s'affairait autour d'une toile blanche lorsqu'une jeune personne est entrée dans la pièce. Sans prononcer un mot, sans s'occuper de ma présence, la demoiselle s'est dévêtue et, tranquillement, s'est allongée sur un canapé. Je ne regardais pas, je lorgnais! Ma figure en feu trahissait une totale confusion. Je plongeais mon nez dans le verre ou suivais le vol d'une mouche au plafond, mais je ne pouvais pas partir! Si tu avais vu

cette beauté! »

Et le facteur, encouragé par les cerises généreusement servies, mimait la situation, positionnait les seins « gros comme ça » et montrait, en vacillant, comment la belle croisait les jambes...

Les deux copains riaient aux larmes quand la pendule égrena les douze coups de minuit. La récréation se terminait, mais cette soirée resterait, comme d'autres, vécues précédemment, un moment inoubliable. Les liens qui se tissaient dans ces instants euphoriques étaient d'une solidité inébranlable.



Le facteur ne démarra sa moto qu'à la sortie du village. Il avait parcouru les rues en poussant son engin, afin de ne pas attirer l'attention des citadins à une heure aussi matinale. Plusieurs pauses avaient ponctué son itinéraire et pendant ces courtes haltes, il s'était enivré des parfums si particuliers de la nuit. Ces arômes que le soleil avait arrachés, la veille, à grands coups de rayons de feu, se mélangeaient aux effluves des animaux sous la fraîcheur de la lune. C'étaient des volutes, à la fois douces et agressives, c'était ce miel invisible réservé aux champs et aux bois, à la campagne en général. Le ciel pétillait d'étoiles fuyant la clarté blanchâtre qui naissait à l'est et que l'on appelle le jour. Le croissant de lune, dans cette immensité, paraissait petit, banal. Cette

atmosphère, qui rappelait à Paul les matins de pêche de son enfance, le rendait joyeux.

L'engin pétarada et l'homme se lança dans des vocalises que les chants du coq ne tardèrent pas à imiter. La journée serait belle et belle serait Aurore aux cheveux en broussailles et à la robe maculée de boue. Car il n'y avait pas de doute, on allait la retrouver...

Il appuya son deux-roues contre le tronc d'un vieux châtaignier et, un sac de jute sur l'épaule, il partit à travers bois. Il connaissait tous les recoins, tous les rochers, toutes les touffes d'arbustes, aussi il lui fallut très peu de temps pour faire le tour de son domaine. Quand il atteignit le pré de Madame Berthomieu, Ricou et les premiers villageois étaient déjà là. Le charron avait vu la *pétoire* de son copain et se doutait bien de ce qu'il était venu faire là avant tout le monde. Il posa une question énigmatique dont le sens ne pouvait être compris par les autres:

« Alors, tu as fini le nettoyage?

- Il n'y a pas de lézard, tout est OK »

Cela signifiait qu'il avait retiré les collets à l'entrée des terriers des lapins et les pièges à ressort à l'orée du bois ou sous les genévriers, là où se

rassemblent les perdrix, merles, grives et autres passereaux. Les joues potelées du facteur reflétaient la roublardise et la joie de vivre. L'inséparable veste bleu marine aux liserés rouges et aux boutons dorés marqués du sigle de la Poste, bridait un ventre rebondi. Seul le béret, en équilibre sur des cheveux en bataille, trahissait l'activité du braconnier sous la ramure basse des arbres et arbustes.

Une dizaine de personnes encadrées par deux gendarmes s'alignèrent à l'entrée de la châtaigneraie et, sur ordre, avancèrent sous d'épais taillis. Un autre groupe, avec à sa tête le chef de la brigade, rejoignit le ruisseau en contrebas. Chaussés de cuissardes ils devaient remonter le cours d'eau et fouiller les rives tortueuses d'un torrent capricieux. Pour les deux équipes, la tâche n'était pas facile. Dans le bois, où la végétation s'était installée de façon anarchique, il fallait affronter les buissons et leurs bras agressifs, les fougères plus hautes que les hommes ou les arbres abattus par les intempéries. Les ancêtres Joly devaient s'arracher les cheveux là-haut au paradis, eux qui s'étaient éreintés à bichonner ce sous-bois!

Les rochers du ruisseau étaient glissants, des galeries avaient été creusées sous les racines des arbres, des tourbillons d'écume cachait des trous profonds. Chacun fouillait, tâtait, rampait, avec en tête l'idée que si la robe claire de la fillette était là, elle ne pouvait échapper aux regards. Quand un « ohé!!! » s'élevait sous la voûte des branches, on ne savait jamais s'il s'agissait d'un appel d'un villageois égaré, ou de *LA* découverte que chacun espérait. Alors, le cœur serré, on répondait, on attendait...et on reprenait la lutte contre les éléments, comme des Don Quichotte face à des moulins imaginaires. Paul, si sûr de lui jusque là, commençait à douter et l'angoisse lui brisait la poitrine. A la vue d'une touffe broussailleuse ou d'une haie d'arbustes, son cœur s'emballait. Il était certain qu'elle se cachait derrière ces obstacles. Alors il bondissait, traversait des bouquets d'aubépine qui l'agrippaient, le griffaient et s'ouvraient sur une nouvelle désillusion.

Il était plus de midi quand le groupe atteignit la maison à la sortie du bois. Les pisteurs harassés, égratignés, dépités, s'assirent sur un tronc d'arbre à

l'ombre d'un chêne centenaire. Greta apporta des boissons et, sans un mot, retourna dans sa demeure. Un silence pesant accompagna les hommes qui, enfin, pouvaient se détendre et se désaltérer. Les membres du deuxième groupe arrivèrent peu après, aussi mal en point que les autres, mais plus boueux et mouillés jusqu'aux os. Les regards interrogèrent et les signes de tête répondirent: « Rien, rien, rien... » Les gendarmes s'écartèrent de plusieurs mètres et échangèrent quelques paroles à la suite desquelles l'adjudant-chef annonça:

« Nous n'avons pas trouvé le moindre indice, mais je souhaiterais continuer les recherches cet après-midi. Y a-t-il des volontaires? »

La réaction fut loin d'être immédiate, mais quelques voix s'élevèrent pour accepter de poursuivre la fouille des bois et prairies autour de la ferme. Environ la moitié des participants du matin s'engageait à se retrouver là vers quinze heures. Ricou tenta de convaincre quelques éléments supplémentaires, mais en vain. Un certain malaise régnait parmi les bénévoles. On ne croyait pas à la fugue de la petite, et encore moins à un accident dans une nature qu'elle fréquentait et maîtrisait depuis son arrivée ici, c'est-à-



dire depuis trois ans. Le comportement de la mère, qui ne parut ni curieuse ni éplorée, ajouta un brin de suspicion au doute existant. A cet instant, chacun s'interrogeait une nouvelle fois sur la personnalité de cette jolie femme. Qu'était-elle venue chercher (ou cacher) dans cette ferme abandonnée dans les bois de cette contrée sud-aveyronnaise ?

Le patron de la gendarmerie ne dit pas autre chose à Paul qu'il reçut en fin de journée.

« Cette affaire est bizarre.....Nous n'avons pas trouvé d'indice, les mobiles sont multiples, mais aucun n'apparaît évident. Avant d'élargir les investigations vers la famille, les relations ou connaissances, j'aimerais vous poser quelques questions »

Et le facteur avait été contraint de révéler certains des secrets qu'il était le seul à détenir: oui des gens venaient à la ferme. Ils arrivaient par avion à l'un des aéroports de la Région, se faisaient conduire en taxi, restaient un jour ou deux et repartaient. Non, il ne savait pas si l'un d'entre eux entretenait une relation suivie avec Greta. Oui, celle-ci quittait souvent le domicile... Toutes les interrogations, toutes

les chasse-trapes, toutes les insinuations ou supputations avaient bouleversé l'homme de la Poste. Quand il rentra chez lui, tard dans la soirée, il avait acquis la conviction que son amie Aurore était quelque part à Paris, en Allemagne ou en Suède...en tout cas loin d'ici. Cette idée fit vibrer en lui un frisson de satisfaction et de plaisir. Mais bientôt, dans sa maison vide, accablé de fatigue et de manque de sommeil, il réalisa qu'il ne la reverrait plus. Alors, le visage caché dans ses mains, il laissa perler au coin de ses yeux la tristesse de son cœur....Il ne chercha pas à se justifier, à se retenir et resta ainsi, longtemps, prostré, accablé. Quand Rosemonde entra, elle le trouva dans cette posture d'abandon et de désillusion. « Mon Dieu est-ce possible! » s'exclama-t-elle avant d'aller se coucher.

Non, les soirées du facteur ne se ressemblaient pas! Ce sont ces joies et ces larmes qu'il voulait vivre intensément, au service de tous et ça, pas un paroissien ne l'ignorait.



3

36

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que Paul ne retourne au domicile de Greta. Il avait même un peu triché et mis de côté quelques courriers qui ne lui paraissaient pas urgents. Depuis la matinée où il avait participé aux recherches de la gamine, beaucoup de questions trottaient dans sa tête. Ce qu'il avait entendu de la bouche des villageois, mais surtout des gendarmes avait semé le doute en lui. Cette femme froide, sans sentiment apparent, était-elle bien celle qu'il portait aux nues et dont la prestance le troublait? N'était-il pas un peu aveuglé? Sa générosité, sa bonté, sa tolérance, n'auraient-elles pas occulté des taches sombres dans la conscience et le cœur de la dame. Elle était belle, intelligente, dynamique, facétieuse, mais tout cela ne cachait-il pas de l'égoïsme, de la condescendance? Depuis la disparition de sa fille, elle ne semblait pas particulièrement affectée....

Cette idée inacceptable troublait encore la pensée du facteur quand il frappa à la porte de la Maison du Bois Joly en ce premier jour de juillet caniculaire. Ce fut une véritable furie qui se planta devant lui et cria:

« Monsieur Boulin, je vous prierai, vous et vos

camarades, de ne pas mettre les pieds sur ma propriété, sans y être conviés. Je n'autorise personne à me juger. Votre bassesse vous permet de croire que le cœur est à l'image des yeux. Ce n'est pas parce que ceux-ci sont dépourvus de larmes que le cœur l'est aussi. Vous vous nourrissez du syndrome de l'apparence, du paraître! Vous devriez vous inspirer plus fréquemment de la morale de la fable: « Garde-toi tant que tu vivras de juger les gens sur la mine! »

Il était anéanti, ses jambes tremblaient... Assommé, il murmura:

« Si je ne peux pas entrer chez vous, où vais-je mettre le courrier? »

Il se sentait ridicule, lorsqu'elle enchaîna:

« Vous trouverez à l'entrée, les indications nécessaires à l'exercice de votre métier.... Au revoir Monsieur Boulin! »

Il transpirait. Son visage cramoisi par la chaleur écrasante et le sentiment de honte, de désespoir, se tourna vers la silhouette qui s'apprêtait à disparaître derrière la porte.

« Est-ce que je pourrais, au moins, prendre un peu d'eau au puits? »

- La gorge sèche c'est comme les yeux, ça ne

reflète pas la réalité intérieure, ce n'est que de l'apparence. Je pense qu'en vérité vous n'avez pas soif ! »

La porte claqua, laissant le malheureux quinquagénaire, planté au milieu du chemin.

La journée fut longue pour l'homme giflé, vexé, peiné. Il se reprocha de ne pas l'avoir suffisamment soutenue, elle qui souffrait sans doute terriblement de la disparition de sa fille. Il imaginait la belle blonde pleurant à chaudes larmes, le visage enfoui dans l'oreiller, seule dans l'immensité de sa demeure. Et puis il entendait la voix de son ami Ricou qui lui répétait: « Trop bon, trop con! » Oui, il était sans doute trop gentil. Cette étrangère prenait des airs dédaigneux de supériorité, comme le font souvent ceux de la Capitale quand ils s'adressent aux provinciaux. Mais ceux-ci pouvaient, en réponse, se rebiffer et, à leur manière, se mettre en colère. C'est ce qu'il allait faire.... Il allait remettre en place cette femme qui l'avait blessé et humilié. Au moment de se coucher, cette résolution était fortement gravée dans sa tête. Elle allait voir ce dont était capable un simple facteur de village!

Deux ou trois jours plus tard, quand il arriva devant la chaîne qui barrait le chemin, il aperçut une grande pierre plate dressée contre un piquet. Il reconnut le coup de patte de l'artiste qui avait dessiné, tout autour de la lauze, de petites barrières plantées dans l'herbe verte d'une prairie. En son centre, une gueule de bouledogue menaçait. Les babines couleur de sang dévoilaient des crocs acérés. Semées comme des coquelicots, les lettres d'*Entrée Interdite* légendaient le tableau. Sur l'autre face, des fleurs multicolores dansaient autour du mot *Bienvenue*. Par terre, un cageot retourné sur une roche affleurant au ras du sol, portait l'inscription: « Boîte aux lettres ». Une flèche indiquait le trou par lequel le courrier devait être introduit.

« Elle me prend vraiment pour l'idiot du village!....Tu veux la guerre, tu l'auras! »

Aussitôt il mit en application la résolution prise la veille: « Si elle m'interdit d'entrer, elle n'aura pas de courrier. Madame ne souhaite pas être dérangée, et bien soit! » Et ainsi, pour la première fois de sa carrière, Paul Boulin tricha et oublia, sciemment, les règles déontologiques de sa profession. Il en ressentit une certaine fierté et la satisfaction d'avoir



dit « Non! », lui traça un sourire sur les lèvres. Après avoir fait quelques pas, les regrets le tenaillaient déjà. On ne devient pas malhonnête du jour au lendemain! Il se retourna et maugréa: « De toute façon, la boîte aux lettres n'est pas réglementaire! »

Provocateur, il décida d'aller installer ses pièges, dans le bois de son adversaire, comme il le faisait précédemment. Ce territoire après tout, il le fréquentait bien avant l'arrivée de cette immigrée! Il déposa sa sacoche sous un rocher, en lieu et place du sac de jute qui renfermait son matériel. Il commença sa ronde par les trous creusés par les lapins. L'œil exercé du braconnier repérait les terriers « habités » ou récemment occupés. En un tour de main, le collet était posé, fixé à une branche ou une racine, et partiellement camouflé. Après avoir équipé quatre ou cinq sites, il se rendit dans le secteur des genévriers où il était sûr que les perdrix viendraient picorer. Le parcours l'occupa une bonne heure et, quand son regard se posa sur la roche qui protégeait son sac de la Poste, il crut avoir une hallucination. Il s'approcha discrètement, écarta les fougères et étouffa un cri qui montait du plus profond de son être. Aurore

était là, assise au milieu des lettres et journaux étalés autour d'elle. Revenu de sa surprise, il se mit à courir, à appeler « Aurore! Aurore! c'est moi, c'est Paul! » Il riait comme un enfant, trébuchait et ne cessait de répéter: « Ce n'est pas possible! C'est un miracle! » Arrivé près de la jeune fille, il piétina le courrier et s'agenouilla devant elle, la dévisageant, scrutant ses cheveux ébouriffés et raides comme des baguettes de tambour. Sa robe était sale et déchirée, ses mains noires de crasse. Seul son visage semblait avoir rencontré un peu d'eau.... Elle leva ses yeux fatigués, esquissa un sourire et posa la lettre qu'elle était en train de lire. Alors il l'étreignit, l'embrassa, caressa sa nuque de sa main pataude et un grand frisson parcourut son corps de la tête aux pieds. Quand il fut certain de contenir ses larmes, il releva la gamine et dit simplement :

« Tu n'as pas honte de détourner le courrier de l'administration? »

Il se rendit compte que sa question n'était pas à la hauteur de l'événement. Alors, d'une voix basse il murmura:

« C'est parce que le renard a bouffé Cléopâtre que tu es partie? »

A sa grande surprise, elle parla:

« Cléo....ma petite poule noire préférée...

- Tu sais que tout le monde te cherche, que ta maman se fait un sang d'encre!

- Oui, je vous ai vus l'autre jour....

- Mais, mon petit pourquoi tu t'es sauvée ainsi?

- A cause de ça.... »

Elle tendit la lettre et l'enveloppe partiellement déchirée. Le facteur n'eut aucun mal à reconnaître la missive qu'il avait refusé de glisser dans le cageot-boîte aux lettres de Greta. Il lut rapidement, nerveusement, les lignes folles, les phrases explicites, les mots agressifs ou grossiers. L'auteur était sans doute un de ces godelureaux aperçus près de la Suédoise. Il racontait ses amours pour la belle, décrivait les scènes de folie qu'ils avaient vécues ensemble, et promettait une prochaine rencontre qui friserait l'hystérie ...En tête à tête...que tous les deux, pour la vie!

Paul replia lentement le papier, le glissa dans l'enveloppe et d'un geste nerveux enfonça le tout dans sa poche.....

« Mais fillette, ce sont des histoires de grands! Je ne comprends pas bien le rapport qu'il y a entre ta fugue et ce charabia grotesque!

- C'est la fin qu'il faut lire comme il faut! »

Il rouvrit la feuille, parcourut rapidement le texte en silence et conclut de vive voix:

«....En tête à tête...que tous les deux pour la vie! »

Mais bien sûr! La vérité sautait aux yeux.

« Quand le Monsieur était avec ta maman, tu étais où toi?

- A la porte...Chaque fois c'était pareil. Dès que quelqu'un venait à la maison, maman m'enfermait dans ma chambre. Après le souper elle me demandait de sortir, d'aller me promener.....Si je rouspétais, elle menaçait de me barricader dans l'écurie avec les rats et les araignées. Alors un jour je suis partie pour de bon. Je connaissais suffisamment le bois pour me cacher et manger.....

- Le jour où les gendarmes et nous tous sommes venus te chercher, où te cachais-tu?

- Dans un trou de la roche, sous la cascade du ruisseau....Je t'ai vu toi, arriver en moto puis retirer tes

pièges, alors j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose.

- Et de quoi te nourrissais-tu?

- De châtaignes, de fruits, de cynorhodons...

- De quoi?

- De gratte-cul, si tu préfères....Le fruit de l'églantier....Tu vois que ça sert d'être végétarien! »

Un grand silence emprisonna l'homme et l'enfant. La ramure des arbres se figeait et les oiseaux se taisaient. Même les fougères n'osaient pas bouger....Dans la Maison du Bois Joly on n'égorgeait pas, comme dans l'Auberge Rouge, mais on chassait les enfants à des fins sans doute érotiques, voire pornographiques.....

« Bon, tout cela est terminé. Maintenant nous allons ensemble voir ta maman, je lui parlerai.....je te protégerai.

- Tu n'as rien compris! Tu n'as pas écouté ce que je t'ai raconté! Il n'est pas question que je retourne avec ma mère....Mais par contre tu peux m'aider, me protéger....Si je pars d'ici, c'est pour aller avec toi!

- Aurore, tu n'as que douze ans! Tu ne peux pas prendre une telle décision....et moi non plus ! »

Le facteur avait prononcé ces mots sans beaucoup de conviction. Un long moment s'écoula pendant lequel l'homme et la fillette ramassèrent le courrier éparpillé sur le sol. Quelque chose broyait la poitrine de Paul. Des idées couraient dans tous les sens. Une sorte de folie embrasait son être... Soudain, il se redressa. Son cœur avait parlé et les paroles insensées qui tombèrent sous la voûte des châtaigniers, traduisaient l'inconscience d'un homme victime de sa bonté, de sa sensibilité.

« Bien....Tu vas continuer à te cacher et moi je t'apporterai tout ce qu'il te faut....Je vais te montrer ta nouvelle maison, car, au bord de l'eau, tu vas attraper du mal....On verra par la suite comment les choses évoluent »

Elle se jeta à son cou et il l'enserra dans ses bras. Ainsi enlacés, ils partirent en direction d'un amas de rochers situé à quelques centaines de mètres. Dans cet énorme éboulis, Paul trouva l'entrée qu'il connaissait bien, ce qu' Aurore lui fit remarquer.

« Mais dis donc, tu es comme chez toi ici!

- Tu sais, les braconniers c'est comme les contrebandiers. Avant de se lancer dans une aventure

il faut se ménager des échappatoires dans le cas où...D'ailleurs toi tu l'as très bien fait en te cachant sous la cascade ! »

Ils pénétrèrent dans une immense caverne, au plafond assez bas, mais à la taille de la gamine. Ils s'enfoncèrent dans la pénombre jusqu'à l'apparition d'un raid de lumière venant d'une crevasse.

« Tu vois, en cas de besoin, tu pourras te sauver par là. Seule une fillette de ton gabarit peut s'y faufiler. Demain, nous fermerons l'entrée avec des fagots. Si tu ne sais pas quoi faire, tu peux les rassembler, il y en a partout.....

- Merci *Bouboule*...merci mille fois! Maintenant j'ai une vraie maison »

Elle sauta une nouvelle fois au cou de son protecteur et le couvrit de bisous....

Paul reprit sa tournée d'un pas rapide, car il avait beaucoup de retard. Ceux qui attendaient le journal ou autres nouvelles ne manquèrent pas de le lui faire remarquer, gentiment. Il répondit par quelques phrases empreintes d'humour et de malice. Entre le facteur et ses « clients » il ne pouvait y avoir de remarques désobligeantes, car chacun s'appréciait.

L'employé de la Poste était heureux et manifestait cette joie en chantant des airs à la mode. Il était content de se venger un peu de l'agressivité de Greta. Il se promettait de la laisser mijoter dans son arrogance et, si elle souffrait de la disparition de sa fille, cela l'adoucirait un peu. Et lui, pendant tout ce temps, il aurait la petite à lui tout seul.

Les jours qui suivirent furent radieux. La résidence d'Aurore s'était équipée de bougies, d'un garde-manger où rien ne manquait et d'une décoration soigneusement entretenue par la gamine. Des fougères tapissaient certaines zones, là où les fissures permettaient d'accrocher les plantes. Des fleurs de toutes sortes formaient des bouquets coincés dans les fractures de la roche. Au bord de la rivière, elle avait trouvé des planches qui lui servaient d'étagères. Elle avait même osé s'approcher de la maison, pendant la nuit, et s'était approprié divers objets, dont une chaise et un seau. Paul l'avait sévèrement réprimandée, lui rappelant que les gendarmes et les villageois la cherchaient et qu'une grande prudence était nécessaire. Il crut bon de souligner que non seulement il était complice, mais aussi le seul responsable. Alors, elle s'était jetée dans ses bras et, la tête posée



sur sa poitrine avait demandé pardon et promis de ne plus recommencer. Dans de telles circonstances, le cœur du facteur s'emballait, vacillait, savourait les instants de complicité et pardonnait. La fillette devinait chez son ami, malgré ses airs parfois bourrus ou offusqués, la fragilité de ses sentiments et de sa bonté. Si elle n'abusait pas de ses minauderies, c'est parce qu'elle l'aimait bien aussi. Pour elle il était un père de substitution ou un père tout court, puisqu'elle avait très peu connu l'autre. Aussi préférait-elle lui cacher qu'elle se baignait toute nue dans la rivière et laissait les rayons du soleil absorber une à une les gouttelettes accrochées à sa peau. Elle n'avouait pas qu'elle faisait le tour des pièges et libérait les imprudents qui s'étaient laissés prendre. Elle taisait ses initiatives condamnables quand, dans sa grotte, elle allumait un feu de bois afin de jouer avec les ombres qui couraient sur les parois. Elle savourait cette liberté et cela se voyait. Quand son protecteur n'était pas trop pressé, ils allaient ensemble à travers la forêt. Il dévoilait le nom des fleurs, des arbres ou des arbustes. Au hasard de leur promenade, il n'était pas rare qu'un insecte file devant eux: « Tiens, une cétoine dorée! ».

Alors il racontait des histoires: celle, bien connue, de la cigale et de la fourmi, précisant aussitôt:

« Ce n'est qu'une fable! Si la cigale meurt, ce n'est pas de faim, mais parce que son cycle de vie est terminé. Beaucoup d'insectes naissent, se développent et recherchent un ou une partenaire. Ensemble ils donnent la vie et disparaissent. Certains ne vivent que quelques heures. L'éphémère par exemple, sort de la rivière, s'accouple, disperse ses œufs au-dessus de l'eau et meurt. Il y a aussi les cannibales, comme la mante religieuse qui, dit-on, mange son « mari » dès que la reproduction est assurée.... »

Il était intarissable, mais là, il s'arrêta brusquement de parler. Dans sa tête venait de naître l'idée que, peut-être, Madame Vidal était aussi une mante religieuse.....

Depuis quelques jours, le panneau d'entrée de la maison de la Suédoise présentait la face « bienvenue » Le facteur n'avait cure des dispositions de la dame, et déposait le courrier dans le cageot. Ceci, comme les actions précédentes, eut un effet positif, puisqu'un jour, Paul eut la surprise d'être attendu.

« Monsieur Boulin...Paul...nous sommes ridicules de nous boudier comme cela. Si vous saviez à quel point je me sens seule, triste, accablée par l'angoisse de ne plus revoir ma petite Aurore. Elle, si fragile, à la santé chancelante, est peut-être souffrante, terrée derrière un rocher à quelques pas de nous! Les gendarmes sont persuadés qu'elle a quitté la région...Mais je n'y crois pas! Associons-nous, cherchons ensemble! Venez parler avec moi, me soutenir comme avant!

- Pensez-vous que j'ai cessé un instant de rechercher la petite? Mettez une boîte aux lettres à proximité de votre porte d'entrée et je vous promets d'y glisser le courrier. Cela nous rapprochera un peu....Au revoir Madame »

Il était fier d'avoir pris l'avantage, mais les révélations de la mère sur la santé de sa fille, le tracassaient. C'est vrai qu'elle toussait beaucoup, et de plus en plus. Les jours suivants, il fournit à Aurore quelques médicaments pour apaiser ses maux de tête, son rhume, ses douleurs à la poitrine. Au cours de conversations avec Marinette, il apprit quelques trucs qu'elle utilisait pour soigner ses enfants. Les cataplasmes de moutarde pour la toux, l'huile de ricin

chaude pour les maux d'oreille, les tisanes de tilleul, thym, verveine, mauve et autres, pour différents bobos....Il était d'autant plus contrarié qu'il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à la petite. Ricou avait entrepris la fabrication de la charrette et avait besoin de lui. Il s'agissait d'un gros char à bœufs dont certaines pièces ne pouvaient se manipuler qu'à deux et en s'aidant de dispositifs astucieux tels que leviers, ou palans. Le façonnage de certains éléments et le montage de l'ensemble, devaient se faire dehors, sur la placette, à l'ombre des platanes, en face de l'atelier. Or, un événement imprévu contrariait le charron:

« Tu vois Paul, on a trop traîné et maintenant on va être emmerdé! Le Maire a autorisé des romanichels à s'installer dans le coin. Avant qu'ils arrivent, il faut positionner le tronc d'arbre qui servira à la fabrication du timon. C'est la pièce la plus importante, elle limitera notre emplacement »

Dès le lendemain, à la pointe du jour, les deux hommes roulaient, ripaient, tiraient un tronc d'une dizaine de mètres de longueur, fourni par le client. Un bel arbre, quasiment droit, et dépourvu de nœuds importants. Ils le soulevèrent légèrement et glissèrent,

dessus, quelques chevrons et des cales.

« Ce soir on le coupera à la longueur voulue et, dès que tu le pourras, tu l'équarriras »

Quand Ricou donnait ainsi des ordres à son ami, c'est qu'il était contrarié. Cela n'échappa nullement à son copain qui souligna:

« Ne grogne pas! Si tu me l'avais dit, je serais venu plus tôt!

- On ne te voyait plus! D'habitude tu passais à l'atelier ou à la maison et là, depuis quelque temps, plus personne. C'est la fille de la Suédoise qui t'accapare ou la mère? »

Le facteur n'insista pas et partit aussitôt « prendre son service ».

Les gens du voyage s'étaient installés dans la matinée. Il y avait trois roulottes, des gamins, des chiens....Les chevaux cherchaient leur pitance dans un espace communal. Les hommes étaient rempailleurs ou étameurs. Les femmes allaient de maison en maison proposer des dentelles ou des draps. Ils demandèrent à Ricou de bien vouloir leur fournir l'électricité. Ils paieraient largement à leur départ. Le

charron accepta et, pour répondre aux remerciements des visiteurs, il leur dit:

« Si vous voulez me remercier et bien laissez-moi la place pour travailler. C'est tout ce que je vous demande »

Comme prévu, l'arbre fut tronçonné dès l'arrivée du facteur. Ricou s'aperçut bien vite que son ami n'avait pas sa forme habituelle. Dès les premiers allez-retours du passe-partout, il fut évident que le rythme n'était pas bon. Au lieu de chanter, de manger le bois, la lame se pliait, se coinçait, parce que les gestes n'étaient pas synchronisés.

« Mais Paul qu'est-ce qui t'arrive? On dirait que c'est la première fois que tu tiens cet outil?

- Je suis un peu crevé ces jours-ci »

Ce qui tourmentait le facteur était l'état de santé d'Aurore. Il l'avait trouvée allongée dans la caverne, les yeux rougis, fiévreux. Après lui avoir frictionné la poitrine avec de l'eau camphrée, il lui administra des comprimés d'aspirine. Il l'enveloppa d'une couverture et lui demanda de ne pas sortir. Au fond de lui-même une voix lui disait d'arrêter l'aventure, de ramener l'enfant à sa mère. Cela voulait dire aussi la perdre, la jeter à nouveau dans la gueule du loup. Alors il

renvoyait la décision à plus tard. Pour rassurer la gamine et se donner bonne conscience, il dit à la quittant:

« Tu verras, si tu restes bien au chaud, si tu bois beaucoup, la fièvre disparaîtra et tu seras à nouveau sur pieds »

Les jours suivants, l'état de l'enfant s'améliora un peu. Paul retrouva le moral et consacra tout son temps libre au charbon qui, ces derniers jours, était d'humeur exécrationnelle. Il en voulait à ses nouveaux voisins qui troublaient son sommeil et polluaient sérieusement le coin.

« Jusqu'à minuit ou une heure du matin, ils jouent de la guitare ils chantent et tapent dans leurs mains. La nuit dernière ils se sont disputés, les femmes criaient, les enfants pleuraient. Mais nous, on se lève à l'aube pour aller au jardin...Si on ne dort pas, on sera vite sur la paille...Et je ne parle pas des odeurs! Les chiens et les gamins font partout et personne ne nettoie. Alors je ne te dis pas, avec la chaleur qu'il fait....Si ça continue, je vais dire au maire et aux gendarmes de les installer ailleurs ou de les chasser de la commune.

- Mais dis-leur de cesser leur boucan! Ce n'est pas la peine de se chamailler avant d'avoir tenté d'obtenir un compromis! S'ils ne comprennent pas, tu leur coupes l'électricité....Moi je vais leur parler »

Le facteur, qui n'était pas touché par le tapage nocturne, les trouvait bien sympathiques. Il était ébahi par le travail de l'étameur qui rajeunissait de vieux couverts par un simple bain d'étain. Il s'initia au maniement de la paille qui restaurait les chaises. Les deux gitans avaient d'autres tours dans leur sac. Ils redonnaient vie à des plats fissurés en posant quelques agrafes. Ils maniaient l'osier autour d'une armature en châtaignier et, de leur dextérité, naissaient de magnifiques paniers aux formes harmonieuses et multiples. Ils avaient même le pouvoir de rechercher l'eau dans le sol, à un mètre près, avec l'aide d'une simple branche de noisetier. Les femmes vendaient des tissus, mais lisaient aussi les lignes de la main ou tiraient les cartes. Elles étaient gaies, chantonnaient tout le temps et leurs grandes robes dansaient, tournoyaient, dans une sarabande de couleurs chatoyantes. On pouvait leur reprocher d'avoir trop souvent la cigarette plantée entre les lèvres ou de ne pas laver plus fréquemment



le visage de leur progéniture, mais certainement pas d'être paresseuses ou mal élevées. Et puis il y avait les roulettes dont Paul était un grand admirateur. En expert, il soulignait les détails, appréciait tel ou tel assemblage, s'extasiait devant une pièce de bois savamment chantournée. Volubile, il racontait une nouvelle fois le trimard, la Provence que les autres connaissaient, les bêtises qu'il avait faites avec les copains le soir après le boulot....Alors, quand quelqu'un au village dénonçait la disparition de légumes, quand l'absence d'une poule, au petit matin, était mise sur le dos de ces voleurs de « caraques », ce qui exonérait le renard de toute responsabilité, le postier tentait d'expliquer, d'apaiser....

Ce matin, le mal dont souffrait Aurore avait repris toute sa place dans le corps amaigri. Les grands yeux bleus voulaient s'échapper de leurs orbites et un voile blanc couvrait le visage sans lèvres, sans vie. Le facteur prit immédiatement la décision d'aller voir Greta.... Arrivé devant la boîte aux lettres il jeta l'un après l'autre les éléments du courrier dans le réceptacle, lentement, bruyamment. Il toussait, raclait des pieds, se penchait vers la vitre de la porte d'entrée

afin d'attirer l'attention de la Suédoise. Il ne serait pas celui qui a fait le premier pas..... Il ne voulait pas paraître soumis...Il n'avouait pas que ses gestes étaient une reddition... Elle surgit derrière lui, souriante, radieuse:

« Bonjour Paul ! Je vous attendais...J'ai une surprise pour vous....»

Dès qu'il pénétra dans la grande pièce, il reçut comme un choc. Sa tête vibra, ses jambes semblèrent l'abandonner, un voile obtura ses yeux. Avant qu'il ne tombe à terre, Greta poussa une chaise sur laquelle il s'affala.

« Qu'est-ce qui vous arrive? Est-ce la chaleur accablante de ce mois torride ou la surprise que je vous ai réservée? »

Elle lui servit un grand verre d'eau et attendit qu'il retrouve ses esprits.

« Alors, qu'en pensez-vous? »

Une dizaine de toiles s'alignait au milieu de la pièce sur des chevalets. Aurore y était représentée dans toutes les positions: assise, debout, couchée et les portraits étaient resplendissants. Partout, des robes étincelantes ondulaient, se serraient à la taille, mettant en valeur le beau visage de la petite. Ses grands

cheveux blonds s'enroulaient parfois en chignon, ailleurs ils s'allongeaient en longues tresses, ou se rassemblaient en une arrogante queue de cheval.

« Vous voyez que je ne l'ai pas oubliée, que je l'attends avec impatience! Vous ne dites rien?

- Excusez-moi, il faut que j'y aille...et merci pour tout »

Il fila au plus vite, poursuivi par le visage amaigri et pâlichon de la petite.

Qu'avait-il fait? Avait-il le droit de la soustraire à sa mère, de lui infliger des souffrances insoutenables, de l'exposer au risque majeur? Mais il y avait aussi ces hommes qui rôdaient, s'imposaient, l'humiliaient et la chassaient....Et cette femme, qui était-elle, que cachait-elle? Pouvait-on reproduire le visage d'un enfant avec tant d'amour, tant de délicatesse et se comporter comme une brute dès qu'un étranger entrait dans la maison?

Non, aujourd'hui il ne rendrait pas à Greta cette créature si gracile, si fragile, si belle, telle qu'elle apparaissait sur ces magnifiques tableaux. Il la guérirait, lui redonnerait ses couleurs, son sourire, et puis il déciderait de la suite à donner. Il lui était interdit de la remettre, telle une proie facile, à ces

prédateurs qui erraient parfois la nuit dans la Maison du Bois Joly. Il ne pouvait pas être complice de comportements douteux et peut-être incestueux. Demain peut-être...

Très tôt, la hache fit entendre son agressivité sur le tronc inerte couché sur le sol. Dans les roulottes on grognait, mais le facteur exécutait les directives du charron. Il avait bien essayé de convaincre son ami d'attendre le lever du soleil...de laisser au moins dormir les petits. Il ne voulut rien entendre.

« Ah! Le soir ils veulent mener le bazar et bien moi, je leur réponds le matin. Tu vois que j'ai de la conversation avec ces gens- là! »

Dans la fraîcheur matinale, Paul équarriait la pièce de bois, faisant sauter de grands copeaux à l'aide de son outil tranchant. Il donnait au futur timon sa forme approximative, certes grossière, mais qui disait ce qu'il serait plus tard, après sciage et rabotage. L'homme travaillait en reculant, visionnant ainsi la partie déjà traitée. L'outil était parfaitement maîtrisé, le rythme régulier, jusqu'au moment où, dans le jour naissant, un grand cri réveilla le quartier. Les gens du voyage sortirent les uns après les autres, petits et grands, hommes et femmes dans leurs tenues

nocturnes et pittoresques. Paul, assis par terre, se tordait de douleur. Ses mains, rougies par le sang, enserraient son pied droit.

« J'ai reçu un coup de hache...Je crois que mon pied est partagé en deux...Allez chercher le charron qui est au jardin, là-bas »

Tout le monde s'agita. Les femmes apportèrent des serviettes, une couverture se posa sur le dos, en sueur, du blessé, les gamins coururent jusqu'au jardin. L'étameur remplit un petit verre d'une liqueur verdâtre que Paul avala d'un trait. La grimace qu'il fit et le râle qui sortit de sa bouche se mêlèrent à ceux que provoquait la douleur. Ricou et les gitans conduisirent le blessé chez le médecin. Certes, le pied n'était pas partagé en deux, mais le tranchant de l'outil avait quasiment séparé le petit orteil de ses voisins. Le malheureux facteur fut transporté à l'hôpital où tout fut remis en place, recousu et soigneusement pansé.

Tous ces événements, adoucis par des traitements anesthésiants, firent oublier à Paul que, là-bas, dans sa grotte, une petite fille souffrait aussi. Il ne réalisa qu'à son réveil, vers le milieu de l'après-midi. Aussitôt il exigea qu'on le laisse partir. Il n'avait plus rien à faire dans ces locaux et jura que sa femme

était capable de le soigner aussi bien que n'importe quelle infirmière, même diplômée. Rosemonde qui était assise près du lit, crut un instant que le Bon Dieu venait de faire un miracle. Son mari proclamait que son épouse avait un savoir-faire, les connaissances, la patience de la plus brillante des employées de la maison. Rosemonde ne resta pas extasiée bien longtemps .

« Dis-leur, toi, au lieu de rester vautrée sur ta chaise à implorer la Sainte Vierge »

Les agitations du patient eurent un effet contre-productif. Quand le praticien entra dans la chambre, il fut immédiatement interpellé:

« Alors, docteur, je peux rentrer chez moi, n'est-ce pas?

- Non, Monsieur. Je souhaite vous garder jusqu'à demain, d'abord pour vous laisser le temps de vous reposer...de vous calmer... et de voir évoluer la blessure. Je vous connais vous, les gens de la campagne. Vous ne pensez qu'à vos travaux, à vos champs, à vos bêtes. Je suis sûr que si je vous laissais sortir maintenant, dans une heure vous auriez repris vos activités.

- Mais je ne suis pas de la campagne, je suis facteur ! »

La réponse fit sourire le médecin qui sortit en lançant un « A demain ! »

A partir de cet instant, le blessé souffrit plus moralement que physiquement. Sa douleur intérieure était bien plus insupportable que les morsures de ses plaies. Aurore serait-elle capable de faire face à cette absence prolongée. Saurait-elle absorber les médicaments qu'il lui avait laissés. N'oublierait-elle pas de s'alimenter, de donner à ce corps déjà faible, la nourriture indispensable à sa survie. Quand les antalgiques qui coulaient goutte à goutte dans ses veines provoquaient une somnolence proche de l'endormissement, il voyait un corps frêle, à la longue chevelure blonde, flotter dans les airs au-dessus d'un lit recouvert de pétales de roses. Il entendait une petite voix l'appeler, le supplier et, à la fin, lui dire adieu. Quand il se réveillait, le front couvert de perles de sueur, un grand abattement le clouait au lit. Il se promettait de faire tout ce qu'il fallait pour la sortir de ce mauvais pas. Il irait voir le magnétiseur de Matour qui la guérirait même sans se déplacer. Il l'avait fait pour le fils Tournayre qui n'arrivait pas à se

débarrasser d'un mal inconnu. Les médecins avaient parlé d'une maladie incurable et voilà qu'aujourd'hui il courait comme un garenne. Alors, la petite bronchite d'Aurore ne résisterait pas longtemps à l'efficacité magnétique du guérisseur. Dès qu'elle aurait retrouvé toute sa vivacité, son sourire espiègle, ses gestes gracieux, il l'amènerait quelque part, bien au chaud, loin de ces endroits sinistres.

Le « Bon de sortie » lui fut accordé vers dix-huit heures, après une dernière visite du chirurgien. Il refusa la béquille qu'on lui tendait, et même l'épaule ou le bras de Rosemonde lui parurent d'un soutien superfétatoire. Ce fut un abbé du diocèse local qui ramena les époux à leur bercail. Cela déplaisait particulièrement à Paul qui ne prononça pas un mot pendant tout le parcours. Enfermé dans sa coquille, il put consacrer ses pensées à ses prochaines actions, à sa petite protégée. Il fut particulièrement mécontent quand Rosemonde lui annonça qu'ils allaient faire un détour par l'abbaye de Roqueredonde où l'abbé avait à faire. En réponse aux grognements du blessé, le conducteur se crut obligé de souligner :



« Nous en profiterons pour avaler une petite collation. Vous devez avoir faim! »

Le facteur les aurait massacrés, tant la rage brûlait en lui. Mais pouvait-il faire autre chose que de suivre le couple de « culs bénis » ? Alors, il fit contre mauvaise fortune bon cœur. Il accepta les jérémiades des résidents, supporta le traditionnel bénédicité, mais apprécia l'excellence des plats. Certes le menu n'était pas pantagruélique – il n'y avait même pas de vin – mais cela lui fit du bien.

Il était environ vingt et une heures quand on frappa à la porte de la maison. Rosemonde ouvrit, et le charron se précipita vers son copain. La poignée de main fut chaleureuse et les sourires retrouvés.

« Je suis déjà venu plusieurs fois, et la porte restait fermée. Je commençais à croire que tu avais pris pension à l'hôpital ou que tu avais filé avec une belle infirmière!

- Si tu étais venu me chercher, tu n'aurais pas eu à te faire du souci!

- Bon je vois que tu as retrouvé la forme! »

Rosemonde s'éclipsa après avoir déposé sur la table deux verres et une bouteille de vin. Les hommes

parlèrent de l'accident, des circonstances, du séjour à l'hôpital. Le blessé expliqua comment le fer de la hache avait ripé sur un nœud du bois. L'autre lui reprocha d'avoir entrepris ce travail, chaussé d'espadrilles bien trop légères. Le ton montait un peu, quand Paul souligna la gentillesse et la disponibilité des gens du voyage.

« S'ils n'avaient pas été là, je crois que je me serais vidé de mon sang, et à cette heure, un abruti de charron ne me casserait pas les pieds.

- Alors tu as choisi le bon moment, car demain tu serais mort!

- C'est quoi ce charabia?

- J'en ai eu marre du bruit, de la saleté, des petits larcins. J'ai été voir les gendarmes qui ont demandé à toute la clique d'avoir débarrassé le plancher avant demain matin. Je pense qu'ils vont décamper dans la nuit ou à l'aube....

- Tu as une drôle de façon de remercier les gens toi! »

Un lourd silence pesa sur les épaules des deux amis. Paul comprenait à présent pourquoi l'étameur ne lui avait pas rendu une petite visite et le charron réalisait que son comportement n'avait pas été très

charitable. Il remplit les verres à nouveau et balbutia comme pour se faire pardonner:

« Je leur ai fait cadeau de l'électricité!..... J'ai une autre nouvelle à t'apprendre!

- Si elle est aussi bonne que l'autre, tu peux la garder!

- Non, non! Celle-là te fera plaisir....On a retrouvé la fille de la Suédoise, ce matin! »

Cette phrase anesthésia le crâne du facteur comme s'il avait reçu un coup d'assommoir. Il resta bouche bée, la tête remplie d'une multitude de pensées qui bourdonnait comme les abeilles sur les lavandes de l'été. Cette attitude surprit Ricou qui enchaîna:

« C'est tout l'effet que ça te fait?

- Et où elle était?

- Dans une sorte de caverne, au milieu du bois....Apparemment quelqu'un la séquestrait. Il y avait des conserves, des médicaments....et l'abri était aménagé de telle manière que seul un adulte pouvait le faire. Les gendarmes ont « cuisiné » la mère, mais apparemment elle n'y serait pour rien.

- Qui l'a trouvée?

- Ton remplaçant, Marcel...Il allait chez la Suédoise, quand il a vu de la fumée s'élever au-dessus de la châtaigneraie. Cela l'a intrigué et il a été voir qui allumait un feu en pleine saison estivale. La coupe de bois se fait au mois de février, et tu n'attends pas maintenant pour brûler le branchage, c'est trop dangereux, tu peux mettre le feu à toute la forêt!....Arrivé sur place, il a vu un tas de fagots qui finissait de brûler. Derrière les flammes qui léchaient le rocher s'ouvrait le trou béant de la grotte. Il a pensé de suite qu'un va-nu-pieds était installé dedans. A l'aide d'un bâton, il a écarté le brasier, et c'est à ce moment-là qu'il a entendu tousser, pleurer...C'était une petite voix....Il est entré et a trouvé la gamine. Il a transporté l'enfant chez sa mère, puis les secours sont intervenus et voilà....je te passe les détails »

Paul fut satisfait de cette précision, car des détails, il en avait largement assez. Il était à la fois, impatient de poser la question qui, depuis un bon moment, trottait dans sa tête et peu pressé de le faire tant il avait peur de la réponse. Comme son ami, il avala une gorgée de vin et se décida enfin.

« Et....comment va-t-elle?

- Mal, très mal, selon ce qu'on raconte....Elle aurait un gros problème pulmonaire, provoqué par une sérieuse bronchite et aggravé par la fumée de l'incendie....Marcel m'a dit que, quand il l'avait prise pour la sortir de son piège, il avait cru soulever une plume. Une infection pulmonaire ajoutée à une faiblesse générale due à la malnutrition, c'est grave...très grave....J'espère qu'on trouvera le salopard qui l'a enfermée dans ce trou et qu'on l'empêchera de nuire pour un bon moment. Va donc savoir ce que ce type a bien pu faire comme saloperies! C'est certainement un de ces tordus qui papillonnent autour de la pin-up! Tu vois Paul, si je le tenais, là, maintenant, il prendrait une de ces raclées qui lui couperait l'envie de recommencer »

Le facteur hocha la tête et baissa les yeux. L'énormité de sa faute lui sautait à la figure et paralysait tout son corps. Aurore, sa protégée, qu'il avait voulu arracher aux mauvaises mœurs supposées de sa mère, était entre la vie et la mort. Son dernier sursaut d'énergie avait été d'allumer ce feu qui, certes, la sauvait, mais brûlait la source de sa respiration...de

sa vie. Devant le silence et l'effondrement de son ami, le charron souhaita se retirer .

« Bon, je vois que tu es fatigué et cette affaire t'a assommé. Espérons qu'elle s'en sortira...Allez, bonsoir et à demain »

Paul resta seul.... Seul avec sa peine, seul face à ses responsabilités, seul devant les éléments qui s'acharnaient contre lui. Mais il assumerait le poids de ses erreurs. Il y avait un problème, il ne restait plus qu'à trouver les solutions...

4

Ricou s'était levé encore plus tôt que d'habitude, pour aller au jardin. Il n'avait pas beaucoup dormi, car

71

les gens du voyage, ulcérés d'être chassés, avaient mené grand bruit une bonne partie de la nuit. Comme si un doute subsistait encore, le charron poussa un soupir de soulagement quand il vit que la placette était libre de tout occupant. Il pesta d'abord un peu, car l'emplacement occupé par les nomades n'avait fait l'objet d'aucun nettoyage. Des poubelles, des détritiques, des cartons, jonchaient le sol de façon si désordonnée qu'il accepta, avec le sourire, le cadeau... le pied de nez, que ses anciens voisins lui faisaient. Cela le mit de bonne humeur. Le regard qui balaya le ciel où les étoiles s'éteignaient les unes après les autres lui apprit qu'il allait faire beau et chaud. Toute la surface lui appartenait et une belle journée d'été s'ouvrait avec, en perspective, la réalisation d'un bel ouvrage. Sous la ramure protectrice des platanes, il allait commencer le montage de la charrette. Les éléments étaient prêts dans l'atelier, il n'y avait plus qu'à les assembler. Même diminué, il savait que son copain ne tarderait pas à proposer ses services. En arrêt de maladie pour un mois, le blessé serait une bonne compagnie pour la journée entière et les jours suivants. Cela suffisait au bonheur de l'homme de l'art qui n'hésita pas à fredonner une chansonnette.



Pendant le déjeuner, Marinette s'étonnait de l'absence de Paul, quand Rosemonde fit irruption dans la cuisine.

« Mon mari est chez vous?

- Non, et nous ne l'avons pas vu de la matinée.

- Il ne s'est pas couché, il n'a pas bu son café comme tous les matins....c'est bizarre!

- Vous en avez mis du temps pour réagir! Ne vous inquiétez pas il va revenir....»

Le charron savait bien que cette phrase n'avait aucun sens à cet instant précis. Même si son ami avait rendu visite à ses collègues de la Poste, il serait déjà de retour....

L'après-midi, l'horloge du clocher de l'église égrena les heures, comme un glas. Ricou, d'abord inquiet, angossa vraiment. Il se passait quelque chose d'assez grave pour que *Bouboule* ne soit pas près de lui. Il le connaissait suffisamment bien pour imaginer qu'une simple promenade aurait pu retarder son copain. Les idées, plus farfelues les unes que les autres trottaient dans sa tête et perturbaient son travail. Il faisait des bêtises, s'emportait, alors il laissa

bois et outils au milieu de la placette et partit chez les gendarmes. Ceux-ci, en bons fonctionnaires, notèrent ses observations, posèrent des tas de questions et lui promirent de l'informer si un élément nouveau apparaissait.

Ce n'est que le lendemain, en milieu de matinée, que la voiture de la gendarmerie stoppa près de l'atelier. Ricou aussitôt, se précipita:

« Alors, vous avez du nouveau?

- Oui, mais vous devez nous suivre à la gendarmerie. Nous ne pouvons rien dire ici... »

Complètement désespéré, le charron alla prévenir Marinette et grimpa dans l'estafette bleue.

« Nous allons résumer la situation, ensuite vous serez interrogé. Ce que vous nous direz fera l'objet d'une main-courante ....En fouillant à nouveau la caverne où la petite Aurore a été découverte, nous avons déniché, dans une faille de la roche, un cahier. Sur les pages, des indications, très probablement écrites par la jeune fille, permettent de dire aujourd'hui que Monsieur Boulin était sans doute mêlé à cette affaire... Vous allez nous dire ce que vous savez, ce que vous avez dit à votre ami et réciproquement »

Une avalanche de questions s'abattit sur le malheureux charron qui n'arrêtait pas de répéter:

« *Bouboule*, mon ami, presque mon frère, accusé d'avoir séquestré une fillette de douze ans, c'était impossible...J'en mettrais ma main au feu!

- Et bien nous vous conseillons de ne pas le faire, car vous pourriez vous brûler ».

Les questions et les réponses fusèrent jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Quand, enfin, il retrouva son chantier, il n'avait guère envie de travailler. Après avoir mis un peu d'ordre et rangé ses outils, il rejoignit Marinette.

« Va chercher Rosemonde...Il se passe des choses graves »

Dès que la femme de leur ami fut assise, Ricou, d'un air assombri, prit la parole:

« Il semblerait que Paul soit à l'origine de la disparition de la fille de la Suédoise....C'est lui qui aurait organisé la séquestration dans une caverne perdue au milieu du Bois Joly. Surpris par la tournure des événements il aurait pris la poudre d'escampette....Il s'est volatilisé! Mais où peut-il se cacher? Rosemonde, avez-vous une idée? Y a-t-il un

endroit où il pourrait se dissimuler facilement et que vous seriez les seuls à connaître?

- Henri, arrêtez vos sornettes! S'il y a quelqu'un qui connaît les cachettes de mon mari, c'est bien vous! Par la grâce de Dieu, dites-nous ce que vous savez et, surtout, ce que vous pensez!

- Et bien, je partage un peu l'avis des gendarmes....Il n'est pas impossible qu'il se soit sauvé...avec les romanichels. Ca, il faut encore le prouver, mais il ne fait aucun doute que notre ami avait de bonnes relations avec eux ».

Rosemonde fit un signe de croix, demanda pardon à Dieu et, avant de se sauver comme une furie, fit part de sa certitude que cela devait arriver.

« Quand on fréquente n'importe qui, que l'on fuit l'église et ses saints, on ne peut sombrer que dans le péché »

Heureusement, pour elle, que la porte se referma rapidement, car elle aurait reçu la chaise que Ricou avait lancée dans sa direction.

Marinette posa ses mains sur les épaules de son mari et essaya de le rassurer. Elle lui demanda plus de détails...Le faire parler ne pouvait que l'aider à reprendre confiance, à espérer....

« S'il est parti avec les gitans, nous le saurons bientôt, car les gendarmes ne vont pas tarder à les trouver. Dans le cas contraire, je crains le pire!...

- Henri, ne te ronge pas les sangs comme cela! Il y a sans doute un malentendu... Les choses vont s'éclaircir peu à peu! »

Et Marinette posa ses lèvres sur le front de son homme....

La nuit fut difficile pour le couple, ami du disparu. Chacun avait une idée, plus ou moins noire, qui correspondait à une démarche plus ou moins aléatoire. Ricou s'était forgé un scénario qui ne cessa de l'accaparer toute la journée du lendemain. Vers dix-huit heures, les gendarmes se présentèrent à l'atelier et informèrent le charron de l'échec de leur recherche et de celles de leurs collègues du département voisin.

« Les gens du voyage ont, bien sûr, été retrouvés, mais le fugitif ne se trouvait pas avec eux. Ils jurèrent ne pas l'avoir revu même après son retour de l'hôpital....Nous continuons les recherches et un avis a été lancé en ce sens par la préfecture »

L'adjudant-chef se racla la gorge et reprit, un peu

gêné:

« Malheureusement, les événements n'évoluent pas favorablement pour lui. La petite Aurore Vidal est décédée »

Dès que les forces de l'ordre eurent tourné le dos, Ricou bondit comme un fou à l'étage retrouver Marinette. Il était désespéré, déboussolé....

« Nom de Dieu dans quel pétrin il s'est fourré! La petite est morte...Ce n'est pas possible, Paul n'a pas pu faire un truc pareil! Il faut que j'en aie le cœur net....Et de toute façon je ne le laisserai pas tomber!

- Calme-toi Ricou, je t'en supplie calme-toi! Ne te mets pas dans un état pareil, tu me fais peur! »

Il la prit dans ses bras et la serra fortement. Cette étreinte traduisait l'angoisse qui, comme un étau, écrasait leur cœur. Ils restèrent ainsi un instant sans bouger puis, doucement, il murmura:

« Verse-moi un verre d'eau s'il te plaît...»

Il but lentement, s'arrêtant entre chaque gorgée, l'air songeur, puis posa le verre sur la table.

« Je vais essayer quelque chose....Tu sais, il parlait toujours du trimard, de ce vagabondage qu'il avait pratiqué quand il apprenait le métier de menuisier.... On a souvent ri quand il disait qu'il était

à « Pernes dans la Vaucluse ». Il n'a jamais admis, têtue comme il peut l'être, qu'il s'agissait du département *du* Vaucluse et que donc il était à Pernes dans *le* Vaucluse...Et bien, je ne serais pas surpris qu'il cherche à se cacher là-bas.

Oui, je crois que c'est là qu'il est....Et c'est là que je vais aller dès demain.

- Attends un peu! Je suis sûr qu'il ne tardera pas à te faire un signe...à toi son copain....

- Non, je ne peux pas attendre, je dois arriver avant les gendarmes! »

Marinette ne manifesta aucune opposition. Elle savait que cela n'aurait servi à rien. Et puis ce serait peut-être mieux que de le voir tourner en rond dans son atelier.

« Si tu penses que cela est une piste possible, alors vas-y...»

Ensemble, ils cherchèrent sur la carte du calendrier des PTT où se trouvait ce Pernes. Aucune ville ne portait le nom de Pernes-en-Vaucluse, ni encore moins de Pernes-dans-le-Vaucluse. Ils parcoururent l'Atlas de Jacques, le vieux dictionnaire et conclurent qu'un seul endroit semblait répondre à la définition du facteur, c'était: Pernes-les-Fontaines.

C'est là qu'il fallait aller....

Ils préparèrent une petite valise, se chamaillant un peu sur ce qu'elle devait contenir. Marinette prévoyait du linge de rechange, des chemises, une cravate et un pull léger, tandis que son mari ne souhaitait emporter que le strict minimum, c'est-à-dire quasiment rien. Tout cela en réalité cachait le stress, l'appréhension, qui étreignaient les époux Brassac. Ils ne s'étaient jamais séparés de plus d'une journée depuis leur mariage, depuis vingt-six ans... La dernière fois que Ricou avait pris le train, c'était pour rejoindre la caserne, du côté de Bayonne, où il avait accompli son service militaire... Alors, ému, la voix chevrotante, il traduisit en quelques mots ce qu'ils ressentaient tous les deux à cet instant:

« Il faut qu'on l'aime bien le facteur pour qu'on se donne tant de mal pour lui! »

Les lèvres se frôlèrent, les cœurs battirent la chamade....tout allait mieux.

Après un voyage long, des attentes interminables, des changements parfois compliqués, Ricou atteignit sa destination en fin d'après-midi. Aussitôt arrivé, il réserva une chambre dans l'hôtel le



plus proche de la gare et se renseigna sur les activités artisanales ou industrielles de la ville.

« Y a-t-il dans le coin, une usine ou un particulier qui fabrique des roulottes ou des petites charrettes...enfin bref, un truc comme ça? »

Le réceptionniste fut surpris par cette question aussi subite qu'inattendue. Il dévisagea le client et, après une courte hésitation, il dit:

« Des menuisiers, des charrons....il y en a plusieurs ici....Mais celui que vous cherchez c'est peut-être Maurel. C'est un atelier assez important situé sur la route de Carpentras. Vous ne pouvez pas le manquer...à vingt minutes d'ici. »

Le voyageur souhaitait guetter la sortie des employés de ce Maurel. Si son copain était parmi eux, il ne lui échapperait pas. Dans le cas contraire, il obtiendrait sans doute de précieux renseignements. En cas d'échec complet, il recommencerait sa recherche vers un autre atelier... « S'il le faut, je les visiterai tous! » bougonna-t-il. A aucun moment il n'envisagea de se rendre dans une autre ville. Bouboule était ici...Il ne pouvait en être autrement.

Il parcourut les rues et les boulevards, se désaltéra à une fontaine, puis à une autre. Il y en avait

partout.... Tous les cent mètres, il questionnait les passants, demandait la route de Carpentras. Ses interlocuteurs le dévisageaient, un peu ébahis, et acceptaient ses remerciements avec inquiétude. D'étape en étape, il se retrouva dans une zone où magasins, usines et artisans se côtoyaient. Il n'eut aucun mal à trouver ce qu'il cherchait: « Menuiserie Maurel père et fils » De chaque côté du panneau qui portait l'inscription étaient dessinées des carrioles d'un autre temps. Il s'installa sur un banc, face à la sortie du grand bâtiment, et attendit. Les rayons du soleil, qui déclinait à l'horizon, dansaient dans les branches d'un platane. Ricou se sentit soudainement transporté chez lui, devant son atelier. Là-bas aussi, les platanes devaient s'enivrer de lumière, de la chaleur déclinante et attendre l'arrivée des oiseaux qui viendraient se réfugier pour la nuit. Marinette était probablement au jardin avec Marie. Quelques instants plus tôt, les petites mains de la fillette avaient jeté des grains de blé à la volaille rassemblée dans le poulailler. Ses doigts fragiles avaient enserré un œuf encore chaud, pendant que sa maman jetait des branches de prunelliers à la ribambelle de lapins. Jacques son garçon, s'occuperait de la chèvre enfermée dans son

enclos. Il lui porterait à boire, étalerait une brassée de luzerne et, en récompense, boirait une giclée de lait chaud volé au pis de la belle....A moins que, profitant de l'absence paternelle, il soit encore à courir les rues avec les copains..... Un coup de cafard s'abattit sur le charron. Il n'avait jamais eu l'occasion de constater combien cette vie de famille lui était chère. Il se rendit compte que tout était organisé pour que les enfants ne manquent de rien. Le rôle primordial de Marinette était évident. Ses journées interminables l'épuisaient, mais elle ne se plaignait jamais. Ses seules observations, ses uniques regrets, étaient de ne pouvoir en faire plus....Oui, il avait de la chance d'avoir une épouse d'une telle qualité et une famille aussi unie.....

Ses yeux s'embaient un peu, lorsque le sifflement aigu d'une sirène le fit sursauter. Les ventres des bâtiments s'ouvrirent et crachèrent hommes et femmes dont certains enfourchaient déjà leur vélo et bousculaient la piétaille. Un peu surpris par cette avalanche uniforme, compacte et gêné par le clin d'œil du soleil, le charron dut s'approcher de la vague ondulante et agitée. Bien lui en prit, car il n'aurait peut-être pas repéré son copain englouti par la

déferlante fatiguée et pressée. Le visage caché par une barbe de plusieurs jours et une silhouette amaigrie flottant dans une salopette trop grande le rendaient méconnaissable. L'image du facteur un peu ventripotent, vêtu de sa veste à liseré rouge et à boutons dorés et la tête coiffée d'un béret légèrement incliné sur le côté, était ancrée dans la mémoire de l'ami de toujours. L'apparence de l'homme de la Poste ne pouvait s'écarter de ce portrait gravé à jamais dans un coin du cerveau. Et ce cerveau refusait à cet instant d'enregistrer ce nouveau profil et en particulier cette casquette ridicule perchée au sommet du crâne. Mais les liens insondables de l'amitié aidèrent, spontanément, les deux hommes à se retrouver.

« Paul, eh! Paul! »

Les regards se croisèrent et, d'un même élan, ils foncèrent l'un vers l'autre. En silence, ils s'étreignirent longuement sous le regard amusé des ouvriers.

« Ricou, qu'est-ce que tu fais là?

- Pourquoi, tu ne devines pas? ».

Le facteur entraîna son copain dans une ruelle, puis dans une autre et s'arrêta devant une porte dont l'origine, selon l'homme de l'art, remontait aux temps anciens de la Rome antique.

« C'est ici que j'habite....C'est mon patron qui m'a prêté cet appartement »

Le visiteur s'assit près de la table et jeta un regard circulaire sur le logement dont l'état frôlait la décrépitude. Le locataire posa deux verres et servit du vin blanc. Les gestes traditionnels revenaient, mais la parole restait enfermée dans un fouillis d'angoisse, de honte, de crainte, de refus de vérité. Le fugitif se décida enfin:

« J'ai eu de la chance....J'ai retrouvé ici mon ancien patron et c'est son fils, avec qui j'ai appris le métier, qui a repris l'affaire....Il ne gardait qu'un vague souvenir de moi, mais il n'a pas hésité à m'embaucher. De mon côté j'ai joué franc-jeu, je n'ai rien caché de ce qui me conduisait ici. Je lui ai expliqué ma situation et voilà....

- Et à moi, tu vas l'expliquer ta situation? Tu vas me dire ce que tu as fait avec la fille de la Suédoise?

- Rien, je n'ai rien fait de répréhensible....

- C'est pour cela que tu te caches? »

Alors il raconta tout depuis le début. La fugue de la gamine, la lettre, les relations difficiles entre la mère et la fille. Il revécut l'installation dans la grotte, son comportement de père de famille qui protégeait

son enfant. Et enfin son accident qui avait perturbé la suite de son projet.

« Tu comprends, je voulais la soustraire à sa mère pendant quelque temps...pour lui donner une leçon....J'avoue que je me suis pris au jeu et cette enfant, que je protégeais, était celle que je n'ai jamais eue....Je n'imaginai pas à quel point je pouvais m'attacher à cette petite....J'avais des tas de choses à lui apprendre, à lui raconter.... C'était mon enfant, et je m'en suis occupé comme toi tu l'as fait et le fait encore avec les tiens.

- Mais Nom de Dieu tu ne te rends pas compte de la situation dans laquelle tu t'es fourré! »

Le charron hésita, se passa la main dans les cheveux et, dans le langage franc et brutal qui le caractérisait, doucement il murmura:

« Paul.....Aurore est morte! »

Le facteur reçut cette révélation en pleine figure, comme elle lui était envoyée: agressive, sèche, accusatrice. Ses mains se crispèrent sur le verre à moitié vide, son menton trembla légèrement et ses yeux se remplirent de larmes. Doucement, lourdement, sa tête se posa sur les bras croisés sur la table et des soubresauts ébranlèrent tout son corps.

Son ami le laissa pleurer, lui-même très ému, hésitant entre tristesse et colère, reproches et encouragements. Un grand silence s'accapara de la pièce lugubre, aux murs sales et à l'éclairage blafard. La tristesse était partout. On touchait là à ce qu'il y avait de plus inadmissible, de plus répugnant.

Le buste affalé se releva peu à peu. D'un revers de main, gauche et lourd, l'homme de la Poste s'essuya les yeux, puis la figure et fit face à son ami.

« Aurore, ma petite amie est morte...par ma faute... Ce n'est pas possible...non ce n'est pas possible!

- Bon, maintenant tu arrêtes de gémir et tu assumes!....Ta sensiblerie ne te conduira à rien!...Demain tu rentres avec moi, on va ensemble voir les gendarmes et tu fais face....dignement.

- Il n'est pas question que je rentre au village. Si les gendarmes veulent m'arrêter qu'ils viennent me chercher ici. Des gens m'ont accueilli, m'ont donné du travail, un logement, sans m'interroger, me soupçonner. Je n'ai pas le droit de les trahir. Je leur ai dit que j'avais fait une bêtise, que peut-être je devrais repartir bientôt. Ils ont simplement répondu « Et bien

on verra! » A mon tour je te dis: « Laissons faire les choses et on verra! »

Ils bavardèrent une bonne partie de la nuit, passant de la narration de la fuite avec les gens du voyage, à l'organisation de la vie de la fillette dans sa retraite et aux relations entre la petite et sa mère.

« Tu m'as parlé d'une lettre qui mettait en lumière les mœurs de la Suédoise. Tu l'as encore cette lettre?

- Ah! non! Je n'avais pas le droit! Je l'ai refermée, j'ai apposé le cachet habituel « Ouvert par nécessité de service » et je l'ai remise à sa destinataire »

Le charron était abasourdi. Son ami pouvait à la fois être pointilleux sur les règles de son activité et commettre une grosse bourde...Il tenta plusieurs fois de ramener Paul à la raison, mais n'y parvint pas. Dans les yeux rougis par le chagrin, on pouvait lire la crainte, la peur. *Bouboule* ne reculait pas devant la sévérité de la police ou de la justice, mais devant l'agressivité du « qu'en-dira-t-on ». Il avait peur du regard des villageois, il fuyait les justiciers qu'étaient devenus ses amis.



Quand ils se séparèrent, quand les mains se serrèrent franchement, fortement, ils savaient qu'ils lutteraient ensemble envers et contre tous. Le coupable ou présumé tel, se sentait rasséréiné et son défenseur déterminé.

5

90

Le car déposa Ricou sur la place du village vers dix-huit heures. Le voyageur était heureux de retrouver ces lieux qui berçaient sa vie. Son bonheur fut encore plus grand quand il aperçut Marinette qui l'attendait avec les deux derniers, Marie et Jacques. Les embrassades furent tendres et chaleureuses. Ils étaient contents de se retrouver, même si la séparation avait été de courte durée. Jacques rejoignit ses copains de jeu, tandis que les parents et la petite s'éloignaient la main dans la main.

« Alors, tu l'as vu ? »

- Oui, mais il n'a pas voulu revenir avec moi »

L'impatient curiosité de Marinette ayant été satisfaite, plus aucune parole ne fut prononcée jusqu'à la maison. Là, Ricou s'empressa de revêtir ses vêtements « de tous les jours » et se désaltéra. Détendu, il raconta les péripéties de son voyage, de sa rencontre avec le facteur et donna son sentiment sur les événements. Puis il questionna son épouse sur les réactions des villageois.

« Rosemonde est venue me dire au revoir. Elle est partie se réfugier dans une communauté religieuse

d'où, dit-elle, elle ne sortira plus. Ici, la tension monte. Ceux qui soutenaient encore Paul sont bouleversés par les articles de la presse qui, chaque jour, révèlent un fait nouveau. Le dernier en date, s'il est vérifié, est accablant et même révoltant. Dans le cahier retrouvé caché dans la grotte, la petite raconterait que son ami Paul avait caressé sa poitrine, ou ses cuisses....Qu'il l'avait déshabillée....

« Tu ne crois pas à ces sornettes, j'espère!

- Non, bien sûr! Et, c'est pour avoir défendu notre ami que certains ne me parlent plus. Tournemire, l'adjoint au maire, nous accuse même de complicité....

- Ca ne m'étonne pas. Il n'a jamais admis qu'on ait voulu le faire rayer de la liste au moment des élections. De toute façon c'est un con! Au besoin, je lui rappellerai ses actions pétainistes, donc collaboratrices.... »

Dès le lendemain, le charron put constater, de visu, que la métamorphose du village avait commencé. L'indomptable rumeur avait semé son venin. Même ici, à Roquebrune, on n'échapperait pas à la calomnie et à la médisance. L'édifice amical et convivial présentait les premières lézardes...

Il se rendit à la Poste pour régler quelques problèmes avec le Receveur. Les personnes qui étaient là le dévisagèrent sans lui adresser la parole.

« Dis-donc Paulette, toi qui as toujours quelque chose à raconter, tu ne dis rien? Et toi Firmin, tu ne me reconnais pas, c'est moi Ricou, le charron...»

Il s'apprêtait à apostropher chacun, lorsque Marthe se leva et, droit dans les yeux lui lança:

« Je t'ai vu tout endimanché prendre le car...Tu as été retrouver l'assassin? Même dans la saloperie vous êtes cul et chemise! »

Ricou, furieux, n'eut pas le temps de répondre. Monsieur Boitoux, le Receveur des PTT, le tirait par la manche et le faisait entrer dans un local à l'arrière du bureau. Après ce qu'il venait de vivre, l'ami du facteur n'avait pas trop envie de dévoiler ses secrets, mais le patron de la Poste, compréhensif, le rassura immédiatement.

« Vous pouvez me parler librement. Monsieur Boulin a toute ma confiance et ce que vous direz ici, restera entre nous.

Ricou transmet ce que le fugitif lui avait confié et qu'il avait noté sur un bout de papier. Il parlait de disponibilité, de congé sans solde, de paye à verser

sur le Livret...et autres termes techniques qui échappaient au charron. Le Receveur hochait la tête, semblait vouloir dire quelque chose, mais hésitait. Il se racla la gorge, se moucha bruyamment et, les yeux rivés vers le sol, il murmura:

« Votre ami a été licencié pour faute professionnelle....J'ai été obligé, vous comprenez?

- Non, je ne comprends pas! Vous n'avez pas perdu de temps! C'est vrai que Paul vous faisait confiance. Et bien il a eu tort....Sa conscience professionnelle, poussée à l'extrême, est récompensée par un renvoi lâche et hypocrite. Vous ne l'avez pas entendu....Vous ne savez pas ce qu'il a fait exactement et vous vous placez en donneur de leçon. Êtes-vous certain de ne rien avoir à vous reprocher vous-même? Les Paulette, Marthe, Firmin et consorts agressent verbalement. Vous, vous agissez sournoisement, hypocritement! »

La porte claqua et l'homme qui sortit dans la rue était furieux et prêt à combattre tous ces abrutis....

Les relations entre les villageois devinrent de plus en plus difficiles. La plupart des personnes qui

avaient aimé le facteur, vanté sa gentillesse, profité de sa générosité, exploité sa disponibilité, le châtiaient à présent. Comme les vagues de l'océan, les critiques, voire les haines, fluctuaient selon les nouvelles journalistiques. Seul un petit groupe de fidèles amis avait rejoint le charron. Les gendarmes, informés par la rumeur, rendaient de nombreuses visites à Ricou.

« Si vous aviez des nouvelles de votre ami, vous nous en feriez part n'est-ce pas? Vous n'ignorez pas que, dans le cas contraire, vous seriez complice d'un présumé coupable d'enlèvement et de séquestration d'enfant? »

Mais le charron ne savait rien et se contentait de démentir les mensonges colportés par les villageois. Quand les accusations dépassaient les limites de ce qu'il pouvait supporter, il devenait méchant, à son tour. Ainsi, quand Marguerite raconta partout que le facteur n'était pas un saint et même qu'il avait couché avec elle, il l'aborda sur la place du village un jour de marché.

« Margot, redis devant tout le monde que *Bouboule* a partagé ta couche! Au point où tu en es, ajoute son nom aux noms de tous ceux que tu as proclamés pères de tes quatre enfants! Tu as une telle

collection de mâles à ton actif que je comprends tes hésitations et les inexactitudes de tes propos! Veux-tu conserver ta place de femme de ménage chez Tournemire le brillant maire adjoint ou tu choisis de dire ce que tu y fais vraiment? Tu n'es pas une femme, tu es une porte ouverte! »

Parmi les nombreux badauds qui s'agglutinaient devant le charron, personne n'osa prononcer un mot...ce n'était pas le moment.... Ce n'était pas le moment non plus quand, du haut de sa chaire, le curé prononça un sermon accusateur:

« Prions pour ceux qui ont péché!...Demandons au seigneur de pardonner à celui qui, dans un moment d'égarement, a commis l'irréparable. Agresser, enlever et peut-être abuser d'une fillette est l'acte le plus odieux que puisse commettre un fils de Dieu. Doté d'une conscience et d'une intelligence, l'homme se place au-dessus de tous les êtres vivants. Quand il perd toute notion d'humanité, il retombe dans le monde animal. Et, si celui qui a failli est l'un des nôtres, l'incompréhension, la colère et la révolte soulèvent les cœurs....»



Ricou se leva d'un bond et se dirigea vers la sortie de l'église. Il rouspétait à haute voix et prenait à témoin les fidèles qu'il bousculait:

« Qui lui permet de porter de telles accusations? Pourquoi ne parle-t-il pas aussi de ceux qui pratiquent l'adultère! Des hommes ou des femmes qui, dans le secret du confessionnal, avouent leurs turpitudes! Pourquoi ne montre-t-il pas du doigt ceux qui, la nuit, procèdent au commerce illégal du vin et autres alcools! Pourquoi ne blâme-t-il pas les braconniers de tous poils à qui il ouvre sa porte aussi facilement qu'ils ouvrent leur gibecière ou leur panier de pêche! »

Les têtes s'étaient retournées et les regards désapprobateurs suivaient la sortie du charron, rouge de colère. Dès cet instant, la famille Brassac fut exclue de cette collectivité villageoise dont la solidarité semblait inébranlable. Les hommes ne jugeaient pas, n'accablaient pas, celui qui restait intimement leur ami. Mais les épouses étaient agressives, par conviction religieuse, par instinct maternel, pour le respect de la mémoire d'Aurore...qu'elles connaissaient à peine. Et, plus que tout, elles haïssaient cette mère indigne qui ne pensait

qu'aux plaisirs et aux frivolités. Elles en voulaient à leur mari, à leur frère, enfin à tous les mâles qu'elles jugeaient trop indulgents envers la Suédoise. Ceux qui l'avaient rencontré, ceux qui avaient entendu parler d'elle et les autres rêvaient peut-être de cette beauté nordique, mais savaient-ils qui elle était vraiment?

Ainsi, ce qui faisait la qualité de vie au village, ce qui le rendait attrayant et sympathique, s'érodait peu à peu. On n'irait plus chercher la laitue dans le jardin du voisin, on ne supporterait plus les cris des enfants, on blâmerait les aboiements intempestifs, mais rituels des chiens errants. Derrière les rideaux tirés, on surveillerait les mouvements des uns et des autres. Ils espionneraient Ricou, qui ne travaillait plus guère faute de clients. Ils se réjouiraient du report de la grosse commande en cours: il ne fabriquerait pas de charrette. Les manches d'outils cassés, les pièces des machines qu'il fallait remplacer d'urgence, tout cela avait disparu.

Cet esprit malsain rôda jusqu'à ce matin de septembre où, dans le brouillard matinal, la nouvelle se répandit. Lascive, fuyante, honteuse, elle

transperça la brume épaisse et frappa aux portes des maisons: Paul, le facteur, avait été arrêté.... Un silence coupable verrouilla la parole, vida les rues et les commerces. Ceux qui, les jours précédents, voulaient encore pendre le violeur de fillette se terraient dans leur chaumière. Seuls Ricou et Marinette poussèrent un soupir de soulagement. Ils savaient bien que les gendarmes de la France entière ne mettraient pas longtemps à retrouver le quinquagénaire, maladroit dans son comportement et obligé de faire panser un pied blessé. La fuite et le silence avaient assez duré. On allait connaître la vérité. Les redresseurs de torts allaient être confondus.

Dès que les rayons du soleil parvinrent à transpercer la couverture cotonneuse et qu'une brise légère invita les vendangeurs à reprendre leur cueillette, des fissures apparurent dans le bloc compact des justiciers. Cachées par le feuillage touffu des rangées de ceps, les consciences se libéraient un peu. Et si on s'était trompé? Si *Bouboule* n'était pas le tortionnaire qu'on voulait qu'il soit devenu? La faconde des journalistes n'avait-elle pas anéanti toute faculté de réflexion? L'instinct de protection n'avait-il pas anesthésié l'intelligence et le pouvoir de

discernement?

6

101

Placé en garde à vue, Paul attendit de longs mois avant d'être jugé. Il avait tout raconté, tout expliqué...et, au nom de la loi, on l'avait emprisonné.

Endormies pendant les froidures hivernales, les rancœurs s'étaient réveillées au printemps, comme la nature, les oiseaux et les travaux des champs. Mais le temps avait apaisé les haines, et la parole courait les rues. Certes, on évitait d'évoquer l'Affaire, mais les langues se déliaient et le village renaissait, se sentait en meilleure forme. Aussi, Ricou et Marinette furent-ils moins surpris de voir de nombreux villageois et quelques villageoises envahir le premier car du matin. Tous se rendaient au tribunal pour assister au procès. Tous avaient témoigné, mais en retour, les gendarmes n'avaient rien dévoilé de l'enquête. Aujourd'hui, ils voulaient savoir, leur ego avait besoin de certitude, leur nature se nourrissait de curiosité. Ricou leur montra qu'il n'était pas rancunier et les remercia de leur présence. Les autres étaient confus, gênés et leurs pensées s'embrouillaient.

Le président du tribunal prononça la formule qui fit vibrer le cœur des anciens amis de l'inculpé.

« Faites entrer l'accusé.... »

Un long silence régna dans la salle comble, puis le trio entra. Paul, encadré par deux gendarmes, avançait tête basse, les poignets prisonniers de menottes. Le choc fut terrible pour l'assistance qui soudain murmura. L'homme amaigri qui, enfin, tourna les yeux vers les premiers rangs, ce n'était pas leur *Bouboule*! Le visage émacié sur lequel s'inscrivit un sourire triste, ou plutôt un rictus, n'était pas celui de leur facteur! Était-ce la fatigue, les regrets, voire la honte qui effaçait toute vie du regard habituellement rieur et malicieux de l'homme qu'ils fréquentaient depuis l'enfance! Par quelles violences, par quelles bassesses était passé le prisonnier pour en arriver à une telle déchéance, une aussi lamentable décrépitude! Antoine Desprat, le rude paysan de la ferme de la Rochette ne put s'empêcher de s'exclamer: « Nom de Dieu *Bouboule*, qu'est-ce qu'ils t'ont fait? »

« Silence dans la salle! »

On n'était pas là pour faire part de ses sentiments, mais pour se taire et écouter. Et ce qu'on entendit d'abord, ce fut les reniflements des femmes qui pleuraient ou le bruit incongru des hommes qui soufflaient bruyamment dans leur mouchoir. Marinette pleurait sans bruit. Son regard se perdait

dans un vague lointain tandis que les larmes glissaient lentement sur ses joues. Ricou baissait les yeux, évitant ainsi de rencontrer ceux de son ami....Personne n'avait suivi le réquisitoire du président, mais on tendit l'oreille lorsque l'avocat prit la parole:

« Monsieur Boulin est victime de sa bonté. Il aime tout le monde, mais il ne sait pas aimer....Quand il prend la décision d'aider, de secourir, de donner un coup de main, la réflexion, le discernement sont occultés. Cela vient de sa plus tendre jeunesse..... »

Suivit une description sombre du niveau de vie de toute la famille Boulin qui, pourtant ne ménageait pas ses efforts. L'homme de loi souligna l'obligation faite à l'accusé de travailler très tôt à la ferme familiale, de quitter l'école bien avant de savoir parfaitement lire et écrire. Le père avait été très sévère avec ses enfants dont il ne tolérait aucun écart de conduite. L'éducation stricte ne permettait aucune dérogation à tout ce qui touchait à la politesse, au respect des autres, à l'obéissance stricte aux règles établies depuis des générations....Oui c'est sûr, le garçon avait reçu plus de baffes que de gâteries....

Toutes ces allégations n'ébranlaient pas Ricou et



ses amis, car tous ou presque avaient vécu cette sévérité parentale. Cela n'expliquait pas l'enlèvement d'une enfant, et son abandon ayant entraîné sa mort!... Ils ignoraient qu'un jugement avait besoin de grands discours, de larges effets de manches....Les robes noires étaient venues en nombre et il fallait être à la hauteur de l'événement qui ferait la Une des journaux.

L'attention des villageois fut à nouveau captée par l'évocation du mariage et l'absence d'enfants. Il était évident que la rencontre d'une fillette pleine de vie, belle, sauvage et d'un homme frustré ne pouvait conduire qu'à un acte certes fou, mais compréhensible.

« Imaginez cet homme honnête, travailleur qui, rentrant le soir au domicile dit conjugal, ne trouve qu'une maison vide. Son épouse n'était même plus une partenaire, une confidente, puisqu'elle se donnait uniquement et entièrement à son Dieu et à sa maison: l'église. Pas de cris d'enfant, pas de devoir à surveiller, pas de leçon de morale à expliquer....Et voilà qu'il rencontre une fillette désemparée qui, elle-même, est en manque d'amour, de compréhension, d'une épaule sur laquelle sa tête peut s'appuyer. Elle le

dit Aurore dans son cahier. Ses croquis, ses écrits ne concernent que son ami Paul. Quand sa mère apparaît sur un dessin d'une prairie parsemée de fleurs, d'une maison radieuse aux volets peints de couleurs vives, on voit une femme laide, aux cheveux hirsutes...Des hommes au crâne chauve entourent cette sorcière vêtue de noir. Voilà comment la petite décrit son existence: un environnement paradisiaque, habité par des êtres qu'elle n'aime pas.

Certes, il y a la disparition d'une petite fille qui s'ouvrait à la vie. Aurore ne rêvait qu'à jouer, qu'à parcourir les bois, qu'à se baigner dans les eaux fraîches du ruisseau. Mais Aurore était malade et ça, Monsieur Boulin ne pouvait l'imaginer. Jamais il n'aurait pu admettre qu'une gamine de douze ans, si gaie, si vive, souffre d'asthme et de troubles pulmonaires. Ses soins, ses remèdes, lui paraissaient appropriés. Il reproduisait les gestes que l'on pratique dans nos campagnes quand un mauvais rhume vous donne la fièvre. Les massages thoraciques, la pose de cataplasme, l'administration de tisanes, voilà ce qui guérit ici nos vaillants travailleurs. Bien évidemment, pour Aurore c'était insuffisant. Mesdames et Messieurs, la fillette n'est pas morte suite à des

séances ou autres maltraitances, elle a été emportée par un mal qui dormait en elle, et qui a profité des circonstances pour la terrasser »

Sur les bancs, les oreilles attentives découvraient la vérité. On était loin de l'histoire du monsieur sadique qui avait joué avec une poupée. Il n'y avait plus de geste déplacé, d'enlèvement, de séquestration. Les amis du facteur retrouvaient celui qu'ils connaissaient bien, et comprenaient ses agissements. Mais comment diable avaient-ils pu se laisser berner par la presse, le qu'en-dira-t-on, ou la rumeur! Dans leur village, où ne régnaient jusqu'alors que la sérénité, l'amitié, la solidarité, ils ne s'imaginaient pas que le monde avait ses excès. Pour eux, les maux de la terre étaient ceux de la nature, des saisons, des folies climatiques. Ils ne se plaignaient que de la tempête qui abat les arbres, de la pluie qui compromet les récoltes, de la canicule qui brûle les prés, de la grêle qui blesse les fruits et pourrit les raisins.... Mais comment imaginer que, tous les jours et partout, des crimes horribles ou sadiques salissaient des hommes et des femmes et nourrissaient une certaine presse avide de nouvelles sensationnelles....Eux étaient prêts

à pardonner à Paul Boulin, mais tous ces gens, imprégnés de faits sordides, inimaginables, comment pouvaient-ils juger? Était-il possible qu'ils puissent se mettre dans la peau d'un homme qui souhaitait simplement faire le bien? Étaient-ils capables de comprendre qu'il ne servait à rien de punir, car *Bouboule*, le facteur, était déjà mort? Mort de honte, mort de chagrin, mort de solitude... en un mot, bouffé par le remord.

Ricou ne pensait pas différemment et regrettait seulement que son ami n'ait pas révélé les termes de la lettre accusatrice, qu'il n'ait pas dénoncé les comportements douteux de la mère et de ses relations. Beaucoup de secrets rôdaient autour de la Maison du Bois Joly, ils devaient en parler! Mais pour ça il ne fallait pas compter sur Paul. Il était comme ça et on ne le changerait pas...

Dans le car qui les ramenait vers leurs foyers, les amis du facteur ne comprenaient pas. Quand le verdict était tombé, ils avaient été abasourdis, mais maintenant ils contestaient, ils se révoltaient. Trop tard, Paul Boulin irait en prison...pendant trois ans pour homicide involontaire.



L'enfermement fut une épreuve terrible pour Paul Boulin. Lui qui n'aimait que les bois, les champs et les chemins rocailleux de la campagne, se sentait ligoté par une camisole de force virtuelle. Ici, on ne connaissait pas la frondaison des arbres, la mousse fraîche qui cache le champignon, l'orgueil agressif de la fougère. Les seuls êtres vivants, ses compagnons, étaient des malfrats, des voleurs, voire des assassins et ils n'étaient pas du genre à tenir des conversations philosophiques sur les beautés de la nature ou le

gazouillis des oiseaux. *Bouboule* compris bien vite que la gentillesse et, a fortiori, la faiblesse, n'avaient pas leur place dans ce milieu sans pitié. Au service militaire, il avait connu le bizutage des nouveaux arrivants. Il s'aperçut rapidement qu'ici, ce n'était pas un seau d'eau que l'on pouvait recevoir sur la tête, mais un coup violent de chaise ou de manche de balai. Il repéra les couteaux ou les fourchettes dissimulés sous les vêtements. Face à la situation, il se confectionna une carapace faite de silence, d'isolement et du « chacun pour soi ». Les gardiens étaient assez compréhensifs à son égard et le facteur eut même l'impression qu'ils avaient sur lui un regard protecteur. La privation de liberté ne lui paraissait pas trop contraignante pendant la journée, car il travaillait. Dans l'atelier de menuiserie où l'on fabriquait des chaises, il n'y avait que des volontaires ou des prisonniers effectuant des peines légères. L'ambiance était assez bonne et Paul, maîtrisant un savoir-faire certain, accepta le rôle d'instructeur qu'on lui proposa. Cela lui valut quelques querelles avec ceux qui voyaient en lui un « fayot » ou un petit chef à la botte de l'administration. Mais le charisme dont il fit preuve dans cet exercice périlleux, lui permit de

s'imposer assez facilement. Il en fut le premier surpris et il lui arrivait de penser que, de poster des lettres ou de piéger les garennes, avait endormi des capacités insoupçonnées.

Donc, les journées étaient supportables, à condition d'être vigilant et attentif à son environnement. Mais, dès que le sifflet du surveillant annonçait la fin de la période active, Paul ressentait, au creux de l'estomac, une boule douloureuse qui lui rappelait sa situation. A l'heure du dîner, il ne pouvait effacer l'image de Ricou et du verre de vin blanc qu'ils buvaient ensemble. Il cherchait Marinette et la petite Marie et ne rencontrait que des visages patibulaires, des crânes rasés ou des tignasses hirsutes. Les odeurs de cuisine lui faisaient même regretter l'absence de Rosemonde, son épouse. Mais le plus terrible était le bruit du double tour de clé dans la serrure de sa cellule, en fin de journée. Dans l'espace réduit, qu'il partageait avec trois autres individus, il vivait sa déchéance, son avilissement et il ne supportait pas. Faire sa toilette, s'accroupir au-dessus du siège à la turque pour faire ses besoins, uniquement protégé des regards par un rideau



ridicule, étaient de la torture. Ses compagnons ne le ménageaient pas, eux qui, sans pudeur, n'hésitaient pas à se balader tous nus. Ils le provoquaient en lui disant:

« Ecoute le chant du rossignol des arbres! »

Et une longue flatulence se répandait dans le minuscule local. Il regrettait alors d'avoir imaginé un seul instant qu'il pouvait les initier, sinon les convertir, au monde merveilleux de la faune et de la flore qui rendaient si attachantes les contrées environnantes.

Quand l'extinction des feux plongeait la cellule dans le noir absolu, il appréciait d'être enfin seul. Traditionnellement, un dernier juron ou un ultime rot signalaient l'endormissement prochain de ses coreligionnaires. Alors il revivait son passé, ses bons et ses mauvais moments. Ricou occupait une grande place dans cette rêverie. Il revoyait tous les âges de leur vie, à tous les niveaux de scolarité. Ils n'avaient jamais été très studieux, mais vifs et pleins de malice. Il revivait les heures passées au bord de la rivière...Il frémissait encore en évoquant le balancement des peupliers au sommet desquels ils grimpaient pour piller les nids des corbeaux. Il y avait aussi cette

complicité qui les unissait dans l'atelier, au milieu des copeaux et de l'odeur envoûtante du bois. Il entendait son copain qui chantait à tue-tête, accompagné par la musique violente de la scie à ruban ou de la raboteuse...D'autres soirs il se voyait sauter de maison en maison, de ferme en ferme, apportant les journaux, les lettres et les dernières informations. Que les nouvelles, cachées dans des enveloppes inoffensives, soient bonnes ou mauvaises, il avait droit à un accueil chaleureux. Le verre de vin et la tranche de jambon, qu'on lui offrait, étaient le bras de l'amitié qui le retenait un moment, lui volait un peu de son temps et regrettait de le voir partir...

Tout cela il l'avait perdu... N'était-ce pas suffisant comme punition?

Était-il nécessaire de l'enfermer, de l'humilier, de le persuader qu'il avait fait le mal et qu'il devait payer! Qu'avait-il à voir avec tous ces hommes qui avaient maltraité, pillé et pour certains tué! Lui, au contraire, voulait sauver un petit être que des griffes acérées maintenaient prisonnier et lui volaient la joie de vivre!

Ses rêveries se terminaient toujours par l'évocation d'Aurore dont le visage flottait dans l'obscurité comme un magnifique paon de nuit. Alors il laissait sa peine, sa douleur, envahir son corps et les larmes s'écouler dans les rides de ses joues. Un cri ou un appel venu d'un cachot voisin, le ramenait à la dure réalité. Un être humain, moins chanceux que lui, subissait peut-être les sévices dont certains, lui avait-on dit, étaient d'ordre sexuel. Non, vraiment, Paul Boulin n'avait rien à faire dans un milieu aussi malsain et la justice ne se valorisait pas en le maintenant captif.

Dans cet enfer, noir comme un ciel d'orage, des éclairs inattendus se manifestaient. Les visites au parloir en étaient un exemple. Ricou qui, au début, venait toutes les semaines avait espacé les rendez-vous à la demande de son copain. Ainsi, l'attente étant plus longue, les tête-à-tête s'en trouvaient enrichis. Ils avaient appris à dire le maximum de choses dans le temps accordé, même si c'était toujours insuffisant. Le charron donnait des nouvelles de Marinette et des enfants. Il rapportait les commérages, mais aussi les regrets des villageois dont il était le porte-parole. Il avoua ne pas avoir beaucoup de travail et s'être

reconverti à la pose de lambris ou de plancher en parquet de chêne.

« Tu vois je suis devenu menuisier, comme toi...Cela m'aide bien, et en même temps je règle les comptes avec Castagnet qui ne m'avait pas loupé quand tu étais en cavale. D'autres auront leur cadeau quand l'occasion se présentera....

Quand la fin de l'entretien approchait, l'ami fidèle sortait d'un sac un paquet préparé par Marinette. Puis, la voix tremblante, il lançait « Adieu, mon frère, à la prochaine! » et il se retournait vite pour cacher l'immense peine qui déformait les traits de son visage.

Rosemonde, aussi, venait voir son mari de temps à autre. Mais là le contact était beaucoup plus bref. La visiteuse avait d'ailleurs été très claire lors de sa première visite.

« Paul, j'ai quitté le domicile et je n'y reviendrai plus jamais. Nous ne divorcerons pas, car nous nous sommes juré fidélité devant Dieu, pour le meilleur et pour le pire. Et le pire est parmi nous..... Je te rendrai visite, car le Seigneur n'oublie pas les brebis égarées...Je prie pour toi et pour ton salut éternel, mais ne m'en demande pas plus.

Eclairé par tant de sollicitude, Paul n'hésitait pas à écourter le temps du face à face, dès que sa femme abordait les bondieuseries.

La visite la plus étonnante fut celle de Greta la Suédoise. Plusieurs mois après son incarcération, elle s'était présentée, radieuse dans un ensemble noir qui lui allait à merveille. Quand *Bouboule* la vit, il eut un mouvement de recul et resta cloué au milieu de la pièce. Allait-il fuir ou, encore une fois, affronter la difficulté.

« Bonjour Monsieur Boulin! Asseyez-vous Paul... Vous permettez que je vous appelle Paul? »

Il s'était assis face au torse raide de la visiteuse. La blondeur des cheveux, l'éclat de ses yeux bleus, le maquillage assez discret eurent raison de ses réticences.

« Sachez tout d'abord que je ne vous reproche rien, que je n'ai aucune animosité, aucune rancune envers vous. Nous avons, tous les deux, failli à nos devoirs d'adultes. L'absence d'Aurore est aussi dure à supporter pour l'un comme pour l'autre. Mais celui qui est incarcéré, c'est vous...et cela me fait de la peine. Aussi, je ferai tout pour vous aider à supporter

l'épreuve et mettrai tout en œuvre pour en limiter la durée...»

Elle parla de projets, de son installation provisoire à Paris et conclut par un énigmatique:

« Paul, j'étudie une reconversion à laquelle je souhaite vous associer. Dès que le contour de cette affaire sera plus clair, je vous en dévoilerai les grandes lignes...Vous méritez mieux....Au nom d'Aurore, nous allons faire ensemble quelque chose de grand....»

Il n'avait pas prononcé un mot.... Il se retrouva seul, enivré par les parfums que la belle répandait dans son sillage à la satisfaction évidente des surveillants. Se tournant vers le gardien il murmura:

« Que cette femme est compliquée! »

## DEUXIEME PARTIE





Paul fut libéré le 8 mai 1956. La lourde porte de la prison se referma bruyamment derrière lui, provoquant un frisson qui parcourut tout son être. Le soleil, déjà vif à cette saison, l'accompagnait dans sa liberté retrouvée, à la fois heureuse et angoissante. Ce qu'il remarqua de suite fut l'absence de murs. Ces supports qui l'accompagnaient depuis si longtemps, lui manquaient un peu à cet instant sublime. Ils avaient été pendant trois ans l'appui de son corps fatigué, et le témoin des confidences de ses amis taulards.

La légère brise, qui vint caresser ses cheveux à la blancheur précoce, l'invita à respirer à pleins poumons. Les yeux fermés, il savoura l'instant dont il avait imaginé l'intensité pendant des mois et qui, à sa grande surprise, était tout à fait différent. Le calme et le silence le plongeaient dans un stress qui lui broyait le ventre. Ses yeux éblouis et larmoyants balayèrent à nouveau la place, et remarquèrent immédiatement les silhouettes de Marinette et Ricou qui se précipitaient vers lui. Les embrassades furent chaleureuses, folles, partagées. Le charron, de ses bras puissants, enlaçait *Bouboule* et Marinette et les étouffait. Il tenait là ce qui faisait sa raison de vivre et il voulait prolonger l'instant. Les cris de la femme firent desserrer l'étreinte, mais Ricou traduisit sa joie par de grandes tapes dans le dos de l'ex-prisonnier qui demanda grâce.

« Doucement, tu vas me démolir! Je manque un peu d'entraînement et mes muscles sont ratatinés!

- Ne t'en fais pas, on va te remettre d'aplomb....En attendant l'heure du car, nous allons boire un coup au premier bistrot venu. Il faut bien arroser ça!

- Je ne prendrai pas le car avec vous....Je vais avec cette dame »

Il montra du doigt une silhouette qui se tenait à l'écart, appuyée au tronc écaillé d'un platane majestueux. Il fit un signe et la personne avança vers eux. Bientôt, Ricou et Marinette reconnurent la Suédoise qu'ils avaient aperçue au tribunal. Ils se regardèrent et, sur leurs visages, s'inscrivit une grande déception. Paul fit les présentations et, se tournant vers son ami, il proposa:

« Tu voulais arroser ma sortie de prison.

Alors, allons-y! »

Le groupe traversa la place, puis s'engagea dans une ruelle étroite. La configuration des lieux propulsa les hommes à l'avant distançant les femmes qui, déjà, papotaient. Le charron pressa le pas et, quand les dames furent suffisamment éloignées, il fit part de sa surprise à son copain:

« Qu'est-ce que c'est que ces salamalecs? Tu vas vivre avec cette femme?

- Pourquoi, tu es jaloux?

- Arrête tes conneries! C'est, sans aucun doute, une belle femme, mais c'est la mère de...

- Nous parlerons de tout cela au bistrot »

Ils s'installèrent à une table située un peu à l'écart, au fond de la grande salle du bar. Greta, un peu par provocation sans doute, retira le vêtement qui enveloppait l'ensemble noir qui moulait son corps, et prit place près de Marinette. Ricou fut un instant accaparé par cette silhouette parfaitement dessinée puis, quand elle fut assise, il questionna:

« Alors Madame, vous voulez nous enlever notre facteur?

- Je n'enlève personne! Je mets en application le projet auquel Paul a souhaité participer.

- Et c'est quoi cette nouvelle aventure? »

Madame Vidal rappela les nombreuses rencontres avec le prisonnier, au cours desquelles elle avait dit vouloir donner un nouveau sens à sa vie. Le vide laissé par le départ d'Aurore, la maison inutilement trop grande, l'absence de son ami Paul l'avaient conduite à étudier un projet qui ferait revivre la Maison du Bois Joly. Pour cela, elle avait besoin d'un homme et cet homme ce ne pouvait être que le facteur.

« Il a mis beaucoup de temps avant d'accepter de devenir mon bras droit... le régisseur du domaine. A partir de l'instant où il m'a dit: « allez on y va! », j'ai

entrepris les démarches nécessaires. Les travaux exigés par la loi ont été réalisés et, dès ce début juin, nos activités pourront commencer.

- Mais cela ne nous dit pas ce que vous allez faire? » s'insurgea le charron un peu énervé.

- Nous allons recevoir des enfants...Des petits Parisiens, qui ne sont jamais sortis de leur quartier, de leur rue, viendront chez nous passer quelques semaines....Au moins pour l'instant, car j'aimerais, à l'avenir, les recevoir toute l'année. Donc, aux prochaines grandes vacances, c'est quatre garçons et deux filles que la ville de Bobigny va nous confier. Le maire, qui est un de mes amis, a choisi les enfants les plus méritants d'une des écoles de sa commune. Celle-ci prendra à sa charge les frais de transport, de nourriture et d'accompagnement. Elle nous versera une somme d'argent forfaitaire, dont le montant a été fixé d'un commun accord.

- Et toi Paul, tu vas faire le surveillant général?

- Ne soyez pas ironique Monsieur. Monsieur comment?

- Henri Brassac!

- Votre ami sera jardinier, gèrera la ferme, et instruira les enfants qui, vous l'ignorez peut-être, n'ont

jamais vu de volaille, de lapins et autres animaux de nos campagnes. Il ne nous reste donc plus que deux mois pour installer cette ménagerie, et votre aide, Monsieur Henri Brassac, serait très appréciée... »

Ricou était sérieusement agacé par cette femme qui, sans hausser le ton, sans agresser, avait clairement exposé le projet. Belle, intelligente, distinguée, elle avait trop de qualités pour qu'aux yeux du charron, cela ne cache pas quelque chose. Il ne pouvait pas lutter contre elle, aussi c'est vers son copain qu'il tenta une dernière démarche.

« Alors *Bouboule*, tu ne veux pas revenir au village avec nous? Tu ne veux plus aider ton ami à fabriquer des charrettes ou des manches de pioche? En un mot, le bois, la sciure qui voltige, le crépitement de la raboteuse, à présent tu t'en fous!

- Ne parle pas comme ça, surtout le jour où je sors d'un enfermement destructeur. Je n'ai plus d'emploi, ma maison a été vendue pour payer les avocats et la « dot » de Rosemonde, les amis sont inexistants ou très discrets. A la Maison du Bois Joly j'espère recommencer une nouvelle vie même si, à cinquante-trois ans, cela peut paraître utopique. Vivre

en liberté, aménager un nouvel espace, bâtir quelque chose avec des enfants, pour les enfants, cela n'est pas si mal que ça! »

Dans les paroles de son ami, Ricou décela un homme nouveau. La prison l'avait endurci et il paraissait difficile de le faire changer d'avis, contrairement à ce qui se passait avant.

Ricou et Marinette se levèrent et, en guise d'au revoir, l'homme lança:

« Vous êtes conscients, tous les deux, que des choses graves se sont passées dans cette propriété que vous voulez exploiter! Toi, Paul, tu penses pouvoir t'accommoder de la vision permanente de la petite! Tu te prépares à signer un pacte avec le diable!

- Foutez le camp, partez! » S'écrièrent en même temps Greta et l'ancien facteur dont une triste douleur déformait le visage.

La voiture qui ramenait Paul et son amie vers leur résidence, quitta la route départementale et s'engagea sur un chemin récemment goudronné. Greta surveillait son voisin qui, perdu, cherchait à se repérer.

« Vous ne reconnaissez pas le sentier qui conduit à la maison? Pourtant vous l'avez parcouru assez souvent! »

Quand le véhicule stoppa devant la porte d'entrée de la bâtisse, Paul ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux. Comme le chemin d'accès, le devant de la maison avait été agrandi et goudronné, formant une grande cour carrée. Le chêne centenaire, libéré des buissons et des genêts qui l'enserraient, paraissait encore plus majestueux. Ses petites feuilles, d'un vert tendre, indiquaient que, durant l'été, il ferait bon s'asseoir sur le banc installé sous l'immense ramure. Les parfums qui flottaient dans l'air, les bruits familiers que la châtaigneraie lui envoyait, le cri si particulier de la mésange lui indiquèrent que sa vie était là. Greta l'arracha à ses rêveries:



« Paul venez! Nous n'avons pas tout vu et les surprises sont encore nombreuses! »

A l'intérieur, de véritables bouleversements s'étaient produits. Les meubles avaient été déplacés, les chevalets avaient disparu, mais surtout, la fée électricité régnait en maîtresse des lieux. Elle sautait d'un mur à l'autre, se posait sur des guéridons, accompagnait le visiteur dans les couloirs et l'invitait à rejoindre la pièce voisine. Greta jouait avec les interrupteurs pour le seul plaisir de voir s'illuminer les yeux de son ami.

« Allons voir l'étage à présent! »

*Bouboule* ne reconnaissait plus le grenier qui avait été complètement transformé, blanchi, embelli....La Suédoise s'engagea dans le long couloir et ouvrit les portes...

« Voici les chambres des enfants....il y en a trois. Vous voyez, chacune d'elle est équipée de deux lits et deux armoires....Ici, au bout de couloir, se trouve votre chambre. J'espère qu'elle vous plaira. Et enfin, divine surprise, la salle de bains.... »

Quand Paul pénétra dans la pièce d'eau, il fut ébloui. Certes il n'en avait jamais vu, mais celle-là, à ses yeux, était d'une extraordinaire beauté. Il n'osait

pas avancer, marchait sur la pointe des pieds, mais ne put s'empêcher d'ouvrir les robinets les uns après les autres.

« Et il y a de l'eau chaude! Vous avez fait quelque chose d'exceptionnel!

- Je souhaitais aménager un coin toilette dans votre chambre, mais il n'y avait pas assez de place...»

Les grosses mains de Bouboule s'attardèrent sur le bord de la baignoire, caressèrent les lavabos - il y en avait quatre - effleurèrent le revêtement mural. La lumière, qui descendait d'une fenêtre de toit, faisait étinceler la blancheur uniforme de l'ensemble. « C'est beau, c'est très beau! » ne cessait de murmurer l'homme, ému aux larmes.

La soirée fut consacrée à l'établissement du programme à venir. Même pendant le repas, pris en tête à tête, il ne fut question que d'aménagement de poulailler, de clapier, d'écurie...Elle voulait vraiment créer l'atmosphère d'une ferme, avec tout ce que cela comporte d'animaux, de nourriture, d'outillage...

« Dès demain, vous commencerez la préparation du jardin. Nous irons ensuite acheter des plants et, par la même occasion, vous inscrire à l'examen du permis

de conduire. J'espère que, dans votre geôle, vous avez bien étudié le Code de la route que je vous ai remis! Bien, maintenant excusez-moi, mais je vais un peu travailler dans mon atelier »

Cela aussi était nouveau. Le travail de l'artiste semblait s'être professionnalisé.

La dame disparut, mais le parfum qui accompagna son sillage, retint encore un instant « le régisseur ». Après quelques minutes de rêverie, il grimpa à l'étage et pénétra dans sa chambre. L'éclairage discret d'une lampe installée sur une table de chevet lui permit d'apprécier le charme douillet de la pièce. Un sourire illumina son visage: « Par rapport à ce que j'ai connu jusqu'à présent, c'est une véritable chambre de cocotte! » Cette impression était corroborée par des fragrances de lavande suspendues dans la pièce. Il revisita la salle d'eau, prit un malin plaisir à se regarder dans un miroir, mais n'osa pas prendre un bain. Il fallait que toutes ces nouveautés, tout ce confort, s'installent en lui et le persuadent qu'il avait vraiment tourné une page. Il se coucha enfin, s'amusa à crier: « extinction des feux! » et chercha la meilleure position dans ce lit trop moelleux. Malgré la fatigue, il ne trouva pas le sommeil. Trop

d'événements avaient marqué cette journée et il n'était pas facile de passer d'une vie tourmentée et précaire, à un calme, à une sérénité, lourds à porter eux aussi. Bientôt il revécut les derniers échanges avec Ricou et Marinette et en fut peiné. Dès que possible, il irait les voir, car, leur amitié était la seule chose dont il ne se séparerait jamais.... L'établissement d'un emploi du temps pour les jours à venir occupa ses pensées. Il lui faudrait des matériaux, donc de l'argent qu'il quémanderait à Greta... Tout à coup, lui vint à l'esprit la question qu'il se posait inconsciemment depuis son arrivée ici: où prenait-elle les sommes nécessaires à la réalisation de tous ces travaux? Était-elle l'héritière d'une grosse fortune? Avait-elle réalisé un chef-d'œuvre qui l'avait consacrée artiste-peintre reconnue et rémunérée à la hauteur de son talent? Ce tableau était-il un de ceux qui représentaient Aurore....sa petite Aurore...L'évocation du prénom de la fillette lui tomba dessus comme un coup de bâton. Il s'en voulut de l'avoir si vite abandonnée, d'occuper aujourd'hui la place qui était la sienne, de profiter de tout ce qu'elle n'avait pas eu...Alors, pendant de longues heures, il revit les moments passés avec celle qui n'aimait que

la liberté et les courses dans les bois. Ses cheveux en bataille, ses mains sales, son visage barbouillé de fruits sauvages auraient été l'antidote à tout ce modernisme, à toute cette richesse....Paul l'imagina, lissant ses longs cheveux blonds devant un miroir. Il rêva d'un brumisateuse projetant un nuage de gouttelettes qui tombaient en pluie sur le corps dénudé de l'enfant. Alors il pleura...

Les mois de mai et juin permirent à Paul d'organiser la ferme et de se familiariser avec son nouvel emploi. Dès la première semaine, les légumes étaient plantés ou semés au jardin qu'il avait considérablement agrandi. Le tour des dépendances lui indiqua l'utilisation qu'il ferait de chacun des bâtiments et des travaux à entreprendre. Ils étaient assez importants. Il découvrit des stocks de planches de différentes épaisseurs et il se promit de faire appel à son copain pour en tirer le meilleur profit. Donc, il

était satisfait de son sort, d'autant plus que Greta disparaissait souvent, soit dans son atelier, soit à l'extérieur. La première fois qu'ils firent le projet de partir ensemble à la ville, il fut étonné de voir un véhicule s'arrêter devant la maison et attendre qu'ils soient prêts. Il posa la question à son amie:

« Par quel tour de passe-passe avez-vous contacté un taxi?

- Le téléphone cher ami! Le téléphone! Voilà une nouveauté que je ne vous ai pas présentée, mais qui existe bien à la maison! »

Vraiment, en quelques années, on était passé de l'âge de pierre à la modernité la plus récente. La Suédoise, se déplaçait avec aisance dans ce confort, jouait avec bonheur des progrès de la science, patronnait dans son fief. Car elle agissait, enveloppée de l'aura d'une patronne. Elle décidait, gérait, commandait et surtout payait. Lui se positionnait mal. Était-il le cogérant de la propriété ou simplement le jardinier, le balayeur, l'homme à tout faire qui ne devait surtout pas réfléchir, mais travailler. Cela ne le gênait vraiment qu'au moment des repas qu'ils prenaient toujours ensemble. Selon l'humeur de la dame, cela pouvait être un moment agréable ou un

cauchemar. Dans ce dernier cas, il était vite informé. Quand elle annonçait: « Aujourd'hui nous finirons les restes! » cela voulait dire: « Aujourd'hui je n'ai pas eu envie de cuisiner! » Si elle était souriante, proposait « un petit apéritif », c'est que tout allait bien. Le décor avait changé, mais l'artiste aussi, sans que l'on puisse dire si les modifications étaient comportementales ou cérébrales. Elle conservait ses contradictions, ses alternances d'humeur, mais imposait un style bourgeois tout à fait nouveau. C'est au cours d'un de ces moments d'agréable détente, le soir pendant le dîner, qu'elle prit la main de Paul et lui dit:

« Nous nous connaissons bien à présent, nous sommes appelés à travailler ensemble, alors tutoyons-nous. Je t'appelle Paul, toi tu dis Greta et, comme des copains, nous échangeons nos idées, nos pensées secrètes, enfin tout quoi! »

Emu par la voix, troublé par la proximité de ce corps qui ne le laissait pas indifférent, le grand nigaud répondit:

« Je suis d'accord, je te remercie...mais alors, pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble?

- Qu'est-ce que tu entends par là?
- Et bien comme mari et femme! »



Le rire hystérique qui ébranla la maison terrifia l'ancien facteur. Il y avait là de la moquerie, de la condescendance, qui lui brisa le cœur. Rouge de confusion il ne savait que faire de ses dix doigts abandonnés sur la table et son regard plongeait désespérément dans l'assiette à présent vide.

« Tu en as de ces idées! Nous sommes faits pour être associés, pour gérer une affaire en commun, avec chacun son rôle, ses attributions.....Mais vivre en couple, seigneur dieu, où as-tu été chercher ça! Je comprends tes problèmes de mâle, tes besoins, tes attentes....mais c'est à toi de trouver les solutions...sans moi »

C'était la première gifle qu'il recevait et elle était violente. Elle avait au moins le mérite de clarifier les choses. Dans son lit, il ne cessa de répéter « que je suis con...mais que je suis con! » et il jura de prendre ses distances, y compris pour les repas.

*Bouboule* se rendit au village à la rencontre du moniteur d'auto-école qui, tous les jeudis, venait de la ville voisine apprendre la conduite à ses deux ou trois clients. Il enfourcha le vélo trouvé dans la grange et qu'il avait réparé. Il signala à Greta qu'il partait pour

la journée, ce qui n'était pas arrivé depuis son installation à la Maison du Bois Joly. L'homme était heureux et, quand le profil de la route ne demandait pas un effort trop important, il sifflotait ou poussait la chansonnette. Après sa leçon de conduite, il se rendit à l'atelier de Ricou, mais n'y trouva personne. A l'étage, Marinette préparait le repas et, quand elle aperçut son ami, elle faillit laisser choir la casserole fumante qu'elle tenait à bout de bras. Les embrassades furent chaleureuses, émouvantes, et quand la jeune femme s'écarta du visiteur ce fut pour lui dire:

« Tu manges avec nous n'est-ce pas? Henri travaille dans une maison du village. Il sera là à midi.... »

Paul ne pouvait refuser l'invitation à prendre le repas, comme autrefois. Il remarqua le tutoiement de Marinette et le lui fit remarquer.

« Alors on se tutoie maintenant? C'est à la mode, tout le monde se tutoie!

Cela m'a échappé, mais tu sais, ta visite me fait tellement plaisir.... Après notre séparation houleuse, nous pensions Ricou et moi, qu'on ne te reverrait plus.

Nous étions persuadés que la Suédoise te mettrait le grappin dessus et que tu ne sortirais jamais de ta tanière! Tiens, j'entends mon homme ! »

Jamais retrouvailles ne furent aussi folles. Les hommes s'enlaçaient, se donnaient des coups de poing dans le dos ou sur les flancs. Quand l'un d'eux s'écartait, c'était pour clamer des paroles d'une violente amitié:

« Oh! Nom de Dieu *Bouboule*, tu es là, tu es revenu, comme avant!

- Sors ton petit vin blanc et je t'expliquerai....Mais que c'est bien d'être là! »

Pendant tout le repas, que l'on partagea - à tous les sens du terme -entre amis, Paul raconta sa vie à la ferme des Vidal, ses relations avec la Suédoise, ses projets. Il insista beaucoup sur la réfection des lieux et sur le coût exorbitant que cela représentait. La voiture, qu'elle voulait acheter s'il obtenait son permis, trouvait sa place dans ces dépenses outrancières à la recherche d'un modernisme effréné.

« *Bouboule*, fais attention! Cette femme n'est pas nette....Elle arrive à la campagne pour respirer le grand air et écouter le chant des petits oiseaux, et la voilà habillée comme une dame, comme une

Parisienne....Et remarque.... excuse-moi de te rappeler tout cela... remarque que c'est depuis le décès de la petite....Explique-moi pourquoi Aurore a été enterrée à Paris? Quand on veut prendre racine dans un coin, on y fait ensevelir ceux qu'on aime! Imagine un peu si moi je faisais enterrer Marinette à Lyon ou à Marseille!

- Eh! dis donc, pourquoi décides-tu que c'est moi qui trépassé la première! »

Le repas s'éternisa....Paul apprit que les villageois ne parlaient plus beaucoup de l'Affaire. Il est vrai que d'autres préoccupations avaient accaparé les esprits. Le jour même où l'ancien facteur était libéré, plusieurs jeunes hommes d'ici rejoignaient les milliers de réservistes en route pour l'Algérie. Ce n'était qu'un début. Les familles, dans lesquelles un garçon était en âge d'être incorporé, vivaient le cauchemar d'une séparation prochaine. Ils savaient bien que les manifestations qui se déroulaient ici ou là n'y changeraient rien

*Bouboule* enfourcha son vélo, trébucha un peu et fila, accompagné par les « à bientôt! » de ses amis. Il avait promis de renouer les liens du passé, de vivre

avec les villageois, comme autrefois. Il s'arrêta au bazar pour acheter quelques pointes et autres accessoires de bricolage. A l'épicerie, on lui servit ce qu'il demandait et nulle part il ne ressentit une gêne ou une mise à l'écart particulière. Certes ce n'était plus les « bonjour *Bouboule!* » ou « salut facteur! », mais les « Paul, qu'est-ce que je te sers? » signifiait qu'on ne l'avait pas oublié et qu'il fallait tourner la page. C'est, chargé comme un mulet et guilleret comme un pinson, qu'il prit le chemin du retour.

Quelques écarts, qui auraient pu l'envoyer au fossé, lui rappelèrent que les verres de vin blanc ne passaient pas comme avant. Mais il en fallait plus pour lui couper la voix et lui interdire de chanter le plaisir de se sentir bien.

La vie s'organisa à la ferme. Paul réparait, clôturait, nettoyait les locaux où vivaient poules, lapins, et autres mammifères. Souvent il prenait seul le repas de midi et, celui du soir, n'apportait pas toujours la satisfaction qu'il en attendait. Aussi décida-t-il de transformer l'ancienne porcherie en résidence secondaire. Ce serait son pied-à-terre où il

enfouirait ses biens, ses souvenirs, son intimité et où il cuisinerait ses repas. Greta ne s'y opposa pas, mais souligna :

« Et où allons-nous loger le cochon ?

- On ne va pas recréer une ferme complète avec vaches, chevaux, porcs et autres gros animaux ! Je ne prévois qu'une basse-cour et éventuellement une bergerie avec chèvre et agneau. Ce n'est déjà pas si mal ! ».

En ce mois de juin resplendissant, Paul venait s'asseoir sur le banc, sous le chêne séculaire, après le dîner qu'il prenait seul. Parfois Greta le rejoignait et, côte à côte, ils écoutaient respirer la nuit. La nature saturée de chaleur exhalait des parfums suaves qui se mêlaient à ceux de la dame. La chauve-souris qui, tous les soirs, venait danser devant l'applique accrochée à la façade, leur donnait le spectacle de ses sarabandes. Cruels, ils surveillaient les papillons qui, inexorablement, venaient se brûler les ailes à l'ampoule incandescente. Tout ce monde de la nuit n'avait aucun respect pour les grillons, dont les stridulations quasi continues, appelaient l'âme sœur. Oui, ces heures tardives respiraient le bonheur. On

attendait le moment où la fraîcheur du ciel avalait la transpiration de la terre, provoquant un frémissement sur les épaules dénudées. C'était l'heure d'aller se coucher.

C'est pendant l'une de ces soirées encore plus envoûtante que les autres, que Paul osa poser la question qui le chiffonnait:

« Greta, tu as dit récemment que l'on devait, entre copains, échanger les pensées les plus secrètes. Cela tombe bien, car je voudrais libérer ma tête d'une question qui la tarabuste. Comment as-tu fait pour trouver l'argent nécessaire à la réalisation de tous ces travaux? »

Un long silence autorisa un hibou, perché dans l'arbre, à lancer un lugubre hululement. La Suédoise, heureusement sensible à la sérénité de l'instant, répondit avec un peu de malice:

« Pour répondre à une question un tantinet insidieuse, je devrais avouer que j'ai pillé une banque....Eh bien non, je vais te dire la vérité.... J'ai fait part de mon projet à un ami haut placé dans la sphère gouvernementale. Quelques mois plus tard, il me demanda si je pourrais réaliser des copies de

tableaux de grands peintres impressionnistes. Un grand musée souhaitait remplacer, le temps d'une exposition populaire, les vraies toiles par des copies. J'ai accepté de faire un essai et une avance pour la réalisation de dix tableaux m'a été octroyée. Pour être proche des originaux, j'ai dû m'exiler quasiment un an à Paris. C'est pour cela que tu m'as peu vu au parloir de la prison pendant cette période et qu'encore maintenant je m'absente beaucoup.

« C'est qui ces peintres...je ne sais pas comment tu les appelles...

- Les impressionnistes....Tu connais sans doute le nom de certains: Renoir, Monet, Manet, Degas....De Millet ou Courbet jusqu'à Vincent Van Gogh et Cézanne, ils sont des dizaines. Il y a donc du pain sur la planche! Je suis en train de peindre *Chrysanthèmes dans un vase* de Gustave Caillebotte. Je te montrerai...Tu compareras l'original et la copie et tu me donneras ton avis »

Paul écoutait avec attention les paroles de sa voisine. Tous ces noms d'artistes lui étaient inconnus et il ne cherchait pas à les retenir. Ce qu'il aimait, c'était la voix calme, intelligible, savante, de sa voisine. Quand elle était comme cela, simple et



abordable, on ne pouvait trouver meilleure compagnie. Quand elle était comme cela, c'est qu'elle se sentait bien, dans un cadre bucolique qu'elle aimait, avec un compagnon dont elle appréciait la discrète attention. Et lui, comme un enfant déguste une friandise, il fermait les yeux et appréciait.

Etait-ce pour toutes ces raisons que, plus tard, bien plus tard, elle se glissa dans le lit de *Bouboule* évidemment surpris, mais ravi.



Les enfants arrivèrent dès le début du mois de juillet. Paul les attendait à la gare au volant de « La Prairie », sa clinquante voiture acquise tout récemment. Cela n'avait pas été facile de trouver un accord avec Greta sur un modèle déterminé. Elle voulait absolument une « Traction Avant » de chez Citroën. Lui expliquait qu'une camionnette de chez Peugeot rendrait de nombreux services. Ils trouvèrent un compromis avec le modèle de Renault qui, avec ses sept places assises, répondait aux besoins du moment.

C'était la première grande escapade de *Bouboule* depuis l'obtention du permis de conduire. C'était donc un homme à la fois fier et anxieux qui guettait la sortie de la gare. S'il ne s'était pas rendu sur le quai voir surgir l'express de Paris, c'était pour avoir l'œil sur ce qu'il appelait son bijou.

Accompagné d'une dame, le petit groupe apparut. Paul s'approcha et se présenta. Les six bambins firent de même: Jean, Hubert, François, Louis, Martine et Jeanne.

« Bonjour Monsieur Paul. Je suis Jacqueline....Les enfants doivent absorber un petit déjeuner. Est-il possible de trouver un café qui puisse nous servir assez rapidement, car je prends le train du retour dans trente minutes.

- Le gérant du buffet de la gare se chargera de fournir tout ce dont nous avons besoin »

Après une nuit passée dans le train, les têtes ébouriffées semblaient éberluées. S'endormir à Paris et se réveiller dans un environnement bucolique n'était pas banal. Cette gare minuscule troublée par des bêlements de moutons entassés dans des wagons, où quelques rares voitures patientaient sur la place, avait de quoi surprendre. Les deux filles se donnaient

la main, tandis que Jean et Louis, qui avaient emprunté un chariot, se faisaient déjà remarquer.

« Monsieur Paul, où sont les bagages ? »

- Remettez ce chariot où vous l'avez trouvé ! Et ne commencez pas à faire des bêtises.

- Ils ont raison ! Nous, les hommes, nous allons nous occuper des valises, pendant que vous, les femmes, allez commander le casse-croûte »

*Bouboule* appréciait ce mouvement, cette relative indiscipline. Il était sûr à cet instant de bien vivre cette nouvelle aventure. Lorsque Madame Jacqueline lui glissa un peu plus tard : « Soyez sévère avec eux, sinon vous n'en ferez rien ! » il n'avoua pas que, lui aussi, il avait envie de se détendre un peu.

Le retour à la ferme se déroula dans d'assez bonnes conditions. Il fallut toutefois s'arrêter pour permettre à Jeanne de déposer son café au lait au bord de la route. Hubert en avait profité pour grimper en haut d'un talus afin de redescendre sur ses fesses ce que le pantalon n'apprécia pas du tout... Les autres tentaient d'attraper tout ce qui volait : papillons, abeilles, sauterelles. Ceci obligea Paul à donner sa première leçon. Il fit asseoir tout son petit monde dans un carré d'herbe et donna quelques notions sur

les dangers de la campagne.

« De nombreux insectes se défendent en piquant l'agresseur à l'aide d'un dard...une sorte d'aiguille. Des plantes aussi, comme les chardons, les orties, peuvent provoquer de l'urticaire....des petits boutons parfois douloureux. Alors n'oubliez pas ceci: on ne touche pas les feuilles ou les herbes qu'on ne connaît pas, on ne fait aucun mal à un être vivant, si minuscule soit-il »

Les petits Parisiens ne cessèrent alors de poser des questions. Les « Monsieur Paul pourquoi ceci, pourquoi cela? » se superposaient, s'entremêlaient, de plus en plus vite, de plus en plus fort. La voiture ralentit à l'approche d'une ferme que la route traversait. La volaille, dérangée, s'envola dans un nuage de plumes en manifestant bruyamment contre l'envahissement de leur territoire. Les enfants stupéfaits, éberlués, se firent moins turbulents et les questions devinrent plus rares et empreintes de crainte, voire de peur.

La Suédoise accueillit le groupe par un « Bienvenue à la Maison du Bois Joly! » Paul fut surpris de constater qu'elle n'embrassait pas les gamins et que le ton de sa voix n'autorisait aucune

réplique. Elle installa les filles dans une chambre et demanda aux garçons de se répartir dans les deux autres. Ils se chamaillèrent, mais Greta eut vite fait de ramener le calme:

« Je ne veux pas de ça ici! Pendant votre séjour, vous aurez à accomplir certaines tâches par équipe de deux. Formez ces équipes immédiatement, ce qui résoudra votre problème de chambre »

Jeanne qui n'avait pas tout compris supplia:

« Madame, moi je veux rester avec ma grande sœur! »

Le regard craintif de la gamine troubla Paul qui aussitôt enchaîna:

« Mais bien sûr ma belle! Ma chambre est juste à côté. Si l'un d'entre vous a besoin de quelque chose, la nuit, il suffira de m'appeler ou de venir frapper à ma porte...

- Et Monsieur Boulin punira celui qui fera du bruit ou parlera après l'extinction des lumières... »

Paul réalisa qu'il aurait de grandes difficultés à supporter la pédagogie de son amie. Il regretta de ne pas avoir abordé le sujet avant, mais à présent les jeux étaient faits, et personne ne l'empêcherait de jouer le sien comme il l'entendait.

Pendant que Greta surveillait le rangement des affaires dans les armoires, *Bouboule* descendit à la cuisine. Il allait voir Marinette et éventuellement lui donner un coup de main. Il la trouva en pleine activité, mais un peu perdue dans un espace qui lui était inconnu. Le facteur était content d'avoir près de lui sa meilleure amie, même s'il n'était pas pour grand-chose dans son recrutement. Cela s'était produit le jour où Ricou était venu chercher les planches que son copain avait dénichées. Quand la Suédoise aperçut l'attelage garé dans la cour elle vint saluer le visiteur et, sans détour inutile, avait lancé :

« Monsieur Henri Brassac, est-ce que votre épouse accepterait de venir travailler pour moi ? »

Le charron, un peu décontenancé, bafouilla quelques mots puis, par réflexe, déclina la proposition.

« Ce n'est pas possible ! Elle a déjà fort à faire avec Marie, notre fille, le travail au jardin, et tout le boulot de la maison...

- Peut-être que, pour une fois, vous pourriez la laisser prendre la décision elle-même ! Elle sera payée bien entendu, et pourra utiliser mes appareils ménagers. Si elle le souhaite, Marie l'accompagnera »



Le charron savait bien qu'un peu d'argent serait le bienvenu dans le ménage. Il était persuadé que cela changerait sensiblement la vie de son épouse et cela ne pouvait être que salubre. Il n'empêche qu'il ne supportait pas l'arrogance de Greta et qu'il ferait tout pour que la proposition n'aboutisse pas. Paul n'eut aucun mal à deviner ce qui se passait dans la tête de son ami. Il ne s'engagea pas dans de grands discours, mais murmura simplement: « Réfléchis bien! » On ne sut jamais qui avait pris la décision, mais lorsque Ricou apporta les planches rabotées et sciées selon les indications de Paul, la réponse était positive.

Donc, énergique au milieu de ses faitouts, casseroles et autres ustensiles, la cuisinière travaillait au premier repas « de ses petits » Elle avait dit à sa patronne:

« Je préparerai des plats de chez nous, simples et pas chers. C'est moi qui choisis les menus et je ne veux personne dans mes pieds quand je suis au fourneau »

Quelques instants plus tard, les gamins lui donnaient une réponse enthousiaste. Ils avaient dévoré, les uns après les autres, les différentes

préparations, sans poser de question, sans lever le nez de l'assiette qu'ils s'appliquaient à récurer avec de la mie de pain. Paul était assis à leur côté, Greta préférant déjeuner dans son atelier. Elle pénétra dans la salle au moment où les bambins dégustaient les abricots du jardin. Elle frappa dans les mains et demanda le silence.

« A présent, vous débarrassez la table et portez le tout dans la cuisine. Les quatre garçons feront la vaisselle pendant que les filles balaieront cette pièce. Demain les équipes changeront d'emploi, mais tout le monde met la main à la pâte. Ensuite, sieste jusqu'à quinze heures sous la surveillance de Monsieur Paul. Allez en avant! »

Marinette et Paul se regardèrent furtivement, un sourire au coin des lèvres disant: « Avec cette femme il n'est pas nécessaire de réfléchir au programme, elle s'en occupe! »

12

155

La première semaine de mise en place se terminait et les tâches étaient parfaitement réparties. Les adultes encadraient les enfants qui, maintenant, connaissaient les limites à ne pas dépasser. Marinette préparait les repas, mais était aussi lingère, infirmière et, au besoin, séchait les larmes. Tous ensemble, ils avaient terminé les « maisons pour les animaux » comme ils disaient. Ils étaient assez disciplinés, car très curieux. Bouboule les accompagnait dans les forêts, à la rivière, expliquant, instruisant et n'hésitant pas à raconter des anecdotes. Il précisa que le bois portait le nom des lointains propriétaires Monsieur et Madame Joly, mais qu'il n'en était pas moins joli!...Quand Louis se taillada l'intérieur d'une main en voulant « plumer » une fougère, il rappela les consignes précédentes et ajouta:

« Votre camarade a été puni, car il a désobéi. Ici, il en sera toujours ainsi....La nature a des yeux, des oreilles, et me raconte tout ce que vous faites. Si ce n'est pas bien, je l'autorise à prendre des sanctions »

Les prunelles rondes qui buvaient ses paroles le

culpabilisaient et il se demandait s'il avait bien le droit de profiter de la crédulité de ces gamins. Leurs connaissances se limitaient au béton des bâtiments et à la saleté des quelques coins de verdure encore dignes de ce nom. Paul était donc satisfait de ces premiers jours communautaires. Il trouvait dans ces activités une raison de vivre et dans la curiosité des enfants une occasion de transmettre ses connaissances et ses observations. Le seul moment difficile était l'heure du coucher. Depuis que ses protégés étaient là, il avait du mal à trouver le sommeil, car, fréquemment, Jeanne ou François faisait appel à lui. Dans l'obscurité de leur chambre, l'angoisse les assaillait et ils avaient peur. L'homme tendait l'oreille, guettait le moindre soupir et, avant que les larmes n'envahissent leurs petits yeux tristes, il agissait. De retour dans sa couche, il était systématiquement confronté au visage d'Aurore. Il la voyait courir dans les bois, il entendait ses rires, et son regard d'un bleu intense le poursuivait. Il avait bien imaginé, avant l'arrivée des gamins de la capitale, que ce genre de chose pouvait se produire, mais la violence de cette vision dépassait ses estimations. Quand Jeanne pleurait, c'était Aurore qui versait des larmes. Les

courses de Martine, son espièglerie, étaient copie conforme de celles de son amie disparue. Rien d'anormal à tout cela, ces jeunes filles n'étaient-elles pas exactement du même âge!

Greta, étonnamment, faisait preuve de discrétion et laissait ses collaborateurs gérer les affaires. Quand elle intervenait, c'était pour sanctionner des cris trop bruyants ou des attitudes à ses yeux dangereuses ou turbulentes. Pour cette deuxième semaine, elle avait concocté un nouveau programme. Le matin les trois équipes de deux éléments se partageraient, à tour de rôle: le travail à la cuisine avec Marinette, la peinture, la musique ou des devoirs avec elle-même, l'entretien du jardin avec Paul. L'après-midi, ils se mettraient à la disposition de ce dernier et participeraient aux activités qu'il aurait préparées. *Bouboule* ne montra pas son agacement de ne pas avoir été consulté sur cet emploi du temps et préféra demander une dérogation pour ce jour:

« Je souhaiterais les rassembler tous, avant le déjeuner, afin de préparer la sortie de l'après-midi.

- Ce sera une exception et comme toutes les exceptions elle restera unique! »

La patronne tourna les talons, furieuse d'être contredite devant les gamins. Ces derniers furent invités à s'asseoir sous le grand chêne, tandis que Paul récupérait des morceaux de lauze et de la craie qu'il avait préparés.

« Sur ces ardoises improvisées, vous allez inscrire le nom de l'animal que vous préférez parmi ceux que je vais nommer: lapin, poule, canard, oie, pintade, dindon....Et ne copiez pas sur le voisin! »

Les craies crissèrent sur les pierres farouchement dissimulées par les corps accroupis. Certains hésitaient, d'autres se grattaient la tête, peu inspirés par certaines de ces bestioles inconnues.

« Terminé! Montrez vos réponses et, à tour de rôle, vous justifierez votre choix. Martine...pourquoi le lapin?

- Parce que son poil est doux et il ne fait pas de bruit.

- Bien! »

Ainsi chacun expliqua, avec force détails, les raisons de son choix. Jeanne et sa sœur se copiaient mutuellement.... Jean et Hubert avaient opté pour l'oie et le dindon, car ils ne savaient pas ce que c'était.... Louis et François aimaient bien les canards et les

poules, car ils avaient des plumes...et une bonne bouille....Paul, fit la moue, réfléchit un instant et proclama:

« Vous me mettez dans l'embarras....Cet après-midi, nous irons dans une ferme où vous pourrez voir beaucoup d'animaux, grands et petits. Si vous êtes sages, si vous écoutez bien ce qu'on vous dit, nous essaierons d'acheter: un lapin dont Martine et Jeanne auront la charge, une poule pour Louis et François et....un canard pour Jean et Hubert...»

La surprise cloua le groupe dans un silence qui ne fut qu'éphémère. Bientôt la joie éclata, les protestations aussi et il fallut beaucoup de diplomatie à Bouboule pour ramener le calme.

Il dut aussi faire preuve de beaucoup de tolérance et de patience dès l'instant où la voiture déversa son équipe dans la cour de la ferme. Ernest et Berthe Lafond les attendaient. L'ancien facteur était très ému de retrouver ses amis. Quand il serra les mains, il ressentit cette chaleur, cette sincérité, d'avant les événements. Les yeux embués de larmes pardonnaient, regrettaient tout ce temps perdu à cause de ce premier pas que personne n'avait voulu faire.



D'ailleurs Berthe ne se gêna pas pour traduire ce sentiment:

« Tu sais *Bouboule*, tu n'étais pas obligé d'envoyer ton copain Ricou prendre le rendez-vous d'aujourd'hui. On ne t'aurait pas mangé!

- Merci, encore une fois merci pour tout! »

Pendant ce temps les gamins s'étaient envolés. Leurs cris, mêlés à ceux de la volaille, créaient une ambiance de cour d'école. Les chiens, eux-mêmes surpris par tout ce tintamarre, aboyaient à se rompre les mâchoires. Ils ne se montraient pas méchants, mais alertaient leurs maîtres sur cette invasion de barbares qu'ils n'avaient jamais connue. Les adultes chassèrent les brumes du passé et calmèrent les ardeurs des uns et des autres. Il était temps, car Louis et Hubert, perchés sur un tas de bois, n'étaient pas à l'abri du jars qui, bec en avant, cacardait de façon violente et agressive.

« Vous ne connaissiez pas les oies et bien maintenant votre ignorance est balayée.

- Ah! C'est ça les oies! Elles sont cons ces bêtes!

- Louis, c'est quoi ce langage? Descends de ton perchoir et viens demander pardon.

- Monsieur Paul veuillez m'excuser, ça m'a échappé! »

Les adultes apprécièrent la sincérité du garçon et lui pardonnèrent. Pendant la scène, ils surveillaient les filles qui avaient trouvé les clapiers et étaient en extase devant les pelages divers des lapins.

« Il en manque un...Où est passé Jean? Ils cherchèrent, appelèrent, et trouvèrent enfin le garçon près de la marre. Avec son mouchoir il se nettoyait tout le côté tartiné d'une pellicule noire.

« J'ai grimpé sur ce tas d'herbes pour observer ces drôles de bêtes et je me suis cassé la pipe...Qu'est-ce que ça pue!

- Bon, je vais traduire.... Tu as grimpé sur le tas de fumier pour observer les canards et tu as glissé. Bien évidemment, le fumier étant composé de paille et des excréments des animaux, cela dégage une odeur peu agréable »

Dans les écuries, le poulailler ou autre lieu, c'est surtout cette odeur désagréable qu'ils découvraient. Ils étaient bien loin de la volaille « tirée à quatre épingles » qu'ils avaient vue dans leur assiette ou sur l'étal du boucher dans leur bonne ville de Bobigny.

Le clou de la visite fut, toutefois, l'apparition

des cochons dans leur enclos. Quand les fauves sortirent de la porcherie et vinrent renifler les jambes appuyées contre la clôture, un vent de panique éparpilla les curieux. Pas pour longtemps, car les garçons, protégés par la barrière, se sentaient des âmes de guerriers. La peau rosée, les grandes oreilles rabattues sur les yeux donnaient à ces mammifères des airs sympathiques.

« Ne tendaient pas vos mains, ne les caressaient pas, ils pourraient vous mordre! »

Berthe qui venait de lancer la mise en garde jeta quelques poignées de châtaignes, aussitôt dévorées par les locataires des lieux particulièrement gloutons. A la fois amusés et pas très rassurés les garçons rejoignirent les filles qui, à quelques pas de là, attendaient, le nez pincé entre pouce et index. Les volontaires eurent droit à la dégustation du lait que Berthe fit gicler dans leur bouche grande ouverte depuis le pis de la chèvre. On vérifia que le manteau de laine des moutons était bien accroché à leur dos. Le cheval ne les intéressa pas...ils connaissaient.

La visite dura jusqu'à une heure avancée de l'après- midi. Le moment qu'ils attendaient tous arriva enfin. Ernest se dirigea, corbeille en osier à la main,

jusqu'au domaine des lapins. Les filles, qui n'avaient pas réussi à arrêter leur choix entre les *Fauves de Bourgogne* à la fourrure marron et les *Papillons* au pelage noir et blanc, laissèrent leur hôte décider pour elles. Quand l'animal, tenu par les oreilles, s'agita au bout du bras d'Ernest, Martine et Jeanne cachèrent leur visage derrière leurs mains. Elles dissimulaient leurs craintes, leur joie et l'incroyable bonheur d'avoir, enfin, la sensation de posséder un véritable trésor. Leurs cœurs qui battaient à l'unisson d'une extraordinaire sarabande gravaient pour toujours un souvenir peu commun.

Pour rassembler les poules, Berthe fit entendre une sérénade qui amusa ses invités. De partout des courses folles se dirigèrent vers l'appel annonciateur de bonnes choses. Plus ou moins rapidement, plus ou moins follement, la basse-cour se regroupa. Par un magnifique vol, les pintades se transportèrent jusqu'aux pieds de la fermière qui commença à jeter des poignées de céréales. Bien entendu, six petites mains plongèrent dans le tablier replié sur le ventre de la fermière et arrosèrent le champ de plumes qui caquettait de plaisir. Une poule noire avec quelques

mèches de couleur jaune et rouge rejoignit un carton préparé pour la recevoir.

« Pour ce qui concerne le canard, j'ai une surprise.....Voilà une semaine, j'ai vu sortir d'un buisson, madame cane et trois petits. Je n'avais pas remarqué qu'elle couvait clandestinement....C'est toute la petite famille que je vais vous donner »

Le retour à la Maison du Bois Joly fut accompagné de chants et de rires. Paul n'eut pas besoin de poser la question de savoir s'ils étaient contents de la visite à la ferme...Lui-même baignait dans une euphorie communicative quand ses pensées ne le dirigeaient pas vers la Suédoise. Le comportement de celle-ci le préoccupait et, à son tour, il se posait beaucoup de questions. Et la suite de la journée n'allait pas clarifier son raisonnement!

Devant la maison, Greta attendait...Bien avant que les enfants ne se bousculent pour décharger leurs acquisitions, elle intervint.

« Martine et Jeanne allez à la cuisine....Les garçons mettez-vous contre le mur...Déshabillez-vous....»

Apeurés, nus comme des vers, les bambins se demandaient bien ce qu'il leur arrivait.

« Je veux savoir qui a pris l'argent qui se trouvait sur la cheminée du salon? Paul, fouille les poches »

L'homme était abasourdi par tant de dureté, tant de méchanceté...Il aurait voulu se révolter, dire combien ces agissements étaient incompatibles avec leur mission, mais, devant les enfants, il se retint. Une recherche minutieuse de toute partie qui aurait pu dissimuler un trésor caché s'avéra infructueuse....

« Tant que je ne connaîtrai pas le coupable, une punition collective sera appliquée....Et maintenant allez vous laver, car vous êtes sales et dégagez une odeur pestilentielle »

Jean manifesta son désir de conduire ses protégés dans leur enclos. En réponse il reçut une violente claque sur les fesses qui le fit chanceler. Les filles à leur tour furent fouillées et soumises aux mêmes humiliations que leurs copains. Rouge de colère, Paul attendit de se trouver seul avec Greta et, la tenant fermement par les bras, cria:

« Comment peux-tu faire des choses pareilles à des enfants! Est-il nécessaire de les abaisser, de les bafouer, alors qu'ils n'ont peut-être rien fait!...

Pourquoi avoir entrepris cet aménagement d'un nid douillet pour recevoir des marmots si tu ne les aimes pas... En observant ton comportement depuis qu'ils sont là, en lisant la haine qui marquait ton visage il y a quelques instants, j'ai acquis la certitude que tu n'aimes aucun enfant....Je comprends mieux, à présent, la solitude et la détresse d'Aurore...Et je me pose la question de savoir qui t'impose cette charge pour laquelle tu as une réelle aversion?

- Je t'interdis! Et qui te permet de me parler sur ce ton! N'oublie pas que je te paye, que tu n'es que mon employé! »

La journée, si belle, si joyeuse, se terminait dans le fracas des ressentiments, des oppositions à jamais irréversibles. Dans les chambres, la nuit venue, les reniflements et les larmes furent bien plus nombreux qu'à l'accoutumée.

Ricou avait acheté une moto et c'est le plus souvent lui qui conduisait Marinette à la Maison du Bois Joly. Marie allait au patronage chez les sœurs Saint Joseph où elle passait ses journées à jouer avec les copines. Ce matin, Paul guettait, au bord de la route départementale, l'arrivée de l'engin pétaradant.

Ses amis furent surpris de le trouver là et l'interrogèrent. Il raconta alors les événements de la veille, qui l'avaient empêché de dormir et le troublaient encore.

« L'argent qui était sur la cheminée ? interrogea Marinette, mais c'est moi qui l'ai rangé dans une boîte de la commode du salon. Je ne voulais pas, justement, que cela soit une tentation pour l'un des gamins....Paul, je vais te dire mon sentiment. Depuis que je suis ici, je constate chaque jour que cette femme n'aime pas les enfants. Elle ne leur fait aucun câlin, leur parle durement et, en fin de compte, ne s'en occupe guère...

- C'est exactement ce que je lui ai dit....Je lui ai même posé la question de savoir pourquoi elle avait entrepris tout cela, puisque, de toute évidence cela ne l'intéresse pas...

- Je parie qu'elle ne t'a pas répondu! » dit le charron qui enchaîna aussitôt sur son idée maîtresse. « Je te répète que tout cela cache quelque chose....et quelque chose de pas beau. Cette mise en scène est orchestrée par quelqu'un qui tire les ficelles, mais Dieu sait dans quel but? Oui, il y a anguille sous roche! »



Marinette s'expliqua avec sa patronne et reçut, en retour, comme son ami Paul, les invectives les plus violentes. Madame lui rappela ses fonctions dans la maison et la pria de s'en tenir à cela sans fureter dans tous les coins. Quant au mea-culpa qu'elle aurait à faire devant les bambins, il n'en était nullement question.

La vie reprit presque normalement. Paul s'employa à faire oublier l'incident provoqué par la Suédoise, ce qui le rapprocha des ses petits. Séparés le matin par leurs tâches respectives, ils adoraient l'instant où, après la sieste, ils donnaient à manger à leurs pensionnaires. Ils apprirent aussi qu'il ne suffisait pas de les nourrir, mais que leur litière devait être nettoyée et la fiente ramassée. Cela atténuait leur enthousiasme. Pour les récompenser, leur tuteur autorisait les garçons à laisser divaguer la poule et les canards. Les canetons faisaient l'objet d'une attention particulière, car ils étaient les plus menacés. Les jeunes gens savaient à présent que les prédateurs étaient partout et qu'ils pouvaient surgir à tout moment si la surveillance se relâchait. On pouvait

compter sur les filles pour que cela ne se produise point.

*Bouboule* et Greta s'évitaient. On avait l'impression que la paix était revenue dans la maison, mais la dame avait la rancune tenace. Un jour, alors que tout le monde pénétrait dans la salle à manger, Martine poussa une exclamation de surprise.

« Qu'elle est belle? Qui c'est? »

Tous les regards s'orientèrent vers le mur où plusieurs tableaux avaient été fixés. *Bouboule* reconnut les toiles qui représentaient Aurore dans toute sa beauté. Comme lorsqu'il les avait vues pour la première fois, il ressentit un choc terrible dans la poitrine. Il s'appuya sur le dos d'une chaise et n'entendit pas les mots enthousiastes des enfants qui insistaient pour connaître l'identité de cette belle jeune fille. Ce qui frappa ses oreilles fut la fin des explications de Greta: « ....non, elle n'est plus là..... Elle est au ciel, car un vilain Monsieur lui a fait beaucoup de mal et elle est morte »

Paul blêmit et attendit, tête basse, que l'accusatrice enfonce encore un peu le clou qui blessait son cœur. Il tendit l'oreille et, les muscles tendus, il savait que si elle précisait sa pensée, le pire

pouvait arriver. Il n'en fut rien et chacun s'installa à sa place, tandis que la maîtresse des lieux quittait la pièce. Son regard croisa celui de l'homme et la satisfaction qui brillait dans ses pupilles assurait qu'elle venait de prendre l'avantage. Lui comprenait que la lâcheté et la calomnie seraient les seules armes qu'elle utiliserait. Pour l'instant il préféra répondre par le mépris et l'indifférence. Le temps viendrait où, si besoin était, la réponse serait cinglante et dure. Là, il y avait les enfants et il puisait en eux sa véritable raison de vivre. Le plaisir qu'il avait à les avoir près de lui, de leur apporter cette proximité et cette attention qu'ils ne rencontraient peut-être pas chez eux, compensait largement la charge de travail que cela imposait. Il se levait avant le jour pour arroser les plantes et les fleurs du jardin et s'endormait très tard à l'écoute des petits, mais il était heureux. Quand, dans la pénombre du matin, il voyait s'éteindre les étoiles une à une, il se demandait ce que la journée lui réservait, ce que Jean ou Louis allait faire comme bêtise, et il souriait. Si un oiseau venait le saluer en sautant d'un tuteur à l'autre au-dessus des plants de tomate, si un merle se glissait entre les rangs de haricots et tirait de son sommeil un ver de terre

imprudent, il savourait la chance qu'il avait. Ce n'étaient pas les agressions de Greta qui allaient effacer tout ce bonheur, bonheur qui, paradoxalement, était dû à l'initiative de cette même Greta ou de son ange gardien.

La Suédoise ne s'adressa à Paul que plusieurs jours plus tard, et encore « par nécessité de service ».

« La responsable des Services Sociaux de la ville de Bobigny viendra en visite le prochain week-end. Tu iras la chercher à l'hôtel de la gare, le samedi vers neuf heures et la raccompagneras le soir même à son hôtel. Tu n'oublieras pas que tu n'es ici que le jardinier et le chauffeur. Ce n'est pas la peine d'en faire et d'en dire trop! »

Dans le hall de l'hôtel, Paul ressassait les paroles de Greta. Il comprenait à travers ces

recommandations que lui, le condamné, le taulard, n'était rien dans le fonctionnement de la maison des enfants. Aux yeux de tous et, en particulier de ceux de cette dame Berthon, il ne devait pas exister. Seuls les salades et les poireaux pouvaient se vanter de connaître les vicissitudes de la vie de leur maître. Aussi, c'est en faisant les cent pas, en triturant son béret entre les doigts, qu'il attendit l'arrivée de la visiteuse. Quand elle apparut, resplendissante dans une robe à fleurs, maquillée, pomponnée, il n'en crut pas ses yeux.

« Vous, Jacqueline!

- Pourquoi mon cher Paul, attendiez-vous un ministre ou un secrétaire d'Etat? »

Il bafouilla des paroles inaudibles et ouvrit la portière à sa passagère. Sur le chemin du retour, ils échangèrent quelques propos, mais les bruits du moteur, les cahots de la voiture malmenée par les nids de poule et la turbulence des nombreux virages, rendaient les échanges aléatoires. Cela encouragea le conducteur à faire preuve de témérité:

« Vous êtes belle comme une catherinette! Pourtant nous n'allons pas au bal, mais dans une ferme!

- Comment? »

Il dut réitérer ses observations et, le visage cramoisi par l'élévation du ton de la voix et les scrupules de l'audace, fit sourire la jeune femme qui souligna:

« Ce que vous dites là sera inscrit dans mon rapport....C'est un bon point! »

Paul regretta aussitôt de ne pas avoir fait preuve d'un peu plus de discrétion, respectant en cela les directives de Greta. D'ailleurs, Madame Berthon aurait dû se trouver à l'arrière de l'habitacle comme le faisaient les grands de ce monde. Cela aurait évité toute conversation....et un certain malaise qui chamboulait le cœur de l'ancien facteur. Jacqueline ne le laissait pas indifférent puisqu'à sa vue il se troublait. Elle était gaie, franche, directe et ne semblait pas être l'inquisitrice attendue. Mais il resta prudent et, quand ils firent une halte à l'ombre d'une forêt de chênes, il admira les formes harmonieuses de la Parisienne, mais évita de répondre à ses nombreuses questions.

Dans la cour de la Maison du Bois Joly, régnait une certaine fébrilité. Les enfants étaient regroupés autour de Marinette qui tenait quelque chose dans le

creux de ses mains. Les filles pleuraient et les visages attristés des garçons trahissaient un gros chagrin.

« Un petit canard est mort... » dit Louis

Jacqueline regardait le groupe et observait les yeux remplis de larmes. C'était incroyable le changement qui avait opéré, en si peu de temps, sur des gamins turbulents et souvent incontrôlables. Qui aurait pu penser, quinze jours plus tôt, que ces « bons à rien » s'apitoieraient sur le corps inerte d'un petit canard.

« Bonjour les enfants! Que se passe-t-il?

- Bonjour Madame Jacqueline! Un caneton a été tué par un rapace! »

Et, dans une cacophonie générale, ils expliquèrent l'attaque de l'oiseau qui planait depuis un moment au-dessus de leur tête. Absorbés par leur jeu de cache-cache, ils ne virent le volatile qu'à l'instant précis où il saisissait la petite victime entre ses serres. Leurs cris et leurs gesticulations se mêlèrent à un vol de corneilles aussi bruyantes et aussi menaçantes qu'eux. Le voleur lâcha sa proie qui chuta lourdement au sol, sans vie.

Paul rassembla la troupe et, ensemble, ils allèrent enterrer la petite victime dans un coin du



jardin. Marinette accompagna la visiteuse auprès de Madame Vidal et retourna à ses fourneaux.

Pendant que les gamins faisaient la sieste, le jardinier fit le tour de la maison avec la visiteuse. Il montra le jardin, les animaux et précisa le rôle de chacun. Il souligna combien l'ignorance des petits Parisiens l'avait surpris.

« Pourquoi? Vous imaginiez que des poules se promènent dans les rues de Paris et que les cages d'escaliers des immeubles sont aussi celles des lapins? »

A la fin du tour de la propriété, Paul invita la représentante de la commune de Bobigny à se joindre au groupe qui projetait de se rendre à la rivière.

« C'est une récompense que je leur accorde quand leur comportement a été satisfaisant. Aujourd'hui ils sont tristes, donc il faut leur remonter le moral. Mais si cela vous ennuie, nous trouverons d'autres divertissements. »

La Parisienne accepta avec joie, soulignant que, par une chaleur aussi écrasante, c'était au bord de l'eau qu'on était le mieux.

A la traversée du bois qui descendait en pente douce jusqu'au ruisseau, Paul fit étalage de ses

connaissances en matière de sylviculture. La dame à son tour posait des questions et c'étaient les gamins qui répondaient, expliquaient. A l'ombre de la ramure qu'une légère brise caressait doucement, on était bien. *Bouboule* épiait sa voisine du coin de l'œil afin de déceler la moindre lassitude, le plus petit soupir de fatigue, la légère grimace qui déforme la bouche quand une cheville se plaint du terrain caillouteux. Ainsi attentionné, l'homme découvrait l'agilité de sa voisine, la souplesse de son corps se glissant sous les branches, le désordre des cheveux se balançant à chaque pas. Lorsqu'elle se baissait pour frôler de ses doigts un tapis de mousse ou cueillir délicatement une fleur épanouie dans un raid de lumière, toute sa grâce et toute son élégance enrichissaient la forêt.

Dès leur arrivée au pied de la cascade, garçons et filles se dévêtirent, ne conservant que leur slip, et sautèrent en criant dans l'eau fraîche. Paul, comme à son habitude, se déchaussa et, les pieds dans l'eau, s'assit sur une énorme pierre plate. Jacqueline fit de même et, côte à côte, ils apprécièrent l'instant. La femme, fermant les yeux, étourdie par le bouillonnement de l'onde claire, respira fortement à en faire éclater ses poumons. Elle humait ces parfums

qui lui étaient étrangers. Le thym, la bruyère et le genêt exhalent des arômes qui, mêlés à ceux des fougères et des mousses gorgées d'eau, sont autant d'ivresses que l'on ne rencontre pas à Paris.

« Je fais le plein de cet air pur, si vivifiant...Les enfants ont de la chance et je crois qu'ils l'ont compris. Regardez ces visages radieux, pleins de vie et lumineux de santé. Je crois Paul que vous êtes pour beaucoup dans tout cela...»

Une longue pause ponctua cette remarque puis Jacqueline reprit le fil de la conversation:

« Tout à l'heure, après la distribution de nourriture au bétail, Louis m'a dit: « Bientôt nous marierons ces animaux à ceux que Monsieur Paul va acheter....pour la reproduction. » C'est vous qui avez parlé de cela?

- Oui. Vous savez à la campagne les accouplements animaliers se rencontrent à tous les coins de chemin. Les bambins pensaient, quand ils voyaient un coq honorer une poule, qu'il lui donnait une raclée. Alors j'ai dû expliquer, le mieux possible....que la graine de monsieur lapin créait les petits dans le ventre de la dame. Mais Jean, curieux comme une fouine, a posé la question piège:

« Pourquoi la poule pond des œufs alors qu'il n'y a pas de coq! Et pourtant le poussin est bien dans l'œuf! »

Un peu emmêlé dans le sujet, j'ai poursuivi mes explications, débordant sur la sexualité des plantes et l'importance de ce que l'on appelle la vie....Ils étaient passionnés, curieux, et moi je me laissais emporter...J'espère que je ne leur ai pas mis des idées tordues dans la tête! J'ai fait comme j'aurais pratiqué avec mes propres enfants. »

Elle laissa échapper un grand rire avant de se justifier:

« Il me semble vous voir en maître d'école! Avez-vous des enfants? »

Tandis qu'il traçait rapidement sa vie, qu'il évoquait Rosemonde et son Dieu, qu'il avouait se sentir parfois bien seul, elle s'était mise à l'aise. Son corsage largement ouvert et sa robe retroussée à mi-cuisses laissaient voir une peau d'une blancheur éclatante. Elle s'offrait au soleil qui, déjà, jouait avec la cime des arbres. Paul, sans doute troublé par le contact de sa voisine qui, à présent, s'appuyait de façon nonchalante contre lui, décida d'avancer dans la rivière à l'ombre des saules.

« Venez vers moi, vous serez mieux, car, sur la pierre, le soleil va vous tanner la peau »

L'expression fit jaillir un nouvel éclat de rire de la bouche de Jacqueline qui, à l'image des gamins, se lança vers le ruisseau.

« Non pas par là! »

L'avertissement fut trop tardif...La Parisienne glissa sur une roche immergée et, dans une gerbe de gouttes d'eau irisées par le soleil, elle tomba lourdement. C'est en criant sa douleur qu'elle glissa doucement vers un remous du ruisseau. Emportée par le courant, elle s'éloigna de Paul qui, précipitamment, contourna l'obstacle et vint cueillir la naufragée quelques mètres plus bas. Pendant ce temps, les garçons s'étaient approchés. Hubert, choqué par la disparition de Madame Jacqueline, avait sauté dans le grand trou caché par les racines des arbres. Les filles, retirées sur la berge, dissimulaient leur visage dans leurs mains tandis que les gars appelaient désespérément Monsieur Paul. Un vent de panique régnait dans ce coin encore paradisiaque quelques instants plus tôt. *Bouboule* déposa Jacqueline au bord de la rivière sur un lit d'herbe partiellement verte.

« Où est Hubert? »

- On ne sait pas, il a disparu là, sous les branches....»

Le braconnier connaissait parfaitement la sinuosité de la rive et réalisa la dangerosité de l'instant. Il retira rapidement sa chemise et sans hésitation plongea dans le trou. Il ressortit une première fois, reprit sa respiration et disparut à nouveau. Les gamins étaient figés, paralysés par le drame qui se déroulait à leur pied.

« Monsieur Louis, revenez, revenez vite! »  
Criaient certains.

Les deux têtes réapparurent enfin. Hubert était inerte, le visage blafard, sans vie. Ses copains, paniqués, l'appelaient, lui demandaient de se réveiller, en vain. Jacqueline demanda que le garçon soit allongé près d'elle. Ainsi, elle put pratiquer, malgré la douleur qui la tirailait, les gestes qui le firent vomir et revenir dans le monde des vivants. Peu à peu Hubert reprit ses esprits et, aidé par ses amis, fit quelques pas. La blessée, par contre, grimaçait de douleur.

« Je crois que j'ai une fracture de la jambe gauche! » gémit-elle.

Paul observa et, dans le doute, improvisa des attelles maintenues par des pans de sa chemise déchirée.

« Allez les enfants, prenez vos affaires et, lentement, avancez sur le sentier....Occupez-vous bien de votre copain ! »

Le groupe des jeunes marchait quelques mètres devant Paul qui portait Jacqueline dans ses bras. Elle n'était pas trop lourde, mais quand il fallait franchir une butte après s'être assuré de la stabilité du sol, l'effort était tel que l'homme poussait un « han! » d'encouragement. Les gamins comprirent bien vite que le porteur aurait bien du mal à arriver sans encombre jusqu'à la maison. Alors ils se placèrent autour de lui et, dès qu'une difficulté se présentait, ils poussaient, ils tiraient, ils stabilisaient, mêlant leur force à celle de leur ami Paul. Jacqueline cramponnée au cou de son sauveur, sa joue posée sur son épaule, serrait des dents. L'humidité de sa robe se mêlait à la sueur du torse nu de celui qui, dans les moments de moindre difficulté, se disait chanceux de tenir dans ses bras une créature aussi agréable.

Marinette et Greta furent alertées par les cris des enfants devant la maison. Quand elles virent Madame

Berthon accrochée au bras de *Bouboule* dépenaillé, elles comprirent bien vite qu'il s'était passé quelque chose. Elles allèrent à la rencontre du couple et, sans poser de question, emportèrent la blessée dans la maison.

« Il faut que je la conduise chez le médecin! » cria le facteur avant que le trio féminin ne disparaisse.

Greta, appuyée sur la vitre baissée, n'arrêtait pas de faire part de ses regrets et implorait l'indulgence de celle qui n'allait pas manquer de faire un rapport sévère et circonstancié. Lorsque la voiture commença à avancer, le regard que la Suédoise jeta à Paul en disait long sur les comptes qu'ils auraient à régler à son retour. Jacqueline, mal fagotée dans une robe prêtée par la maîtresse des lieux, restait de marbre. Les deux femmes ne s'appréciaient guère et cela se voyait. Hubert, que Bouboule voulut présenter au médecin afin de déceler d'éventuelles séquelles de sa noyade, restait silencieux sur la banquette arrière.

Les diagnostics du docteur Bertrand furent clairs et précis. Hubert pouvait gambader et profiter encore des plaisirs de la campagne...et même de la baignade ironisa-t-il. Quant à la Parisienne, il fallait la conduire



à l'hôpital dans les meilleurs délais. La jambe n'était pas fracturée, mais le tibia était probablement fissuré. Une radio devrait le confirmer et, dans ce cas, un plâtre serait apposé. Paul prit immédiatement la décision que tout le monde accepta. Hubert serait confié à Monsieur Bertrand qui le ramènerait auprès de ses copains et lui, conduirait la blessée à l'hôpital.

Sur la trentaine de kilomètres qui séparait le village et l'hôpital, le conducteur s'attacha à préserver sa passagère des turbulences de la route et, elle, serra les dents pour masquer sa douleur. Il confia son amie aux mains expertes du personnel médical et, à l'invitation de la blessée, prit les dispositions afin de récupérer ses affaires et régler la note d'hôtel. Il chantonnait ses airs favoris ce qui traduisait son contentement. Il savourait le double plaisir de s'éloigner de la colère de Greta et de rendre service à celle qui, par sa faute, se trouvait sur un lit de souffrance. Il prit son temps, se délecta d'une collation à l'hôtel et retrouva la représentante de Bobigny à la nuit tombée. Elle était souriante, détendue, quand il entra dans la chambre. Les examens avaient confirmé le diagnostic du médecin et un plâtre immobilisait sa jambe.

« Venez vous asseoir près de moi! » dit-elle, radieuse, à Paul un peu médusé.

« Je suis « emplâtrée », c'est le cas de le dire, pour au moins quinze jours. Je ne pourrai donc pas venir chercher les enfants et accompagner les nouveaux. Je vous remercie Paul pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je ne vous en veux pas....vous êtes un homme bien.

- Je ne suis pas si bien que cela puisque c'est par ma faute que vous êtes allongée dans ce lit de torture!

- C'est vous qui vous torturez inutilement! Je vais vous en donner la preuve. »

Elle emprisonna une main de *Bouboule* dans les siennes et poursuivit:

« Je vous ai senti réticent, sur vos gardes, pendant mon séjour. Mais, mon cher ami, je sais ce qui vous tracasse....je suis informée de votre récent emprisonnement.... j'ai eu connaissance de la disparition d'Aurore.... Avant de confier nos enfants à Madame Vidal, nous avons fait une enquête approfondie qui nous a appris beaucoup de choses. Pour vous montrer ma confiance en vous, pour vous remercier de tout ce que vous faites pour les gamins, je vais vous révéler un autre élément de nos

recherches: Aurore n'est pas la fille de Monsieur Vidal. Le père, qui est toujours l'amant de Madame Zettergvist est une personnalité haut placée. Je ne peux vous en dire plus, mais soyez sur vos gardes...Bon, maintenant faites-moi une bise et partez. Je retournerai à Paris demain par une ambulance »

La bise fut affectueuse, chaleureuse, prolongée, trop sans doute, selon Paul, qui avait trahi là ses sentiments. Dans la nuit illuminée par la pleine lune, il fonçait vers son lieu de séjour. Dans sa tête tourbillonnaient les révélations de son amie et les idées les plus intimes qu'il lui réservait. Complètement chamboulé, il s'arrêta dans un chemin de terre et médita à sa nouvelle situation. Les oiseaux de nuit, étonnés, s'envolèrent, les criquets se firent silencieux et, dans ce calme d'une richesse inégalée, il avoua être amoureux de Jacqueline....A plus de cinquante ans, il ressentait un trouble, des émotions, un attachement inébranlable à une personne dont il ne connaissait à peu près rien. Lui, l'enfant de Roquebrune, se trouvait propulsé dans un monde qui n'était pas le sien, mais dont il percevait les multiples délices. Pourquoi ne pourrait-il pas, lui aussi, rêver à une existence porteuse de richesses nombreuses et

diversifiées. Il n'y avait pas de doute dans son esprit: il adorait ses activités nouvelles et voulait les pratiquer avec celle qui venait d'entrer dans sa vie. A cet instant précis, il ne se souciait pas de savoir si des embûches majeures interdiraient la réalisation de ses souhaits, il jurait que rien ne l'empêcherait d'y arriver....Un frisson parcourut subitement son dos. Était-ce la fraîcheur de la nuit qui venait se poser sur ses épaules, ou la pensée soudaine que peut-être, il ne reverrait plus celle que déjà il qualifiait de dulcinée. Il vérifia que le fond de sa poche abritait toujours le papier qu'elle y avait glissé. Ses paroles vibraient encore dans ses oreilles: « Si vous avez besoin de quelque chose, téléphonez-moi à ce numéro! » N'était-ce pas là un appel à ne pas rompre les liens établis? N'était-ce pas là la première pierre d'un édifice qui restait à construire? Mais une voix murmurait doucement aux oreilles de l'amoureux ébaubi:

« *Bouboule* n'oublie pas que tu étais épris de Greta, il n'y a pas si longtemps, et que ton élan irréflecti a vite tourné court! »



Le jour se levait à peine et Paul sifflotait en faisant le tour du jardin. Il observa le ciel. La lune jouait à cache-cache avec les nuages et un léger vent d'ouest commençait à agiter le feuillage des arbres. « Il pleuvra avant la fin de la journée! » murmura le jardinier qui se voyait exempté de la lourde corvée

d'arrosage. Il allait en profiter pour mettre un peu d'ordre dans les plants de tomates que de trop nombreuses pousses embroussaillaient. Puis il binerait, sarclerait, et enfin récolterait les haricots, salades, radis, courgettes.... pour les besoins de la journée. Il en était à cette dernière opération lorsqu'il vit arriver Greta, enveloppée dans un peignoir rose, les cheveux en bataille, la mine patibulaire...Paul n'eut pas le temps d'exprimer sa surprise que l'attaque l'atteignit, virulente, méchante.

« Tu sais qu'il était une heure du matin quand tu es rentré!...Où as-tu été traîner? Tu as fait le joli cœur auprès de cette Madame Berthon qui va peut-être faire sur nous un rapport destructeur! Tu sais qu'elle était là pour nous espionner et toi tu ne trouves rien de mieux que de créer les conditions d'un accident...Et les enfants! As-tu pensé à eux pendant toute cette soirée? Ils étaient traumatisés par ta disparition et tu laissais, à moi seule, le soin de les reconforter, de les distraire, de les consoler....Et, comme si cela ne suffisait pas, voilà que ton copain s'en mêle. C'est la dernière fois que je tolère une chose pareille....et n'oublie pas que c'est moi qui suis la patronne ici !

- Je peux partir tout de suite si c'est ce que tu veux! Tu commences à me plaire avec tes airs de baronne de mes deux! J'espère que le compte-rendu qui va être établi par Jac....par la visiteuse, ordonnera la fermeture de cette maison. Après on réglera les comptes, car j'ai appris pas mal de choses qui pourraient t'intéresser »

Elle tourna les talons et lui commença à ranger ses outils. Il regrettait déjà de s'être emporté, rebiffé, ce n'était pas dans sa nature. Il retrouvait dans ce réflexe celui qu'il avait acquis pendant ses années de prison quand il fallait faire face à un détenu provocateur. Ce souvenir acheva de ternir cette matinée si bien commencée. Et il lui restait encore à donner un sens aux paroles de la Suédoise: « voilà que ton copain s'en mêle! » Que venait faire Ricou dans tout cela? Il ne tarda pas à le savoir. Dès son arrivée, Marinette vint le trouver et, à son tour posa la question:

« Où tu étais passé hier soir?

- Mais qu'est-ce que vous avez tous à me surveiller comme un gamin? Il faut que je demande à ces dames l'autorisation de sortir? C'est toi qui signes les permissions de minuit?



- Tu fais ce que tu veux, mais à condition que cela ne nous retombe pas dessus!

- Allez viens! Allons nous asseoir sur le banc et tu me raconteras tout cela. »

Il posa un bras sur ses épaules et l'entraîna au pied du grand chêne.

« Pardonne- moi dit-elle, j'ai l'impression que tout le monde est un peu à cran ce matin. »

Et elle raconta comment Madame Vidal avait exigé que « Madame Brassac reste jusqu'au coucher des enfants puisque Monsieur s'accordait une escapade prolongée! Et sans majoration de salaire! » avait-elle précisé. Elle s'exécuta surtout à cause des bambins....Mais Ricou, ne la voyant pas rentrer, enfourcha sa moto et vint aux nouvelles. Quand Marinette lui eut raconté les circonstances de son retard, il entra dans une colère folle dont il avait le secret. Il déversa sa rancune et son angoisse – oui il s'était fait un mauvais sang d'encre – sur Greta à qui il dit les quatre vérités. Les gamins, atterrés, s'étaient réfugiés dans un coin de la salle à manger où ils cachaient leur peur. La scène, apocalyptique, se termina par une diatribe de la patronne qui cracha sa haine envers « des ploucs et des merdeux de ce pays

qui lui gâchaient la vie » Un véritable vent de folie s'abattit sur la Maison du Bois Joly avant que les époux Brassac ne soient mis à la porte.

« Il faudra apaiser les petits, imaginer une explication....Je te fais confiance. Je sais que tu trouveras les mots justes et apaisants dont tu as le secret »

Ils s'embrassaient sous les premières gouttes de pluie et n'avaient pas vu les enfants qui attendaient, devant la bâtisse, que l'on s'occupe d'eux. Les sourires montraient que tout n'était pas noir en ce monde et, lorsqu'ils s'élançèrent en criant: « Monsieur Paul, Monsieur Paul est revenu! » le bonheur avait retrouvé sa place. Greta, cachée par les rideaux d'une fenêtre, observait la scène avec dégoût et préparait sans doute sa vengeance.

Cet intermède malheureux avait laissé des traces profondes dans toutes les têtes. Paul s'attacha à effacer celles qui pouvaient perturber les enfants. Il expliqua les querelles des grands, perturbés par les soucis, par les animosités qui n'avaient aucun sens. Il choisit des exemples parmi le monde animal et conclut que souvent les humains étaient plus bêtes

que les bêtes. Pour prendre un peu de recul, et après accord de Marinette, il annonça que le thème de la promenade de la semaine serait: « Les artisans »

« Nous irons au village voir travailler le maréchal-ferrant, le charron, le menuisier, qui est aussi tonnelier....La semaine prochaine, nous nous rendrons à Villefranche où se tiendra une grande foire agricole...»

Ainsi s'établit la tradition d'une promenade hebdomadaire. Cela demanda un travail supplémentaire à Paul qui s'employa à organiser, à établir des rendez-vous et à prévoir l'intendance.

Quelle ne fut pas la surprise de Greta quand, le jeudi matin, elle vit ses « protégés » grimper dans la voiture.

« Où les amènes-tu?

- Au village, où nous passerons la journée...

- Tu aurais pu me tenir au courant tout de même!

C'est moi qui suis responsable ici et....

- ....et c'est moi qui fait le boulot! » dit Bouboule en mettant le moteur en marche. Il eut beaucoup de mal à dissimuler sa joie devant les enfants qui eux ne pensaient plus qu'à leur balade.

Chez Arthur, le maréchal-ferrant, des bœufs

attendaient que l'on remplace leurs chaussures. Les enfants furent frappés par la puissance de ces animaux qu'ils n'avaient jamais vus de si près. Le forgeron n'eut pas à leur demander de s'éloigner au moment où il engagea un bovin dans le *ferradou*. Immobilisé par les solides poutres de la cage, sanglé par une courroie qui passait sous son ventre, soulevé à l'aide d'un treuil, le patient n'avait plus qu'à se laisser faire. L'homme de l'art saisit une des pattes et enleva les fers usés qui étaient encore accrochés au sabot. Les gamins semblaient souffrir à la place de l'animal. Quand Arthur nettoya la corne, en découpa des morceaux et posa le fer chaud à son emplacement, les regards se détournèrent.... Des garçons s'étaient approchés de la forge et tentaient d'en comprendre le fonctionnement. Grimpé sur l'enclume, Louis parvint à saisir la chaîne qui permettait d'activer l'énorme soufflet. Les étincelles qui jaillirent illuminèrent les yeux et, peu à peu, l'attraction incontournable du feu avait agglutiné les deux ou trois lascars tout près des braises. Paul intervint et éloigna les imprudents. Mais Arthur, très mécontent, poussa quelques jurons qui calmèrent la troupe sans qu'elle sache ce qu'elle avait fait de vraiment terrible. L'homme empoigna une

énorme pince et retira du foyer une pièce métallique auréolée d'étincelles. Les bambins applaudirent tant le spectacle était extraordinaire. Le visage d'Arthur portait les traces d'une explosion imminente. Les jeunes gens s'écartèrent pour éviter les conséquences de la colère du maître des lieux lorsque, à leur grande surprise, ils virent le forgeron se détendre puis sourire. L'insouciance de la jeunesse avait eu raison du matérialisme artisanal. Une pose fut décrétée, pendant laquelle les adultes firent honneur à un bon vin blanc et expliquèrent la situation :

« Le fer destiné à l'autre partie du sabot était maintenu à bonne température dans le foyer. L'activation du soufflet a attisé les braises et le métal a partiellement fondu. Il n'y a plus qu'à recommencer! » dit, fataliste, le forgeron. La pièce fut plongée dans un bac et, quand la vapeur d'eau se fut dissipée, les garçons constatèrent les dégâts.

Les filles et François avaient été plus intéressés par le mouvement perpétuel des mâchoires du bovin et le vol incessant des mouches sur son museau. Ils s'approchèrent de leurs copains et posèrent de nombreuses questions auxquelles Paul se fit un plaisir de répondre. Arthur participa à l'explication sur la

rumination, confirma que les taons et autres mouches à bœuf suçaient le sang, ce qui provoquait parfois des réactions vives de l'animal. Il s'apprêtait à reprendre son travail quand, le tirant par son tablier de cuir, Martine l'interrogea:

« Monsieur... un bœuf n'est pas une vache, ce n'est pas non plus un taureau, c'est quoi alors?

- C'est....entre une vache et un taureau! Demande ça à Paul...il t'expliquera mieux que moi »

C'est sur le chemin qui les conduisait à l'atelier du charron que Bouboule fut mis à contribution. Lui, qui avait étalé tous ses talents de pédagogue dans l'explication de la reproduction, se trouvait confronté à un cas particulier. Un instant il crut entendre le rire de Jacqueline!... Pas facile de décrire le processus de la castration et les avantages d'une telle opération. Il ne voulait pas choquer les petits encore traumatisés par le ferrage. Ils avaient protesté quand Arthur, à grands coups de marteaux, avait enfoncé les clous dans la corne. Ils avaient détourné la tête quand la grosse lime bâtarde avait raboté les bavures et les pointes métalliques qui débordaient du sabot. Heureusement, ils ne furent pas trop curieux, absorbés

qu'ils étaient par le fer à cheval que le maréchal-ferrant leur avait offert comme porte-bonheur.

Ricou était occupé à la scie à ruban quand les petits Parisiens firent irruption dans l'atelier. Il ne les vit pas de suite et continua à chanter la ritournelle que son copain avait entendue des centaines de fois et qui revenait inlassablement comme un disque sans fin. Cela eut au moins le mérite de présenter le charron sous un aspect plus convivial que lors de sa visite à la Maison du Bois Joly. Le chant cessa, mais l'artisan continua un instant son travail devant les visiteurs médusés. Il tint absolument à faire une petite démonstration et découpa, dans une chute de bois qui traînait par là, des figures géométriques que les gamins se disputèrent. Le bruit agressif cessa enfin. Ricou serra les mains, distribua des bisous et, à l'aide d'un manche à balai, frappa trois fois au plafond. Quelques minutes plus tard, Marinette apparut.

« Vous voyez les jeunes, le tam-tam du charron fonctionne bien. Nous, nous n'avons pas besoin de tous ces trucs modernes pour communiquer! »

La présence de Marinette surprit d'abord et rassura ensuite les bambins. Bientôt le naturel s'empara de chacun. Louis et Jean engagèrent un duel

à l'aide de liteaux trouvés dans les copeaux. Hubert et François firent couler la sciure entre leurs doigts et en respirèrent le parfum. Ils en étalèrent une fine couche sur le plateau de la raboteuse qui se transforma en tableau noir. Les filles accompagnèrent leur amie jusqu'au jardin où elles purent caresser les lapins et prélever les œufs dans les nids des poules.

Les hommes profitèrent de ce répit pour déboucher la traditionnelle bouteille de vin blanc et d'aborder les derniers événements.

« Marinette t'a dit comment j'ai été reçu par ta patronne!... Cette femme s'embête dans ce coin perdu. Elle est là parce que quelqu'un ou quelque chose l'y oblige.... Moi je te redis qu'il y a anguille sous roche !

- Je pense que ta femme t'a raconté la visite de Madame Berthon.... Et bien, cette personne m'a laissé entendre, avant de repartir à Paris, qu'il y avait effectivement de bonnes raisons de se méfier....

- Il faut en savoir plus, faire une enquête.... Tu dois te servir de cette personne pour obtenir des renseignements...

- Bon on verra.... je ne la connais pas assez!



- Et revoilà mon *Bouboule*, tout gentil, tout mignon!..

- Tu fais des déclarations d'amour à ton ami maintenant! » dit Marinette qui approchait avec les deux gamines les bras chargés de fleurs.

On improvisa une table à l'ombre des platanes, un feu de bois s'enflamma dans un coin de la placette et tout le monde participa au transport des assiettes, des verres, des couverts... Les gamins chahutaient, couraient, riaient. Oui, la journée était belle....En début d'après-midi, Paul confia les bambins à Ricou, car il avait une course à faire. Pendant que le charron faisait des démonstrations avec les machines-outils, l'ancien facteur téléphonait à Jacqueline. Tarabusté par son ami, excité par le vin blanc, il était décidé à en savoir plus sur les mœurs de Greta et ses relations à Paris. Dès que la voix douceuse de son amie se fit entendre, il perdit les pédales et tous ses moyens...Il répéta des banalités, balbutia des excuses, souhaita la rencontrer bientôt.

« Si tout va bien je ferai une visite de la Maison du Bois Joly vers le quinze août....et essayez de ne pas me casser un bras cette fois! »

*Bouboule* s'en retourna bouleversé et déçu. Il n'avait pas eu le courage de questionner la dame et en plus il avait appris qu'il ne la verrait pas à la fin du mois.

A l'atelier, Ricou finissait de tourner une grosse boule en bois d'acacia, devant les yeux ahuris des garçons. Les filles jouaient dehors avec Marie que Marinette avait retirée de la garderie un peu plus tôt que prévu. Le travail terminé, le bruit infernal du tour cessa et chacun put caresser le poli du bois. Pour clore la visite, le charron sortit, d'une cache située derrière sa réserve de planches et chevrons, un ensemble de douze quilles de sa fabrication.

« Il manquait la boule, je viens de la terminer...Vous décorerez tout cela à votre façon et Paul vous montrera comment il faut jouer! »

Chez le menuisier-tonnelier, ils eurent la surprise de voir se réaliser la fabrication d'un cercueil.

« Veuillez m'excuser les enfants, mais il y a des urgences qui ne peuvent attendre ! »

Les gamins se montrèrent intéressés, curieux. Pour ne pas déranger l'artisan, c'est Bouboule qui dirigea la visite. Il montra des tonneaux en cours d'assemblage, expliqua la différence entre le métier de

charron et celui de menuisier et le groupe retourna chez Ricou et Marinette où le dîner était prévu. Les crêpes et les gaufres garnies des confitures maison eurent le succès attendu et il fallut arrêter les agapes avant que la gourmandise ne se transforme en indigestion.

Lorsque la voiture stoppa devant la Maison du Bois Joly, le soleil venait de disparaître derrière les arbres. C'est toujours un moment de douceur, de détente. Les oiseaux se disputent leur perchoir, les stridulations des cigales s'éteignent lentement, et les oiseaux de nuit préparent leur terrain de chasse. Bientôt les ombres s'effaceront et la lumière, entre chien et loup, fermera tranquillement ses yeux. Une petite brise viendra saluer les feuilles des arbres qui remercieront par un léger balancement. *Bouboule* était plongé dans sa rêverie lorsqu'un gamin cria:

« Regardez! La poule est sortie de son enclos! »

Chacun se précipita vers le clapier ou la volière dont il avait la charge. Le lapin se dressa contre le grillage de sa cage et, semble-t-il, réclama à manger. Jean et Hubert, affolés, constatèrent que la famille canard avait disparu....Greta surgit, la mine coléreuse:

« Vous voilà enfin! Les enfants, vous allez faire toilette, puis lecture, et au lit!...

- C'est toi qui as ouvert les portes des enclos?

- Bien sûr! Ces pauvres bêtes avaient faim! Est-ce que quelqu'un s'est soucié de leur donner à manger? Allez, on obéit!

- Les enfants, vous restez près de moi. Nous ne rentrerons pas tant que nous n'aurons pas retrouvé la cane et ses petits! »

Paul s'était engagé dans le bois, suivi par tous les gamins. Au loin, une porte claqua violemment. La Suédoise était furieuse.

Après de longues recherches où le découragement succéda à l'espoir, où les supputations firent place au chagrin, où les larmes effacèrent les rires crispés, la famille canard fut retrouvée. Jean dénicha madame, blottie sous un buisson, mais les canetons n'étaient pas là. *Bouboule* s'approcha et fit signe de ne pas bouger. Tout à coup deux petites têtes aux yeux vifs sortirent de sous les ailes de la mère protectrice. Ce fut une explosion de joie. On s'embrassa, on fit quelques pas de danse, on s'essuya le coin des yeux et même la fatigue s'enfuit devant tant d'allégresse. Le facteur, ému, contemplait ce

bonheur partagé et songeait que, rien au monde, ne pouvait effacer des instants aussi merveilleux.

Dès qu'il entra dans sa chambre, Paul remarqua le cahier jeté sur le lit. A la première page, il déchiffra: « Aurore Vidal 12 juin 1953 » Des fleurs décoraient cette page d'introduction, mais l'homme ne les voyait plus. Il détenait le journal intime dont avaient parlé les autorités pendant l'enquête et le réquisitoire du tribunal. Une violente douleur compressait sa poitrine, son cœur s'affolait, sa tête explosait.... Il resta assis un long moment sur le bord du lit sans savoir s'il devait d'abord feuilleter les pages ou jurer vengeance contre celle qui avait déposé le document. Il choisit de lire chaque mot, de s'attarder sur chaque dessin, de décortiquer les énigmes. Chaque jour, elle avait noté ses activités, ses préoccupations et quelques commentaires sur sa vie passée. Un dessin accompagnait le texte et, presque partout, « Mon ami Paul » était cité. Les gravures le représentaient souriant, costaud, tenant par la main une petite fille blonde ou caressant un magnifique oiseau. Souvent, en arrière-plan, figurait un personnage habillé de noir, sans visage, et qu'elle

appelait Louis. Greta, sa mère, n'apparaissait nulle part. Au milieu du cahier, la double page éclatait d'un bleu violacé magnifique. Des papillons multicolores voletaient dans ce jardin d'Eden. Sur la page de droite, une écriture appliquée traçait les vers d'un poème. *Bouboule*, la larme à l'œil, parcourut les lignes et sa voix chevrotante traversa la nuit.

### Mes lavandes

Sur le coin de mes lavandes  
J'ai vu les abeilles chanter  
Sur le coin de mes lavandes  
J'ai vu les papillons danser  
Mais pourquoi sur le coin de mes lavandes  
Il y a tant d'animaux  
Pourquoi sur le coin de mes lavandes  
Ils sont si beaux  
Sur mes lavandes je suis aux anges  
Et oui c'est étrange  
Car sans elles je ne suis rien  
Sans elles je ne suis pas bien

*Bouboule* relut plusieurs fois ce poème empreint de la sensibilité, de la fragilité de son amie. Plus que jamais il regrettait de ne pas avoir décelé cela plus tôt, ce qui lui aurait interdit de la laisser seule. Les dernières pages confirmèrent ce sentiment et la douleur physique imprégnait de plus en plus les mots, les images, les réflexions...Le dernier feuillet était terrible. « Je mourrai dans cette grotte, seule, sans mon ami Paul. C'est dommage, car j'avais enfin trouvé quelqu'un qui m'aimait, qui me comprenait, qui me soignait...Voici plusieurs jours qu'il n'est pas venu, c'est qu'il a un empêchement ou qu'il est malade...Je tousse trop,...je crache beaucoup...Je dois arrêter d'écrire pour aujourd'hui. Alors au revoir et à demain... »

Les pages suivantes étaient blanches....

L'ancien facteur ne dort pas de la nuit. Il revécit ses erreurs, ses faiblesses. Il cherchait à savoir à quoi Greta voulait arriver par ces actions sournoises et méchantes. Cherchait-elle l'affrontement qui l'autoriserait à se passer de ses services? Souhaitait-elle vraiment qu'il parte? Au fil des heures

il acquit la certitude qu'il devait venger sa petite Aurore et panser ses blessures en se rapprochant de Jacqueline.

Le samedi soir, alors que tout le monde était couché, Paul entendit le crissement des pneus d'une voiture sur les gravillons de la cour. Discrètement, il se pencha à la fenêtre qu'il laissait ouverte la nuit. Un véhicule noir, à la forme inconnue, était effectivement garé devant l'entrée de la bâtisse. Un homme en descendit et pénétra rapidement dans la maison où les lumières s'étaient allumées. La voiture repartit aussitôt, signifiant que l'inconnu passerait la nuit dans les lieux. Il n'y avait pas de doute dans la tête de Paul, il s'agissait bien de l'amant de Greta donc du père d'Aurore. Il ne manquait plus qu'à découvrir son identité et commencer une enquête sur le passé de la Suédoise et de son ami.

Le jour se levait à peine et, comme d'habitude, le jardinier arrosait les légumes du jardin. Tout à coup, les rayons jaunâtres de phares balayèrent l'entrée de la propriété. Dès que le véhicule stoppa au même emplacement que la veille, Paul se précipita vers le chauffeur. Une discussion s'engagea sur la marque du



véhicule, ses caractéristiques techniques et autres renseignements que le conducteur, à la tenue impeccable, ne donna qu'avec parcimonie. Il s'agissait d'une DS19 récemment sortie des usines Citroën. Voiture révolutionnaire avec sa suspension hydropneumatique, sa direction assistée, sa boîte de vitesses à commande hydraulique et ses freins à disque....L'ancien facteur pensait que son interlocuteur avait été suffisamment mis en confiance et posa la question qui l'intéressait:

« Qui est l'heureux bénéficiaire d'un tel bolide?

- L'Etat....C'est une voiture de fonction...

- Et qui est le fonctionnaire que vous transportez? »

Il n'eut pas le temps de répondre, car, sur le pas de la porte, l'homme en noir faisait une dernière bise à Greta. La silhouette s'approcha du jardinier.

« Qui êtes-vous mon brave pour être déjà debout à potron-minet?

- Je suis le jardinier...Paul Boulin...

- Ah! c'est vous!

- Et à qui ai-je l'honneur? insista Paul qui ressentait l'approche d'un premier éclaircissement.

- A la République, Monsieur...à la République! »

La portière se referma et la DS emporta l'inconnu et son patronyme secret.

La dernière semaine du séjour des jeunes pensionnaires fut marquée par la sortie à la grande foire de Villefranche. Dès le matin, une excitation certaine animait le groupe qui retrouva Marinette au foirail des bovins. Les petits Parisiens ne tardèrent pas à s'intéresser à ce qu'ils n'avaient pas encore vu. Paul était dans la lune, toujours plongé dans des rêves de règlement de compte et de tactiques à mettre en œuvre. Les bambins, échappant à la surveillance de Marinette, disparaissaient dans la foule des curieux, des maquignons et des agriculteurs. On les retrouvait en admiration devant un alignement de vaches de race Aubrac ou Salers ou un attroupement de chèvres aux cornes imposantes. Accaparés par l'animation extraordinaire qui régnait en ce lieu d'affaires, ils ne se rendaient pas compte qu'ils piétinaient une bouse de vache ou autres excréments, mais les chaussures étaient là pour témoigner. On profita de la pause de midi, au bord d'un lac, pour nettoyer tout cela et

pique-niquer à l'ombre de mélèzes. Les enfants étaient heureux, mais ils évoquaient déjà la fin du séjour, et cela jetait une ombre sur le bonheur de l'instant.

L'après-midi connut la même excitation, le même énervement, jusqu'au moment où l'on s'aperçut que Jean avait disparu. Paul partit à sa recherche tandis que Marinette surveillait le groupe enfin calmé. Les connaissances, que l'ancien facteur rencontrait, ne pouvaient l'aider dans sa quête du fuyard, jusqu'au moment où il traversa le marché de la volaille. Après avoir questionné plusieurs personnes, il fut dirigé vers une dame de forte corpulence qui semblait de très mauvaise humeur.

« Il paraît que vous avez vu un gamin traîner dans les parages?

- Le voleur qui a emporté mes poussins? Et comment que je l'ai vu! Vous êtes son père? Et bien je ne vous félicite pas pour l'éducation que vous donnez à votre enfant! Vous vous expliquerez avec les gendarmes qui sont à ses trousses...et vous paierez ce qu'il a volé! »

*Bouboule*, de plus en plus angoissé, chercha et chercha encore, lorsque soudain il vit apparaître le bambin encadré par deux gendarmes. La vue des

gardiens de l'ordre public fit naître dans sa tête les tristes images de sa propre arrestation. Son cœur s'affola, ses tempes écrasèrent son crâne de coups répétés...il était effaré, perdu. Comme il n'avait pas admis lui qu'on le jette en pâture aux regards des passants, il ne supportait pas de voir son protégé, tête basse, traverser la foule des curieux. Alors il fonça et se planta devant les pandores qui le reconnurent aussitôt.

« C'est à vous ce marmot, Boulin?

- Il n'est pas à moi, mais il est sous ma protection...et je trouve un peu abusif d'exposer ce jeune garçon comme s'il avait tué père et mère!

- Vous êtes mal placé pour parler d'abus! Montre à ton protecteur ce que tu as volé! »

Jean entrouvrit sa chemise et présenta les deux poussins qui se blottissaient contre sa peau moite de sueur. On ne savait pas qui des animaux ou du garçon étaient les plus apeurés. Le regard de chien battu que le gamin adressa à Paul avait quelque chose de déchirant, de blessant...

« Nous allons l'amener à la gendarmerie où il passera la nuit en cellule. Cela lui servira de leçon. Mais avant, il va restituer ce qu'il a volé, à sa

propriétaire, demander pardon et, vous, vous paierez les dégâts! »

Paul entendait ces mots qu'il connaissait trop bien: gendarmerie, cellule...et cela lui parut incompatible avec le mot *enfant*. Il ne supporterait pas que Jean, certes un peu turbulent, soit confronté à une situation aussi fortement traumatisante. Il saisit le bras du Chef et tous deux s'éloignèrent de quelques pas. Tantôt véhément, tantôt suppliant et soumis, il rappela ce qu'était l'enfermement et ce que cela pouvait signifier pour un garçon de douze ans.

« Ce gamin termine son séjour en fin de semaine. Depuis qu'il est avec moi, il n'a cessé de s'intéresser, de participer, de s'apaiser... Avec ses copains, il a découvert les animaux, a appris à les aimer...Aujourd'hui, la visite devait se terminer par l'achat du souvenir que chacun souhaitait emporter. Lui avait choisi ces poussins qu'il ne pouvait obtenir qu'en les déroband et en les cachant, car personne ne lui aurait permis de les garder...J'avoue que pour moi c'est un échec. Je n'ai pas su les protéger des tentations multiples qui défilent sous leurs yeux. Alors, s'il y a des sanctions à appliquer, c'est sur moi qu'il faut le faire...»

L'incident se termina devant les paniers et les cages de la marchande, rouge de colère. Malgré les pleurs et les demandes de pardon du petit Parisien elle ne voulait rien entendre et promettait de passer à la gendarmerie déposer plainte. Les passants s'étaient arrêtés et approuvaient les autres fermières qui trouvaient que Marguerite faisait beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Les poussins furent restitués, mais Paul souhaita les payer quand même, et ceci au prix fort.

Le mois de vacances se termina sur cet incident. Le jour du départ, les bambins étaient d'une tristesse infinie et communicative. Quand ils caressèrent leurs protégés, et qu'ils leurs dirent adieu, Paul détourna le regard. Des larmes embuaient ses yeux et il fit un gros effort pour ne pas le montrer à ses amis. Ce n'est que plus tard, quand les petites mains s'agitèrent derrière les vitres du wagon et que les roues crissèrent sur les rails que *Bouboule* pleura...



Un nouveau groupe, composé de six filles, arriva à la Maison du Bois Joly une semaine plus tard. Paul fut déçu de ne pas voir Jacqueline et il se promit de le



lui dire lors de la prochaine communication téléphonique. Il lui dirait aussi qu'il aurait souhaité partager le séjour avec quelques garçons, car il n'était pas certain de venir à bout de la sensibilité, de la fragilité féminine. Le charme bucolique des lieux agirait-il sur les demoiselles comme il l'avait fait avec les Jean, Hubert, et les autres?

Les premiers jours confirmèrent les différences, mais bien vite des points communs apparurent. Les animaux eurent le même succès et la rivière retrouva les cris et les rires quand le groupe vint batifoler dans les eaux limpides et tumultueuses. Mais Paul avait plus de mal à supporter les jérémiades des unes et des autres au moindre bobo, ou à la moindre dispute. Alors il s'en remettait à Marinette qui lui expliquait longuement la psychologie des femmes avant de conclure:

« Mon ami, ne te laisse pas influencer par des détails. C'est toi l'animateur, c'est toi le chef...donc ce sont les enfants qui doivent s'adapter à toi et non pas le contraire! »

Il essaya d'appliquer les principes de la femme du charron qui connaissait parfaitement le sujet, elle qui avait donné naissance à six enfants, dont deux

filles. Il mit en œuvre le programme précédemment établi. Il agrandit la basse-cour et une chèvre vint compléter le cheptel, à la grande joie des Parisiennes. Greta maintenait ses distances et n'intervenait que pour faire respecter *sa* discipline. Elle avait imaginé des cours de couture, que Marinette dispensait quand les enfants en avaient terminé avec la musique, la peinture, ou la cuisine. Une certaine harmonie s'instaura au fil des jours. La disponibilité et la gentillesse de Paul accompagnaient ce travail communautaire et partagé. Une seule ombre, prénommée Sophie, ternissait parfois ce tableau idyllique. La gamine, aux longs cheveux blonds, belle comme une fleur de printemps, souffrait d'une certaine carence intellectuelle. La personne qui avait accompagné le groupe avait dit à Paul: « Surveillez bien Sophie, elle est attardée mentale! » Ces paroles avaient choqué l'homme qui prenait en charge, déjà, beaucoup de responsabilités, et qui se voyait contraint d'intégrer une blessée de la vie. Pendant les premiers jours, l'enfant resta muette, enfermée dans un monde à elle. Elle suivait ses copines, les imitait et ne participait aux jeux que mollement, sans enthousiasme. Parfois elle se sauvait en criant et allait

se réfugier vers les animaux qu'elle adorait. Paul comprit bien vite que là était la force sur laquelle il allait s'appuyer. Il apprit rapidement à déceler les signes avant-coureurs d'une action imprévue, ou d'une fuite désordonnée. Il confiait alors le groupe à Jeannine, dont la maturité extraordinaire et l'autorité naturelle le rassuraient. Il accompagnait la petite blonde à la recherche d'un oiseau ou d'un autre animal. Au besoin, c'est lui qui imitait le chant d'un des passereaux de la forêt. Quand l'antidote ne semblait pas agir comme il le voulait, il n'hésitait pas à se mettre à quatre pattes et à imiter le lapin ou autre quadrupède. Cela faisait rire Sophie qui se détendait et venait se blottir dans les bras de celui qu'elle appelait « tonton Paul! » Cela ne durait que quelques minutes, mais l'efficacité était totale. Le soir, à la lumière d'une veilleuse, qui restait allumée toute la nuit, il racontait des histoires qu'il inventait selon les circonstances. Si, dans la journée, un écureuil était venu sautiller de branche en branche sous le regard ébahi des enfants, le conte du soir faisait virevolter le petit animal au pelage acajou. Après l'endormissement de sa protégée, Paul se couchait, rasséréné, fier de se rendre utile, même au prix de

certains enfantillages qui lui auraient valu les sarcasmes de certains de ses amis....s'ils avaient su!

Malheureusement, cette paix collective difficilement acquise était régulièrement contestée par l'intervention par trop énergique de Greta. Elle ne supportait pas que Sophie, malgré son handicap, mange salement, ou ne se tienne pas correctement pendant les exercices qu'elle dirigeait. Greta punissait, Sophie se rebiffait et se retrouvait dans le placard à balais où les cris, les pleurs, les coups répétés, traduisaient l'angoisse et la peur de la gamine. Paul alors intervenait et, sans un mot, reprenait son travail d'apaisement et de protection, sous les regards embués des autres enfants. La Suédoise tournait les talons et, après un regard méchant à son associé, quittait la pièce, en claquant violemment la porte qui l'isolait de la détresse qu'elle avait créée. Ces incidents se produisirent plusieurs fois sans qu'il y eût observations, échanges, ou reproches entre adultes. *Bouboule* n'arrivait pas à comprendre et, encore moins, à expliquer le comportement de la Suédoise, mais il imaginait plus clairement ce qu'avait été la vie d'Aurore... Et puis vint ce jour détestable du 15 août...Dès le matin, le ciel s'était chargé de gros

nuages noirs qui roulaient dans un ciel menaçant. L'atmosphère était lourde, moite, étouffante et cela pesait sur les enfants. Les oiseaux se terraient, se taisaient. Le tonnerre faisait vibrer la bâtisse et les éclairs zébraient un ciel de plomb. L'orage éclata, violent, terrifiant, noyant la nature dans un déluge d'eau. Les fillettes étaient rassemblées dans le réfectoire et tentaient de se consacrer à leur écriture ou leurs dessins. Soudainement Sophie se leva et, prise de panique, voulut fuir. Greta la rattrapa et lui intima l'ordre de se mettre au piquet. Ferme ment maintenue par la main énergique de la femme, la fillette s'exécuta, tremblante de frayeur. Tout paraissait s'apaiser comme l'orage qui, peu à peu, s'éloignait. Paul en profita pour aller faire le tour de la ferme afin de s'assurer que les animaux n'avaient pas, eux aussi, cédé à la panique. Il constatait les dégâts occasionnés aux légumes, quand des cris lui parvinrent de la grande salle. Il se précipita et assista à la violente fessée que Greta infligeait à la malheureuse Sophie. Il allait intervenir quand, brutalement, la gamine glissa à terre. Des convulsions agitaient son corps qui peu à peu se raidissait. Ses yeux se révulsèrent et, de sa bouche, s'échappa une

mousse blanchâtre qui glissa sur son cou. Toutes les gamines entourèrent la malheureuse et Jeannine voulut lui porter secours.

« Ne la touchez pas... crise d'épilepsie...il faut laisser faire! » cria Paul qui aussitôt glissa un index dans la bouche de la victime et tira la langue afin qu'elle ne soit pas avalée. Il ne savait pas si cela était nécessaire, mais il agissait comme il l'avait vu faire sur un jeune chien à la ferme des Remond. La scène se figea pendant de longues minutes puis, peu à peu, Sophie se détendit et retrouva calme et sérénité. L'homme la souleva et la garda un instant dans ses bras. Ceux de Sophie entourèrent le cou de l'ancien facteur et une joue, encore tremblante, vint s'appuyer contre le visage du sauveteur. Il tressaillit. Encore une fois, une image furtive venait de traverser son esprit, image d'Aurore qui, elle aussi, aimait à se blottir ainsi dans ses bras quand un gros chagrin la tourmentait. Peu à peu, Sophie retrouva un état normal. Il pouvait la reposer à terre et lui rendre la liberté comme il l'aurait fait d'un animal blessé.

« Allez, les enfants, c'est fini! Je pense que les escargots ne vont pas tarder à montrer leurs cornes.

Vous feriez bien d'aller voir cela... La plus belle prise sera récompensée ! »

Comme un vol d'oiseaux, les gamines s'égaillèrent, heureuses, turbulentes, bruyantes, insouciantes. Paul les regarda s'éloigner et constata qu'elles prenaient grand soin de la malheureuse Sophie. Il s'approcha de Greta qui, les bras croisés, assistait à la scène.

« Tu es malade, qu'est-ce qui t'a pris de brutaliser cette enfant ? »

- Tu as vu ce qu'elle a fait sur le mur ? »

Un gribouillage de différentes couleurs marquait, sur la peinture, l'emplacement du « piquet »

« Et c'est pour ces quelques égratignures que tu as agi de la sorte ? Mais tu es complètement cinglée ! »

Greta n'eut pas le temps de placer sa tirade habituelle sur sa position de patronne et celle plus ordinaire du jardinier, qu'une gifle d'une violence inouïe s'abattit sur une de ses joues. Elle vacilla et franchit la porte derrière laquelle elle se réfugia, entraînant avec elle le dernier brin d'amitié qui liait encore les deux associés. Paul, qui regrettait déjà son geste inapproprié, trouva une échappatoire en

emportant la petite malade chez le médecin. Les pointes de vitesse, les virages pris à la corde, les accélérations brutales, fatiguèrent les onze chevaux du moteur de *La Prairie*, mais apaisèrent le conducteur.

L'atmosphère pesante qui régna les jours suivants fut heureusement interrompue par la venue de Jacqueline. A la descente du train, Paul accueillit une femme en pleine forme, sans aucune trace, fût-elle infime, de son accident. Elle parut ravie de revoir Paul et se moqua même de ses gestes gauches que l'émotion provoquait. Tout au long du trajet ils parlèrent de la situation à la Maison du Bois Joly. Il fit remarquer que le cas de Sophie était parfois difficile à gérer et ne remercia pas son interlocutrice de cette charge supplémentaire.

« Mon cher Paul, les enfants qui étaient là en juillet disent tellement de bien de vous, que nous avons pensé que vous franchiriez cet obstacle sans difficulté. Et puis....votre aura m'a rendu peut-être un peu jalouse! »



La main qu'elle posa sur la cuisse du quinquagénaire acheva de le perturber et plus aucune parole ne fut échangée.

La journée se déroula dans de bonnes conditions. Les filles montrèrent tout ce que l'on pouvait confectionner avec les feuilles de châtaignier judicieusement reliées entre elles par des brindilles. Les animaux eurent droit à une visite détaillée. Le jardin, parsemé de fleurs, permit à ces demoiselles de donner un véritable cours de botanique. Les gestes, les paroles, les termes techniques, traduisaient la pédagogie de Paul, la sensibilité de Paul...et toute la personne de Paul. C'était tellement évident que, lorsqu'une danse fut exécutée par le groupe, il crut devoir souligner:

« Ca, c'est le travail de Marinette!

- Heureusement! Je ne vous vois pas gesticuler avec autant de grâce! »

Elle lui avait pris le bras et, se penchant vers lui, lui souffla à l'oreille:

« Ce soir, je vous invite à une bonne table. Vous le méritez bien! »

Jacqueline et Greta ne partagèrent que quelques rares instants. La Suédoise n'était pas d'humeur et,

c'était évident, les deux femmes ne s'appréciaient toujours pas.

Le repas, pris dans un grand restaurant de la ville, fut un instant de grande convivialité. Le vin, d'un grand cru bordelais, brisait beaucoup de retenues, de faux semblants. Paul raconta des histoires, des anecdotes, les prises de bec avec Greta...Il parlait, donnait son avis, son sentiment, sur le vécu de cet été magique. Il répondait à toutes les questions, apportait tous les détails, sans se rendre compte que son amie le questionnait, lui faisait avouer le plus profond de sa pensée.

« Mon avis à moi, c'est que l'amant de Greta est un drôle de zigoto. Je suis persuadé qu'il la maintient en résidence ici contre son gré....Tu le connais toi ce bonhomme? Que fait-il, comment s'appelle-t-il?

- En tous cas j'ai constaté qu'elle était de mauvais poil! Parlons d'autre chose si tu veux bien....Je ne partirai que demain matin....Il est tard, tu as apprécié le bon vin, alors je pense qu'il vaudrait mieux que tu ne rentres pas ce soir. Je te ferai une petite place dans mon grand lit....Reste près de moi cette nuit!

- Non....je ne peux pas...les enfants...  
- On va téléphoner à la ferme et Greta s'en occupera! Je connais tes scrupules, ta pudeur, mais nous ne sommes pas des gamins! Je suis libre et toi aussi! On ne fait de mal à personne. Ne dis pas que tu n'as pas le béguin pour moi!..Ca se voit comme le nez au milieu de la figure!... Et moi je t'adore! »

Cette nuit fut pour Paul un des grands moments de son existence d'adulte. Et dire qu'il n'avait accepté la proposition de Jacqueline que pour donner une leçon à Greta! Son aveuglement l'avait empêché de remarquer que son amie éludait certaines questions et en particulier celles concernant le fameux inconnu.

Madame Vidal avait reçu la leçon comme un affront, une blessure. Elle ne fit aucune observation. Elle boudait, se cachait, ruminait peut-être une vengeance.

Ce jeudi de la dernière semaine, Paul terminait son entretien matinal du jardin, lorsque Marinette vint le chercher, un peu affolée:

« Sophie n'est pas dans son lit....elle est partie! »

Un branle-bas désordonné agita tous les coins de la maison. Greta sortit de son atelier et questionna les jeunes filles. Marinette fouilla tous les recoins, les placards... Paul fit un tour de la maison en passant par le poulailler et tous les endroits où une gamine aurait pu se cacher. Les recherches furent infructueuses. Les filles s'habillèrent rapidement, avalèrent leurs tartines au plus vite et tous se mirent en quête de la disparue. Pour les adultes cela rappelait de très mauvais souvenirs. Paul était traumatisé, angoissé. Non, les choses ne pouvaient pas se répéter! Il n'était pas écrit que le Bois Joly devait anéantir chaque petite blondinette qui se trouvait isolée en son sein! Il s'en persuadait, mais évitait de passer devant les endroits tristement ancrés dans sa mémoire. Il évita la caverne tragique et ses environs. Il guida le groupe dans le sens opposé et le dirigea vers la rivière. Il doutait, hésitait, mais il se décida tout de même à envoyer Jeannine sous la cascade....là où, peut-être....Rien..... il n'y avait pas trace de vie dans le creux de la roche. Soudainement, sèchement, *Bouboule* ordonna aux filles de retourner à la ferme. Sa conviction était faite.... Quand le groupe eut disparu, il courut vers la grotte. A quelques mètres de l'entrée, il entendit des

pleurs... « La salope! Elle a conduit la gamine ici à la pointe du jour! » murmura-t-il. L'ouverture était dégagée, sans obstacle. La roche était encore noircie, témoignant d'un passé douloureux qui ébranla le cœur de l'ancien facteur. Tous les efforts qu'il avait faits pour oublier s'évanouissaient. Les mois de prison étaient là dans cette cave sombre et humide. « Je vais la tuer! » divagua-t-il... Assise par terre, Sophie était prostrée et pleurait. Même la vue de « tonton Paul » ne fit aucun effet sur elle. Dans son esprit un peu perturbé, les adultes, tous les adultes étaient méchants. Il la prit doucement par la main et, ensemble partirent à la recherche d'un oiseau ou d'une fouine. Sur les branches d'un églantier, un couple de chardonnerets jouait. Ils s'approchèrent très doucement, s'allongèrent sur un lit de feuilles et observèrent les couleurs multicolores de ces magnifiques passereaux. Un sourire, à la fois triste et émerveillé, dérida le visage de la fillette. Dans les yeux de l'adulte, des larmes se posaient, silencieuses, aveuglantes... Elle le regarda et, doucement, murmura:

« Viens tonton Paul, on rentre à la maison...»



16

231

Les enfants étaient partis, laissant un grand vide derrière eux. A présent une autre vie s'offrait aux habitants de la Maison du Bois Joly. Comment allaient-ils vivre ensemble après toutes les haines et les rancœurs accumulées. Marinette avait cessé ses fonctions et Paul se terrait, au besoin, dans son *une pièce*, l'ancienne porcherie. Greta lui fit savoir qu'elle s'absenterait souvent et que lors de ses présences à la ferme elle se débrouillerait seule. *Bouboule* vaquait à ses occupations, nettoyait, réparait....et rendait visite à ses amis, comme autrefois. Marinette ne manquait aucune occasion de l'inviter à prendre un repas avec eux, ce qu'il refusait rarement. Ricou commentait les dernières nouvelles, critiquait les hommes politiques et savourait l'amitié en même temps qu'un verre de bon vin. Le soir, l'ancien facteur « prenait le frais » comme autrefois, assis sur le banc adossé au grand chêne. Quand Greta était là, le piano faisait entendre une musique que Paul ne connaissait pas, mais qu'il appréciait. Les Mozart, Vivaldi, Beethoven et autres Brahms n'évoquaient rien de particulier pour lui, mais



chaque son qui franchissait la fenêtre ouverte était comme le fumet d'un plat délicieux qu'il fallait savoir humer. Il écoutait, appréciait plus ou moins, mais adorait ces mélodies qui se promenaient dans la nuit, s'accrochaient aux branches et retombaient doucement au sol.. Bientôt il eut un petit penchant pour une musique qui lui rendait souvent visite. Plus tard, il apprit que c'était Chopin qui chatouillait ses oreilles.... Sa culture s'enrichissait donc des classiques de la musique et des peintures impressionnistes.

La Suédoise se présenta inopinément, à l'entrée de la cabane de Paul, pour lui annoncer qu'ils devaient se rendre à Paris.

« Nous irons en voiture, car je profiterai du voyage pour emporter quelques toiles.

- Peut-on savoir ce qu'on va faire à la capitale?

- Nous sommes convoqués à la Mairie de Bobigny pour analyser les conclusions de notre première expérience. C'est encore une idée de ta copine Madame Berthon! Alors prépare consciencieusement ton bolide, étudie bien ton itinéraire....en espérant qu'on ne se retrouvera pas à Bordeaux. Nous partons après-demain...à l'aube bien

sûr, car il y a au moins sept cents kilomètres...et Paris à traverser »

Ce projet accapara les heures du jour et de la nuit de *Bouboule* qui était pris entre le stress que faisait naître l'aventure et le plaisir de rencontrer Jacqueline. Il astiqua la carrosserie, procéda à la vidange, mit en charge la batterie, nettoya les bougies....sans que cela soit nécessaire. Sur la carte du calendrier, il repéra Clermont-Ferrand, Bourges, Montargis, Fontainebleau et Paris. Pour le reste « vogue la galère! » murmura l'aventurier.

Le voyage se déroula dans de bonnes conditions, au moins jusqu'au tumulte de la Ville lumière. A l'heure du déjeuner, ils s'arrêtèrent dans un petit restaurant. Greta faisait un effort pour être agréable, mais Paul s'en tenait à son rôle de conducteur. Il n'avait rien oublié des actions ignominieuses de la dame et ne voulait pas, encore une fois, se faire rouler dans la farine...

« Nous venons de franchir la Porte de Gentilly. Dès que tu apercevras un kiosque à journaux, arrête-toi. J'achèterai un plan de la ville avant d'être complètement paumés! »

Déjà, la *Prairie* aveyronnaise s'était fait remarquer et les coups de klaxon, précédant les injures des automobilistes parisiens, avaient mis les nerfs à vif des deux voyageurs. A partir du moment où la Suédoise, plan en main, devint « pilote », les choses s'améliorèrent. Place Denfer Rochereau...Tu continues le boulevard Raspail en restant bien à droite...A l'intersection avec la rue de Sèvres, tu verras un square...Tu te gareras...Dès que le véhicule fut arrêté le long du trottoir, Paul poussa un soupir de soulagement et, pour se détendre, s'étira comme un chat au coin d'une cheminée.

« C'est ça Bobigny? Je n'ai pas vu le panneau à l'entrée.

- Tu es bien un vrai plouc! Nous sommes toujours à Paris, mais c'est là que j'ai rendez-vous. Il n'y a plus qu'à attendre...»

L'homme de Roquebrune ne posa pas de question. La fatigue pesait sur tout son corps, ses oreilles bourdonnaient. Ses reins cassés, ses fesses talées, l'invitèrent à faire quelques pas. Quelques minutes plus tard, une voiture vint se garer derrière celle des Aveyronnais. Paul reconnut la DS19 et le chauffeur qui marmonna:

« Vous avez du retard! Ca fait une heure que je tourne en rond!

- Au lieu de rouspéter, dites-nous quelle est la suite du programme?

- Nous mettons les toiles dans ma voiture et vous, Madame Vidal, vous m'accompagnez....Je vous ramènerai ici. »

*Bouboule* ne comprit pas pourquoi ils n'allaient pas tous ensemble déposer les tableaux. Il allait en faire la remarque, mais Greta avait deviné ses pensées:

« Monsieur Boulin vous nous attendrez là. Et ne vous éloignez pas, car notre voiture pourrait bien disparaître! »

Même fatigué, le jardinier ne voulait pas s'en laisser compter. La DS s'éloigna...il la suivit à distance. Deux ou trois kilomètres plus loin, le véhicule de fonction ralentit, s'arrêta devant une grille majestueuse et, après quelques échanges entre les occupants et un gardien, entra dans une grande propriété. Quelques instants plus tard, Paul, pas du tout impressionné, tenta naïvement la même démarche. Le bonhomme et son chien ne semblaient pas comprendre ce qu'il voulait et le lui faisaient

savoir. Il descendit de la voiture, s'approcha, jeta un œil indiscret, mais se trouva face à un roc à la fois têtue et menaçant. Avant de prendre le chemin du retour, il voulut noter un nom, une adresse, mais ne trouva aucune indication. Les crocs du molosse et ses aboiements hargneux l'invitaient à « foutre le camp », ce qu'il fit aussitôt.

De sens interdits en sens obligatoires en passant par des déviations pour cause de travaux, Paul s'égara. Bien évidemment il n'avait pas noté le nom du square où il devait se rendre et les choses se compliquèrent. Quand il arriva à destination, la DS noire attendait. Il se gara derrière elle et aperçut la nuque raidie de Greta: elle devait ruminer sa colère. Le chauffeur s'approcha de *Bouboule* et, par la vitre ouverte, l'invita à le suivre jusqu'à Bobigny.

Jacqueline les accueillit sur le perron de la Mairie en précisant que, compte tenu de l'heure assez tardive, il n'y avait plus personne. En guise de réponse, Greta interrogea:

« On se retrouve ici demain à dix heures....c'est ça?

- C'est bien cela...
- Alors à demain...»

Elle remonta dans la DS qui s'éloigna aussitôt.

« Mon cher Paul, elle te laisse tomber comme une vieille chaussette! Heureusement que je suis là, moi! »

Paul était complètement perdu au milieu de ce tourbillon de femmes qui, il dut le reconnaître, menaient les affaires rondement. Madame Berthon le confirma aussitôt en indiquant à son ami qu'elle l'invitait chez elle jusqu'au lendemain. Il bafouilla des remerciements et, audacieux, il souleva :

« J'avoue honnêtement que je n'en attendais pas moins de toi...Tu nous excuseras pour le retard, mais la conduite dans Paris ce n'est pas ma spécialité...et puis on a perdu du temps avec les tableaux.

- Quels tableaux?

- Les peintures de Greta....L'artiste et le chauffeur les ont emportées et m'ont laissé poireauter dans un square! On aurait pu aller les déposer directement chez le destinataire qui, en fin de compte, n'habitait pas très loin!

- Comment le sais-tu? Tu les as suivis?

- Pas directement....mais je sais où ils les ont déposés. Mais ça, c'est un secret entre nous! »

Après une soirée et une nuit que l'ex-facteur n'oublierait pas de si tôt, tout le monde se retrouva dans la salle de réunion de la Mairie. Le Maire et une partie des conseillers étaient présents. Un bilan flatteur fut développé longuement et l'action de Paul faisait l'admiration de tous ceux qui avaient conversé avec les enfants. Le point important, que le maire exposa lui-même, concernait l'avenir. La commune proposait d'acquérir la propriété, et de placer en cogérance, Greta et Paul.

« Les détails de l'opération sont indiqués dans le projet de contrat que vous trouverez dans l'enveloppe ci-jointe. Etudiez-le tranquillement chez vous. Si vous avez besoin de précisions ou d'éclaircissements, Madame Berthon vous les donnera. C'est elle qui est chargée de ce dossier et nous souhaiterions avoir une réponse pour la fin de l'année. A ce propos, nous envisageons d'offrir à quelques élèves méritants de nos écoles, un véritable Noël. Acceptez-vous d'accueillir les gamins pendant une semaine et d'organiser une fête digne de ce nom? »

Cette proposition reçut une réponse positive des deux Aveyronnais. Quant au reste, il appartenait à Madame Vidal de faire part de ses intentions....La

séance fut levée tardivement puis tout le monde fut invité à prendre le repas dans le meilleur restaurant du quartier.

Après les agapes, Greta jugea qu'il était bien tard et que son chauffeur avait fait un peu trop honneur à la bonne chère et à la divine bouteille.

« Nous ne rentrerons que demain...J'ai un petit appartement à Paris, je t'invite à y passer la soirée. Puisque nous sommes appelés à être associés, mieux vaut-il commencer de suite! »

*Bouboule* qui, pendant un court instant, avait rêvé d'une nouvelle nuit avec sa dulcinée, accepta à regret. Jacqueline, visiblement fâchée, ne leur lança qu'un au revoir de politesse. Dans les yeux de la Suédoise passa un éclair de victoire...

Les futurs cogérants de la Maison du Bois Joly passèrent la soirée à éplucher le dossier remis par la Mairie. La transaction reposait sur une formule similaire à un viager. Une partie de la valeur de la propriété serait versée à la signature devant notaire, le complément ferait l'objet de versements mensuels étalés sur dix ans. La gestion serait confiée à parts égales à Madame Greta Zettergvist et à Monsieur Paul Boulin. Les modalités de fonctionnement de



l'établissement et le montant des rémunérations des dirigeants et des employés seraient indiqués sur un document particulier révisable tous les ans.

« Pour ce qui me concerne, dit Paul, je n'ai aucune observation à faire. Je suggère toutefois qu'il serait bon que l'on établisse un règlement intérieur qui liste les attributions et charges de chacun. Mais toi réfléchis bien....Je ne supporterai pas toujours et éternellement tes sautes d'humeur!

- Je réfléchirai....J'aimerais faire estimer la valeur de la propriété par une personne qualifiée. Y aurait-il quelqu'un de compétent à Roquebrune?

- Le mieux placé est le notaire du village. Je le connais bien. Si tu veux, je peux lui en parler.

- Ca ne presse pas puisque de toute façon nous ne répondrons pas avant Noël »

Greta servit un nouvel apéritif et un long silence envahit la pièce. Une certaine gêne semblait troubler les personnages soumis à un face à face qu'ils n'avaient pas prévu. Les antagonismes restaient présents et ça, aucun règlement ne pouvait y mettre fin. Ce fut la Suédoise qui rompit le silence et, en réponse aux précédentes mises en garde de son ami elle précisa:

« Il y a des problèmes que l'on ne peut résoudre par des écritures. Nous ne pouvons bâtir quelque chose de nouveau sur des querelles, malentendus, et autres non-dits....Je tiens d'abord à te remercier pour tout ce que tu as fait avec et pour les enfants. Si j'accepte les propositions de la commune de Bobigny, ce sera pour toi que je le ferai. Moi, dans l'affaire, je ne gagne qu'une sécurité financière jusqu'à la fin de mes jours. Ce qui n'est pas si mal....Tu m'as souvent reproché, avec juste raison, de ne pas aimer les enfants. J'ai souvent et longuement réfléchi à cette aversion envers des êtres innocents et en général source de tendresse et de bonheur. Je crois qu'il s'agit d'une tare que l'on porte en soi et que les événements de la vie mettent en exergue. Pour moi, le déclic ce fut Aurore. Née pendant la guerre, d'une rencontre fortuite alors que mon mari était au front, elle n'a été acceptée par personne. Vidal a toujours eu des doutes et ses soupçons sur mon infidélité nous ont conduits à la séparation dès la fin de la guerre. Le père biologique, de qui je me suis rapprochée à ce moment-là, ne voulait pas que son épouse et sa hiérarchie soient informées de cette présence inopportune. Nous l'avons mise en pension chez des

religieuses qui se sont occupées de son éducation de façon continue pendant cinq ans. J'allais la voir une fois par mois pour régler les problèmes matériels, mais ni elle ni moi n'étions heureuses de nous retrouver. Puis, mon compagnon a pris du galon au ministère de Bourgès-Maunoury et même mon existence devait rester discrète. Survint alors le décès de mon mari, l'héritage de la ferme, et la décision de mon ami de nous installer dans ce que nous avons appelé la Maison du Bois Joly. Cela ne me déplaisait pas, car je pensais trouver ma place parmi les petits oiseaux et les fleurs champêtres. Et surtout, je renouais avec la peinture.... la grande, la vraie!...Mais le problème Aurore n'était pas résolu pour autant, puisque son existence ne devait être connue de personne et elle-même ne devait identifier aucun des visiteurs. Donc, chaque fois que quelqu'un venait à la ferme, je devais la cacher et j'avoue que son existence me posait beaucoup de problèmes..... Après, il y eut la disparition et l'espoir fou de ne plus la revoir »

Elle s'arrêta de parler et remplit à nouveau les verres. Paul resta muet, paralysé par toutes ces révélations. Une seule pensée tournait dans sa tête: « Comment pouvait-on haïr un enfant? » Greta, excitée

par le récit et les nombreuses gorgées d'alcool, reprit sa narration.

« Je t'ai dit que je viderai mon sac, tout mon sac, et bien voici une révélation qui te convaincra de ma sincérité.... Pendant la disparition de la petite, j'étais au courant de tout. Je savais où elle se cachait, je suivais tes actions, tes visites....Au début, je croyais que c'était toi qui l'avais soustraite à sa vie familiale mal-aimée. Je t'ai suivi, surveillé et j'ai repéré la grotte. Pendant une absence de la gamine, j'ai même visité les lieux et trouvé son installation correcte et ton action efficace. J'ai fait part de mes craintes à mon ami, compte tenu de la santé précaire de la petite, et il m'a convaincue qu'elle ne risquait rien puisque quelqu'un s'occupait d'elle. Quand il m'a dit: « arrivera ce qui doit arriver! » je n'ai pas compris que sa disparition ne le chagrinerait pas outre mesure. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, après le drame, que j'ai réalisé que la mort d'Aurore arrangeait tout le monde..... Par la suite, la vue des enfants a ravivé mes remords, ma honte, ma culpabilité ...Je leur en voulais farouchement de ne pas me laisser en paix avec ma conscience ou plutôt avec mon inconscience »

Elle but encore et s'affala sur la table, la tête enfouie dans ses bras croisés. Bientôt des soubresauts secouèrent son corps enivré, révolté, honteux. Paul, complètement anéanti, se dirigea vers la première chambre ouverte et s'allongea sur le lit. Dans quel monde avait-il mis les pieds! Comment des êtres humains pouvaient-ils commettre de telles ignominies! Souhaiter la mort d'une fillette dans des conditions aussi douloureuses, méritait l'échafaud! Lui, Paul Boulin, se chargerait d'édifier *son* échafaud, celui qui éradiquerait cette caste de bons à rien qui s'abritaient sous le parapluie de l'impunité.



## TROISIEME PARTIE





La nuit fut difficile pour les deux protagonistes. Ils prirent le petit déjeuner ensemble dans un silence pesant. Ce fut Greta qui brisa cette triste atmosphère.

« A la suite de ce que je t'ai dit hier soir, je comprendrais que tu prennes du recul, que tu fuis ma présence...que tu abandonnes notre projet. Je ne retire rien à ce que j'ai exposé. J'assume pleinement ma responsabilité, et les conséquences morales de mon comportement. Sache toutefois que de vider mon cœur pour la première fois, m'a soulagé d'un poids que je ne pouvais plus porter. Je crois que je suis prête à vivre une nouvelle vie, quelle qu'elle soit, quelle que soit la forme que tu voudras lui donner. L'aveu de ma culpabilité réduit dans ta conscience la charge accusatrice que tu as endossée. Je ne pourrais pas te rendre tes années de prison, mais je comprendrais que tu engages un recours qui, aux yeux

de tes amis de la région, valoriserait ton image....Voilà....L'avenir, notre avenir, est entre tes mains et j'accepterai ta décision...»

Paul resta muet un long moment. Il n'en voulait pas à cette femme qui, lui semblait-il, venait de tourner une page de sa vie. Physiquement elle lui parut vieillie. Moralement, elle était marquée jusqu'à la fin de ses jours....Une autre créature venait de naître et *Bouboule* ne souhaitait pas la blâmer.

« Remuer le passé ne servirait à rien. J'ai payé pour une faute que j'ai commise. Te jeter en prison ou en pâture à la vindicte publique n'apporterait rien et ne redonnerait pas la vie à Aurore...La seule victime c'est elle, mais les bourreaux, qui sont-ils? Donne-moi le nom et l'adresse de ton amant, je crois qu'une explication s'impose!

- Tu es la perle des hommes...Laisse tomber tes idées de vengeance et essayons de redémarrer côte à côte une existence nouvelle...

- Pour cela il me faut du temps, beaucoup de temps! »

La vie monotone, empreinte de fantômes, reprit à la Maison du Bois Joly. Chacun vaquait à ses occupations et les rencontres se traduisaient par des

« Bonjour! Comment ça va?

- Ca va... »

C'était bref, mais ces quelques mots ne laissaient apparaître aucune animosité. Paul, le brave Paul, avait le cœur chamboulé, mais l'apaisement lui paraissait être la bonne solution. Ce ne fut pas l'avis de son ami Ricou...*Bouboule* raconta la visite à Paris, les projets à venir et la place qu'il comptait leur donner dans ce renouveau. Le charron et son épouse écoutaient avec attention, approuvaient de la tête ou glissaient des « on verra! ». C'est donc dans une ambiance d'une grande complicité que l'ancien facteur évoqua les aveux de Greta. Peu à peu, il vit les visages se crispier, puis se maquiller d'incrédulité, d'indignation, de stupéfaction et enfin de dégoût.

« Nom de Dieu il faut faire péter tout ça! Je vais aller voir le député que je connais bien et il va nous trouver ce salopard d'employé du gouvernement. S'il le faut, j'irai moi-même voir Bourges-Maunoury!

- Mais ce n'est pas ton problème! Laisse agir Paul! Il est assez grand pour savoir ce qu'il a à faire!

A moins que *lui* te demande de l'aide!...Mais attention Paul tu sais qu'Henri a le pas un peu lourd!

- Je n'ai besoin de personne. Pour le moment c'est de calme et de réflexion dont j'ai besoin! Nous n'avons aucun élément qui nous permette de foncer comme cela, tête baissée....Laissez-moi méditer à la question de savoir si c'est vraiment nécessaire de faire revivre le passé.

- Tu n'as pas le droit! Tu ne peux pas laisser des salauds se pavaner après ce qu'ils ont fait. Si toi tu n'agis pas, je le ferai à ta place »

*Bouboule* se retira à la ferme d'où il ne sortit que par obligation. Octobre était arrivé avec ses premières gelées. Le jardin était en sommeil, la pluie interdisait les nouvelles plantations. C'est donc dans le bois que le jardinier s'activait. Il préparait les coupes d'arbres, nettoyait les zones envahies par la broussaille et faisait provision de châtaignes. Il y restait toute la journée. Quand il voulait « manger un morceau » ou boire un coup, il s'asseyait sur une souche et aussitôt les événements accaparaient ses pensées. Il savait qu'il devrait faire quelque chose, non pas pour sanctionner ou se venger, mais pour savoir. C'est alors

qu'il regardait tomber une pluie de feuilles, que la première démarche s'inscrivit dans son cerveau: il irait à Paris..... Il chassa immédiatement cette idée et orienta toute son attention sur la chute des feuilles mortes. Jamais il ne s'était attardé ainsi sur ce phénomène. Blessées par le gel, secouées par un léger vent de Nord, les feuilles jaunies ou déjà mortes tombaient, droites, en une averse d'une grande beauté.

« Pourquoi les arbres perdent-ils leurs feuilles en automne? » Voilà une question à laquelle je dois répondre avant que les gamins ne me la glissent entre les pattes! C'est un sujet bien plus intéressant que la chasse à l'homme ou aux intrigues foireuses! »

Paul avait parlé tout haut, reconnaissant qu'il ignorait beaucoup de choses sur ce milieu qui était le sien.....

L'ancien facteur de Roquebrune était dans le métro, devant une carte placardée au mur. Il cherchait son itinéraire à partir de Denfer Rochereau, seul point commun aux cartes routière et ferroviaire. Il était serein, comme il l'avait été quand il avait dit à son associée qu'il allait à Bordeaux. L'idée qui courait dans sa tête depuis sa méditation dans la châtaigneraie

n'avait cessé de prendre corps jusqu'à devenir une obsession...En suivant du doigt les itinéraires conduisant plein nord, il tomba sur Sèvres-Babylone. Babylone...il avait parcouru une rue Babylone quand il s'était égaré. C'est là qu'il irait..... Agacé par la bousculade, serrant très fort son sac contre lui, ne quittant pas des yeux le schéma affiché, il commençait à trouver son escapade bien risquée.

Dès qu'il fut à l'air libre, il reconnut le square où avait eu lieu le rendez-vous un mois plus tôt...A partir de là il se souvenait très bien du parcours qui le conduisait à la villa d'où il avait été éconduit. Un garde était là avec son chien. L'homme et la bête étaient différents de ceux qui l'avaient si mal reçu précédemment.

« Bonjour, Monsieur, je suis le chauffeur de Madame Greta Vidal, et je viens de sa part remettre un paquet.

- Veuillez me donner l'objet, je le porterai moi-même à Madame.

- Je ne peux pas, ma patronne m'a bien recommandé de le remettre en main propre.

- Attendez quelques instants....Qui dois-je annoncer?

- Monsieur Paul Boulin »

Le gardien entra en communication avec quelqu'un et après plusieurs minutes de « oui Madame, d'accord Madame » il invita le visiteur à franchir la grille. L'Aveyronnais grogna quand son interlocuteur le soumit à une fouille qu'il jugea fort déplacée. Son sac passé au peigne fin resta près de l'entrée et, avec son seul paquet sous le bras, il attendit, le regard rivé sur le chien couché à ses pieds.

« Monsieur, veuillez me suivre. Madame vous attend »

Tout ce personnel, toutes ces mesures de sécurité, confirmaient que les propriétaires étaient des gens d'une classe supérieure ou d'une importance stratégique. Le salon dans lequel il pénétra était dans la lignée de tout le reste. Sans perdre un instant son sang froid, il fit le tour de la pièce et, arrivé devant la cheminée, il s'arrêta devant une photographie sur laquelle il reconnut l'amant de la Suédoise.

« Vous êtes bien curieux Monsieur Boulin!

- Veuillez me pardonner Madame, mais tous ces beaux meubles, ces tapisseries....je n'ai pas l'habitude. Chez moi à la campagne...

- Montrez-moi la chose pour laquelle vous êtes là...

- Elle déchira le papier et s'attarda sur la toile avec étonnement.

- C'est ordinaire, voire banal!

- Oh! merde, je me suis trompé! Je n'ai pas pris le bon paquet!

- Elle sourit et jeta le portrait d'Aurore sur un guéridon...

- Vous avez un langage singulièrement fleuri et votre accent fait très, très.... terroir! J'espère que vous n'avez pas réalisé ce long voyage que pour cela!

- Non, non...je suis venu voir une amie.....à Paris...

- Bien, bien...Vous prendrez une boisson? »

Ils s'assirent face à face et la conversation s'engagea. Elle avait un accent étranger qu'il n'arrivait pas à définir. Il raconta son village, sa ferme, et son nouveau travail auprès des enfants. Peu à peu, ses grands airs de duchesse s'estompèrent et les échanges devinrent presque amicaux. Paul ne reculait devant aucune facétie, aucune anecdote, pour détendre l'atmosphère. Il jouait le rôle du bouseux, de l'idiot,



venu de la France profonde et cela plaisait à son interlocutrice...

« Moi je suis Allemande et toute ma famille habite là-bas...dans la région du Bade-Wurtemberg. Mon frère réside à Donaueschingen, qui signifie « source du Danube », pas très loin de Bisingen où se trouve le château de Hohenzollern construit par nos ancêtres. Nous sommes des descendants de la maison de Hohenzollern-Sigmaringen et apparentés à l'ancienne royauté de Roumanie....»

Paul n'écoutait plus. Tous ces noms, toute cette lignée de haute volée auxquels il ne comprenait rien, assombrissaient ses pensées.

« Monsieur Boulin vous ne m'écoutez pas!...

- C'est que la langue allemande m'est complètement étrangère et tous ces noms sont difficiles à percevoir.

- Je comprends vos difficultés et peut-être aussi puis-je admettre que mon accent ravive en vous de mauvais souvenirs...

- Oui madame...

- Appelez-moi Gertrud! Vous savez, mon frère était militaire, moi j'avais épousé un Français, donc

les difficultés ne nous ont pas épargnés non plus lorsque la guerre a été déclarée. La paix est officielle depuis plus de dix ans et, encore, des soupçons, des calomnies pèsent sur nos familles. Louis, mon mari, dans ses fonctions ministérielles, a souvent dû se justifier, prouver que son action, pendant les hostilités, n'a pas été contraire aux intérêts de la France. Sa situation maritale en faisait un suspect, un intrigant. Mon frère a, lui aussi, subi des interrogatoires sur ses relations avec son beau-frère et pourtant il était Gunter Heinrich, hauptmann dans la wehrmacht, excusez-moi...capitaine dans l'armée du Reich.

- Votre mari, Monsieur....

- Monsieur Louis.

- Monsieur Louis est ministre?

- Hélas non! (elle éclata de rire) actuellement il est conseiller au ministère de la Défense....Depuis la fin de la guerre, il a suivi Monsieur Bourgès-Maunoury dans ses multiples fonctions de Secrétaire d'Etat ou de Ministre. Il a donc tenu différents postes dans des disciplines diverses. C'est un haut fonctionnaire et soumis en cela, aux vicissitudes de la fonction »

La pendule du salon rappela à Bouboule qu'il avait un train à prendre.

« Madame Gertud, je ne m'ennuie pas avec vous, mais je dois y aller....Puis-je reprendre le tableau apporté par erreur?

- Mais pas du tout Monsieur Paul! Comment vous avez dit: *Bouboule!* (elle riait encore aux éclats) Louis va bien s'amuser en contemplant le chef-d'œuvre!

- Non, je dois le reprendre....Et, j'aimerais que vous gardiez le silence sur cette méprise et même sur ma visite...Si ma patronne l'apprenait, je pourrais perdre la place à laquelle je tiens beaucoup!

- Au nom de notre amitié *Bouboule*, je vous promets de ne rien dire de tout cela! »

La porte s'était refermée derrière lui et il entendait l'Allemande rire encore. Ces grands de ce monde ne devaient pas se marrer souvent!...Dans la rue il laissa éclater sa colère et sa déception. Il rentrait bredouille. Ses tentatives, ses pièges, sa stratégie n'avaient pas permis de trouver ce qu'il était venu chercher: le nom du fonctionnaire. Pire que cela, il avait révélé le sien et avait cité le nom de sa patronne. Si la Germanique ne tenait pas sa langue, il aurait

sans doute des comptes à rendre et en particulier à Greta qui le croyait à Bordeaux. Pour se remettre de son échec, il pensa un instant qu'une visite à Jacqueline lui ferait le plus grand bien. Il était certain que s'il l'appelait au téléphone, quelques minutes plus tard elle serait à ses côtés et lui proposerait de terminer la soirée avec elle...Non, c'était une idiotie. Personne ne devait savoir qu'il était venu à Paris en coup de vent et qu'il était reparti aussi vite, penaud, déçu....

Dans le train qui le ramenait au bercail, l'incertitude accaparait son esprit. Pourquoi remuer le passé, aller fouiller dans des vies où il n'y avait sans doute pas grand-chose à trouver ? Pas plus, en tous cas, que dans de nombreux organismes de cette société en guerre où, par nécessité, par vice ou par malhonnêteté, les trafics, les compromissions, les trahisons s'étaient multipliés. Il avait une vie tranquille dans un coin champêtre qui lui plaisait, une activité inespérée qui lui convenait, des amis fidèles pour lesquels il était prêt à tout donner. Pourquoi prendrait-il le risque de remettre tout cela en question?

Bercé par le tac-tac...régulier des roues du train sur les joints des rails, il s'endormit. Quand il se réveilla, bien plus tard, l'omnibus avançait lentement dans les méandres de la voie qui tentait de traverser le Massif Central. Il ne savait pas où il était, mais le tracé était difficile, pentu, tortueux. De nombreux tunnels masquaient la lumière à intervalles réguliers et rapprochés, comme des clins d'œil complices. Sa vie à lui, Paul, serait comme cela: paisible, parfois tourmentée par les obstacles du parcours, mais toujours fidèle au chemin qu'il s'était tracé. Et pourtant il y avait Jacqueline...Il tenait à elle, l'aimait et souhaitait poursuivre sa vie avec elle. Il le lui dirait à leur prochaine rencontre. A cinquante-trois ans, il ne pouvait plus tergiverser! S'il le fallait, il abandonnerait tout pour la suivre!

Toutes ces pensées étaient fortement contradictoires et *Bouboule* se trouvait empêtré dans un imbroglio quasiment insoluble. Il ouvrit son sac et le tableau représentant Aurore vint ajouter le trouble à son désarroi. Il regarda le portrait et, ému, lui parla:

« Et toi ma petite, ai-je le droit de te laisser tomber! Un homme a tout fait pour gommer ton existence afin que la sienne soit sereine. Ses

manipulations, ses manigances... son crime, peuvent-ils rester impunis? A-t-on le droit de briser la vie d'une enfant si fragile, si radieuse, pour le seul profit d'une carrière, d'une position parmi l'élite? Il est évident que Gertrud, « la descendante de l'ex-royaume de Roumanie », n'apprécierait pas le tumulte de la vérité révélée...Et alors? »

Le voyageur médita encore sur les années de prison, sur la déchéance, sur l'exclusion qu'il avait supportées à cause de la cruauté et l'égoïsme de quelques individus. Il ne leur en voulait pas. Son éducation avait exclu à jamais toute idée de rancune, de vengeance, de haine...Mais il avait le devoir de dénicher et de démasquer ceux qui avaient programmé la disparition d'une gamine innocente. Ils seraient alors informés qu'un individu, sans voix et sans visage, avait mis à jour leur lâcheté et connaissait la vérité. Une ombre planerait et perturberait leur sommeil jusqu'à la fin de leur vie. Elle agirait pour que chaque heure du jour soit celle de la peur, de l'angoisse, du remord.



La vie ordinaire reprit à la Maison du Bois Joly. L'automne traînait ses journées raccourcies, ses matinées froides et brumeuses et la timidité de son pâle soleil. Après avoir nourri les animaux, Paul allumait le feu dans la grande cheminée du salon et lisait le journal confortablement installé dans un fauteuil moelleux. Greta s'arrêtait parfois pour réchauffer ses mains avant de rejoindre ses pinceaux et ses couleurs. Ils échangeaient quelques banalités,



comme de vieux amis qui se rencontrent tous les jours et n'ont aucune nouvelle à commenter. L'après-midi, l'homme se réfugiait dans les bois d'où il ne sortait qu'à la nuit. Il abattait des arbres, les sciait, les ébranchait et entassait les rondins qui, dans un an ou plus, alimenteraient le foyer. C'est dans cette atmosphère paisible, languissante, qu'un télégramme vint rappeler que la vie continuait, implacable, cruelle, meurtrière: Rosemonde était morte. Certes, elle n'était plus pour Paul la compagne de tous les instants. Son image ne l'effleurait que rarement, comme dans un rêve, mais sa disparition réveillait des sentiments endormis. Les souvenirs, nombreux, surgirent avec leur chapelet d'instant agréables et d'autres, plus difficiles. Cruels, inébranlables, ils déballaient les jours des premières rencontres, des embrassades maladroitement, de l'intimité des corps unis à jamais.... Ils étalaient les moments lointains où les cœurs s'emballaient, l'émotion serrait les gorges, et les yeux se remplissaient de larmes.

*Bouboule* était dans cet état quand il informa la Suédoise de la nouvelle. Elle fut émue et serra l'homme éploré dans ses bras puis, contre toute attente, elle évoqua ses propres sentiments quand

Georges, son mari, avait disparu. Eux aussi étaient séparés depuis plusieurs années. Elle aussi croyait avoir oublié celui avec qui elle avait passé de merveilleux moments de vie commune, avant de connaître un terrible désenchantement.

« Tu vois Paul, nos vies se ressemblent! Mais toi, au moins, tu pourras accompagner ton épouse dans son voyage vers l'au-delà....vers ce paradis dont elle rêvait. Tu lui donneras une sépulture digne d'elle et tu jetteras dans sa tombe la poignée de cette terre qui vous a réunis. Mon homme à moi n'a pas eu droit à mon adieu, à ma dernière larme et je ne sais toujours pas où il est !

- Tu ne sais pas où il est enterré?

- Non! Georges.... l'adjudant-chef Georges Vidal, était à Berlin-Ouest dans une unité des troupes d'occupation. En avril 1950 il a été détaché avec une petite unité, à Friedrichshafen, ville située à environ six cents kilomètres plus au sud, au bord du lac de Constance. Un mois plus tard, alors que sa mission se terminait, il a eu un grave accident qui lui a coûté la vie. Aucun élément n'a permis de savoir ce qui s'était passé. Il est parti le matin de la caserne à bord d'une Jeep, et personne ne l'a revu. L'enquête a conclu à un

accident. Il aurait manqué un virage et serait tombé dans les eaux du lac. Son corps n'a jamais été retrouvé...Nous étions séparés depuis environ cinq ans et, malgré tout, cette disparition m'a profondément peinée.

- Pardonne-moi de faire resurgir les affres d'un tel drame, mais je ne savais pas...Comment s'appelle la ville où il est mort?

- Friedrichshafen....pourquoi, tu connais?

- Oh! Non! Mais ce nom joue une musique particulière à mes oreilles...»

Ils s'embrassèrent encore une fois et les liens de l'amitié rapprochèrent à nouveau ces deux êtres si différents.

Les obsèques de Rosemonde se déroulèrent près de Rodez, au couvent de la Congrégation Saint-Joseph où elle résidait. Son corps fut mis en terre dans le petit cimetière situé derrière la chapelle. La Mère Supérieure fit remarquer à Paul que c'était là une dérogation exceptionnelle accordée par l'évêque, car cet honneur était réservé aux Sœurs de la confrérie. *Bouboule*, la tête envahie par le bourdonnement lancinant des prières monocordes, remercia sans

chaleur et quitta ces lieux qui l'étouffaient. Après avoir fait quelques pas dans la rue, il décida d'aller voir son ami Salomon à la prison toute proche. Salomon était un érudit, emprisonné pour des faits gravissimes que l'ancien facteur feignait d'ignorer. Les connaissances de cet homme, sa disponibilité et sa docilité, avaient conquis la direction de l'établissement qui l'avait chargé de gérer la bibliothèque. C'est là que les deux hommes s'étaient connus. Paul tentait de se familiariser avec les subtilités du Code de la route et l'autre l'interrogeait. C'était devenu un jeu, un divertissement...et ils avaient sympathisé. Ainsi, peu à peu, l'homme de Roquebrune s'était mis à lire certains grands auteurs de la langue française: Victor Hugo, Zola, Dumas, Théophile Gautier...Il y avait le maître et l'élève, l'intellectuel et l'artisan de la nature, le théoricien et le pragmatique. Cela donnait des échanges intéressants, passionnants, où chacun trouvait son compte. Les gardiens n'avaient aucun problème avec ces deux-là et savaient être tolérants.

Ils le furent lorsque Paul se présenta devant la lourde porte et demanda à voir son ami.

« Monsieur Boulin, vous ne vous souvenez déjà plus des heures de visite?

- Ce n'est pas le genre de chose que l'on s'efforce de ranger dans un tiroir de la mémoire! Et aujourd'hui je suis visiteur, ce qui n'était pas le cas lorsque vous m'avez connu non? »

On se serra les mains et Bouboule retrouva son copain, amaigri, le visage masqué par une broussailleuse barbe blanche. L'accolade fut sincère, forte, interminable.

« Tu me pardonneras, mais je ne t'ai rien apporté!

- Si, tu m'apportes beaucoup. Ta fidélité, ton amitié... sont des cadeaux auxquels je ne m'attendais plus »

Ils s'assirent face à face et Salomon prit la parole le premier:

« Je vais me contenter de t'écouter, car moi je ne suis rien et la vie carcérale tu connais. Raconte-moi ce que tu as fait depuis ta sortie de prison. Dis-moi quelles sont tes activités. Parle-moi de tes amours....de tout quoi! »

Et Paul évoqua sa vie, les enfants...mais surtout les sujets qui accaparaient ses pensées, volaient ses heures de sommeil, interrompaient ses repas.

« Comment pourrais-je trouver le compagnon de la mère d'Aurore? Que cache-t-il? Que deviennent les tableaux réalisés par Greta? L'accident de Vidal était-il un banal drame de la route, ou des mains criminelles l'aidèrent-elles à plonger dans le lac? »

Comme pour bien sceller dans sa tête et celle de son ami le synopsis de l'histoire il déroula la chronologie des faits:

« En 1939, Greta Zettergvist épouse Georges Vidal, militaire de carrière à Paris. La guerre est déclarée, le soldat part au front, le couple est écartelé. Un an plus tard, peu après la signature de l'Armistice, elle rencontre Louis. Ils s'aiment et donnent naissance en 1941 à une petite fille: Aurore. A la fin de la guerre, les Vidal se séparent définitivement. Cinq ans plus tard, donc en 1950, Georges Vidal se tue, en Allemagne, dans un accident de voiture inexpliqué. Greta et Aurore s'installent à la ferme familiale des Vidal dont elles sont les héritières. Après tu connais la suite, nous en avons longuement parlé....Il faut que je précise que Louis, dont j'ignore le nom, est marié

avec une Allemande. Il a une fonction importante au ministère de la Défense. C'est lui qui a exigé que la Suédoise et sa fille quittent Paris, pour les cacher, je suppose, à Roquebrune. Enfin, élément important, les deux amants savaient qu'Aurore se planquait dans une caverne, et que moi je m'occupais d'elle. La disparition de la gamine a été, probablement, un soulagement pour le père. La mère a, semble-t-il, des sentiments contradictoires: soumission à son homme, peur d'assumer son rôle de mère et chagrin (discret) d'avoir perdu un être cher.....

- Vidal s'est tué dans quel coin de l'Allemagne?

- Sa voiture a plongé dans le lac de Constance....mais le nom de la ville est trop compliqué, je ne peux le répéter »

Salomon s'absenta un instant, suivi par le gardien. A son retour, il déploya sur la table une carte de l'Allemagne. Le doigt du bibliothécaire se posa sur le lac cité par son ami et annonça, à haute voix, le nom des villes qui bordaient cette étendue d'eau...

« Comment tu as dit? Fridrich...quoi?

- Friedrichshafen!

- C'est ça!..C'est là que l'accident s'est produit »

Paul se pencha sur le labyrinthe des routes et chemins, tenta de lire, à son tour, le nom des villes et poussa des gloussements de satisfaction quand il reconnut Donaueschingen et Hohenzollern. Salomon, surpris, le questionna sur ces découvertes enthousiasmantes.

« Mais ton bonhomme, il est mort à plusieurs endroits? »

Alors le facteur expliqua tout: la résidence de Gunter Heinrich...la famille des Hohen...machin...il s'embrouilla un peu, car:

« ...Gertrud m'a parlé des Hohen....machin, mais avec un autre nom à côté.

- Hohenzollern-Sigmaringen?

- Oui c'est ça!

- C'est une lignée importante qui fut à l'origine de la royauté de Roumanie! »

Sur la carte ils trouvèrent le nom de Sigmaringen. Salomon rappela que cette ville fut le refuge des pétainistes et que Pétain lui-même y fut emmené par l'armée allemande en septembre 1944.

« Et ce Gunter Heinrich, il fait quoi?

- C'est un ancien militaire de carrière qui, à la retraite, s'est lancé dans les affaires »



Salomon se gratta la tête tout en relisant ses notes.

« Ton histoire, Paul, est bien compliquée et concerne du beau monde....Tu ferais mieux d'oublier tout cela, car, si tu commences à tirer le bout de fil qui sort de la pelote, tu ne sais pas jusqu'où cela peut te conduire.

- Mais je ne veux tuer personne!...Je voudrais seulement savoir qui est ce Louis, pourquoi il a quasiment abandonné sa fille, et ce qu'il cache. Je dois au moins cela à Aurore! Je ne vais pas tourner cette histoire dans ma tête pendant des années. Je veux savoir maintenant.

- Comme tu voudras....mais ne fonce pas comme un taureau sur une muleta! En Allemagne il s'est passé quelque chose. Moi, j'irais à Friedrichshafen et j'essaierais d'en apprendre un peu plus sur Vidal....Le lac de Constance est magnifique et c'est à moins de deux cents bornes de Mulhouse....Offre-toi cette balade, tu l'as bien mérité! Quoi que tu fasses, pense toujours au pire et sois discret....Bon, je vais y aller. Il ne faut pas abuser de la générosité de mes geôliers »

Les deux amis se promirent de se revoir bientôt et l'accolade qui les unit un long moment recelait beaucoup d'émotion.

En sortant de l'enceinte carcérale, Bouboule ne put s'empêcher de penser que ce lieu, associé au nom de Greta, était à l'origine de sa nouvelle vie. A son arrivée sur terre, son destin était tracé, comme l'avait été celui de ses parents et de tous leurs prédécesseurs. Or son existence à lui avait été chamboulée. Le simple facteur s'était ouvert à un autre monde, à la littérature, à la musique, aux arts. En prison il avait rencontré des hommes dans toutes leurs diversités, leurs cruautés... Dehors, des femmes et des enfants l'accaparaient, le tourmentaient...Mais il remerciait le Bon Dieu de tous ces dons, même si parfois cela se révélait cruel.

Paul se consacra entièrement aux fêtes de Noël et oublia un peu son projet de voyage. Sa décision était prise et, dès la mi-janvier, il partirait visiter la région du Bade-Wurtemberg. Il rêva que Jacqueline était à ses côtés dans ce périple tracé pour des amoureux, dans un site superbe et dont le bout de la route plongeait dans un lac sublime. Il hésita longuement avant d'abandonner cette idée. Salomon

lui avait bien dit de ne parler à personne de sa démarche et il avait raison.

La Parisienne avait confirmé qu'elle accompagnerait les enfants et qu'elle resterait avec eux pendant tout le séjour. *Bouboule* en était tout ému, aussi promettait-il de mettre les petits plats dans les grands. Son objectif était de rassembler autour des bambins, un nombre important d'adultes. Il souhaitait dissimuler aux petits Parisiens qu'on avait arrangé un truc pour eux. Non, il organiserait une véritable fête et pour cela Marinette et Ricou seraient invités ainsi que leurs enfants. Greta était d'accord, Marinette enthousiaste et le charron demanda à réfléchir, ce qui voulait dire qu'il acceptait le projet.

Décembre jouait de ses nuits glaciales et de ses journées grises et tristes. La nature dormait, les oiseaux avaient disparu, les insectes se terraient sous forme de larve ou de cocon. Paul s'était mis au diapason de son environnement. Il se couchait de bonne heure et lisait. Il se levait en même temps que la lueur du jour, c'est à dire très tard et faisait de longues promenades dans la forêt ou au bord du ruisseau. Souvent il allait jusqu'au village et retrouvait ses amis. Avec Marinette ils parlaient de la fête de

Noël qu'ils préparaient avec soin. Il cacha à Ricou sa rencontre avec Salomon et s'évertua à chasser les craintes de son ami .

« Ton histoire de soirée de Noël est sans doute excellente pour les enfants, mais il ne faut pas que *l'autre* vienne mettre son grain de sel. Si elle m'emmerde, je fous le camp.

- Commence par dire Greta au lieu de *l'autre*, et rien ne t'empêchera de l'ignorer! Depuis qu'elle a vidé son sac, qu'elle a soulagé sa conscience, elle n'est plus la même. Cette femme est maintenant sereine, redevable envers moi pour ce que j'ai vécu, responsable face à l'avenir...

- Ecoute-moi ce cornichon! Ma parole, mais tu es amoureux de cette bonne à rien! »

Marinette déclarait que la discussion était close et on passait à autre chose.

Tout arriva en même temps: les gamins, Jacqueline, la neige...et cette ambiance toute particulière de Noël. Paul se démenait, accueillait, installait tout ce petit monde et se multipliait afin que chacun soit satisfait. Il avait réorganisé les chambres afin de trouver une place pour son amie parisienne.

Greta n'était pas dupe et laissait faire, tout en évitant de croiser sa rivale. Les gamins (la formule de trois garçons et trois filles avait été retenue) furent enthousiasmés par l'immense sapin qui se dressait dans la grande salle. Deux clans s'étaient formés et des chamailleries les opposèrent. Il y avait ceux qui voulaient, en priorité, décorer les branches nues de l'épicéa et ceux qui voulaient immédiatement s'occuper des animaux. Bouboule trancha avec diplomatie et impartialité: on voterait à bulletin secret. Il fit découper des bouts de papier, afficha les deux questions et, avec fermeté et conviction, fit accepter le principe que: « le résultat sorti de l'urne serait admis par tous! »

Sous le regard admiratif de Jacqueline, cette leçon de démocratie ramena le calme dans le groupe qui vota, à une courte majorité, la décoration du sapin. La représentante de la mairie de Bobigny proposa que l'on examine les contrats de la future association pendant que les jeunes décorateurs étaient occupés. L'ensemble des propositions fut accepté et on rajouta même une suggestion de Paul: ouvrir l'établissement à d'autres activités, sous réserve que la commune de Roquebrune accepte de participer aux

frais de gestion. Après la signature des documents, Greta s'éclipsa, ce qui permit à Paul de poser la question qui trottait dans sa tête depuis longtemps:

« Tu apposes ta griffe sous le nom de Madame Berthon. Partout on t'appelle ainsi. Tu as donc été mariée? »

Elle éclata de rire puis:

« Non pas du tout...mais mademoiselle, à mon âge, cela fait vieille fille! »

Et ce jour de Noël 1956 se leva revêtu d'un épais manteau blanc. Les branches des arbres pliaient sous un cordon de neige. Les aspérités du sol avaient disparu, et un grand silence régnait autour de la maison comme si tout avait été enseveli sous la cape d'hermine. A leur réveil, les petits Parisiens d'abord émerveillés voulurent foncer vers ce tapis bienvenu. Bouboule calma leurs ardeurs et les invita à le suivre.

« Nous allons voir si, pendant notre sommeil, des rôdeurs ont tournicoté par ici! »

Derrière la volière, ils découvrirent des traces qui ne laissaient aucun doute, en principe, sur le visiteur de la nuit. Mais les gamins, toujours imaginatifs, surtout en ce jour particulier, voyaient là

les pas d'une fée de la forêt ou d'un envoyé du Père Noël venu repérer les lieux.

« Ne faites pas les malins les enfants et suivons plutôt le chemin inscrit dans la neige! »

La route du prédateur longeait la clôture, se perdait en circonvolutions, filait droit, pour se terminer très près du poulailler. Là, le fauve affamé avait gratté violemment le sol gelé pour tenter de passer sous la clôture, mais en vain.

« Voilà le travail de maître renard! Il devait avoir très faim! Si nous suivions ses traces plus loin, nous découvririons sans doute de nouvelles traques, des poursuites effrénées derrière un lièvre ou un lapin. Imaginez les courses en zigzag. Ecoutez les glapissements du chasseur déjà assuré de son affaire. Fermez les yeux et voyez les roulés-boulés dans le tapis blanc, le nuage de neige suspendu dans les airs et puis des taches de sang répandues comme de multiples coquelicots....»

Le professeur arrêta brusquement ses descriptions. Les yeux des filles se remplissaient de larmes et les garçons détournaient le regard et s'éloignaient. Paul était satisfait du résultat. Il démontrait, encore une fois, que ces gamins que l'on



disait turbulents, fermés à toute réalité, avaient un cœur pour pleurer et une tête pour s'approprier la vie. Cela promettait un beau Noël et ce fut un très beau Noël....

Autour de la grande table, cinq des enfants de Marinette et Ricou côtoyaient les petits Parisiens et les adultes habitués des lieux. Louis, l'aîné, n'avait pu se libérer, mais Ernest, le fiancé de Georgette la cadette, le remplaçait au pied levé. La soirée commença par un jeu de loto que l'on appelait ici *une quine*. C'était la tradition....Les cartons s'alignaient devant chaque participant, les joueurs écoutaient avec ferveur les numéros tirés par *Bouboule* et, dans un silence grandissant, les haricots secs prenaient place dans les cases. Quand le fatidique « quine! » jaillissait dans la salle, les participants déçus échangeaient leur regret de voir s'envoler la victoire qui ne semblait pourtant pas pouvoir leur échapper. L'excitation du jeu ne cessa de grandir jusqu'à l'heure inévitable du départ pour la messe de minuit. Les voitures de Paul et Ernest se chargèrent d'emporter tout ce petit monde....Pas si petit que cela, car une quinzaine de personnes s'entassèrent dans les deux véhicules. Seules Marinette et Greta restèrent à la ferme pour

préparer le réveillon. Jacqueline, qui s'amusait autant, sinon plus, que les gamins, se serrait contre *Bouboule*, heureux de cet intime contact....Sa joie était telle que, de sa bouche malicieuse, jaillit le fameux *Petit Papa Noël!* qui envahissait les ondes depuis plusieurs semaines. Les Tino Rossi se multiplièrent dans l'habitable et même, par les vitres ouvertes, à l'habitable d'un véhicule voisin....

Dans l'église, au premier rang, les yeux des enfants s'émerveillaient des lumières et dorures diverses. Leurs oreilles s'emplissaient des cantiques qu'ils ne connaissaient pas. Leur étonnement était visible au travers de l'immobilité de leur corps et à l'obéissance aveugle aux indications du prêtre. « Debout, assis...Les enfants rassemblez-vous autour de la crèche et avec moi chantez: *Il est né le divin enfant* » Sous les hautes voûtes, les voix montaient harmonieuses ou bruyantes, mais toujours joyeuses. Au fond, dans les tribunes, Paul et Ricou devaient mêler leurs vocalises à celles de leurs compagnons croyants ou athées qui trouvaient là l'occasion d'oublier les soucis de tous les jours. Pendant les instants de recueillement, quand le silence parfait

angoissait les êtres, Paul Boulin devait réciter sa propre prière: le périple allemand.

De retour à la Maison du Bois Joly, les pèlerins d'un soir eurent la surprise(?) de constater que le Père Noël avait déposé des paquets au pied du sapin. Sur chaque paire de chaussures, les surprises attendaient....La table, magnifiquement décorée, attirait d'autres regards, plus enclins ceux-là à remonter un estomac descendu dans les talons....La joie était totale....Les filles dorlotaient déjà leur poupée, les garçons tentaient de faire tourner leur toupie, les adultes « sifflaient » le vin blanc et les papiers traînaient partout. Le comble de l'allégresse surgit de l'accordéon qu'Ernest maniait avec dextérité. On mangeait, on dansait, on chantait, pour le plus grand bonheur de Paul qui réussissait la fête dont il rêvait. Une grande famille trouvait là l'occasion de rire, de se distraire, de souder des liens qui, quoi qu'il arrive, resteraient indestructibles. Certes, les rites étaient bafoués, la fête religieuse oubliée, le repos des enfants négligé, mais pour *Bouboule* il s'agissait bien là d'une Nativité. Quand Greta fit irruption dans la pièce, un violon coincé sous son menton, tous savaient que quelque chose de grand se réalisait.

Quand l'archer fit pleurer les cordes en harmonie avec les notes de l'accordéon, l'émotion étreignit tous les cœurs. Quand enfin, Ricou entraîna dans une valse folle la grâce de la Suédoise, il était indéniable qu'une page se tournait. Paul en était ému et, tout en serrant fortement la main de Jacqueline, il promettait à Aurore de lui faire partager ce renouveau inattendu.



Paul préparait son voyage avec minutie et discrétion. Il avait annoncé à son entourage qu'il allait voir de la famille à Marseille puis à Lyon. S'il n'avait pas le cœur léger, ce n'était pas par appréhension de ce saut dans l'inconnu, mais à cause d'une blessure que la fête de Noël lui laissait en cadeau. Certes tout s'était déroulé à la perfection, dans une ambiance joyeuse et amicale, mais l'euphorie l'avait rendu intrépide et maintenant il s'en mordait les doigts. A l'heure matinale où les embrassades clôturèrent les festivités, où les corps endoloris souhaitaient s'endormir sur des couches moelleuses, *Bouboule* roucoulait auprès de sa belle. Grisé par les flonflons et les alcools divers, il proposa à Jacqueline de l'épouser...ou pour le moins de partager leur vie ici ou ailleurs. Un rictus crispa le visage de la Parisienne.

« Mais ça va pas! Non Paul...Comme je te l'ai dit, je ne me suis jamais attaché à un homme. Tu es généreux, bon, altruiste et tu resteras pour moi le meilleur compagnon que je n'ai jamais eu. Tu as constamment fait preuve de délicatesse envers moi et c'est pour cela que je prendrai toujours un immense plaisir à passer un jour ou une nuit avec toi. Mais ne m'en demande pas plus....Nous sommes un peu les rats de la fable. Toi, le *Rat des Champs*, tu ne serais pas à l'aise dans les salons feutrés. Les « dérangements » de la capitale, ses bruits, ses agitations permanentes t'ennuieraient rapidement. Moi, le *Rat des Villes*, je ne pourrais passer mon existence dans les bois et les pâtures au milieu de gallinacés! Restons amis, le hasard créera des rencontres et nous nous aimerons ainsi.

Elle l'avait embrassé très tendrement, mais, maintenant, ses lèvres portaient le goût amer de la déception. Il ne comprenait pas que l'on puisse aimer sans d'autre perspective que des rencontres fortuites. Son éducation, comme les mœurs locales, rejetaient ces coucherries sans lendemain. Il aurait bien mis fin à ces comportements aléatoires si, au fond de son être,

un lien puissant ne l'attachait à cette femme sans laquelle il ne voyait pas de futur.

Il voyagea toute la nuit et le petit matin vit le train s'engager bruyamment sous la marquise de la gare de Strasbourg. Jusque là tout s'était bien déroulé et il avait même pu récupérer une partie du sommeil perdu. Une seule pensée occupait son esprit: comment allait-il orienter ses recherches? Les difficultés commencèrent au guichet de la gare. Quand il demanda un billet pour Fri..chafen, l'employé le fit répéter une première fois, puis se demanda à quel zombie il avait affaire. Emmitouflé dans une *canadienne* flambant neuve, la tête à demi dissimulée entre le col relevé et la casquette à carreaux enfoncée jusqu'aux oreilles, l'accent rocailleux venu d'horizons lointains faisaient de cet individu un cas à part. Le Chef fut appelé à la rescousse et, une nouvelle fois, Paul fut soumis au supplice de la question:

« Où voulez-vous aller, Monsieur?

- A Fri...chafen, au bord du lac de Constance....

- Mais le lac de Constance est grand! Et les villes se terminant par « chafen » sont nombreuses en Allemagne! Vous n'auriez pas une adresse, ou



quelque chose comme cela, qui nous donnerait le nom de la gare destinataire? »

Le Chef avait trouvé la solution – c'est pour cela sans doute qu'il était chef- et *Bouboule* se souvint du papier sur lequel Salomon avait noté tous ces noms de villes. Il fouilla ses poches – les autres clients trouvaient qu'il en avait beaucoup- et sortit enfin le document salvateur. Quand il eut indiqué le nom de la ville où il souhaitait se rendre, l'employé lui infligea un cours de diction dont il se serait bien passé, puis il enchaîna:

« Vous payez en francs ou en marks? »

Vraiment ce blanc-bec commençait à l'emmerder avec toutes ses questions auxquelles il ne comprenait rien. Il sortit de son portefeuille plusieurs billets et paya. Dans l'immense salle des pas perdus qui, en l'occurrence portait bien son nom, Paul fut pris d'une forte envie de retourner au pays. Le mal qui l'étreignait l'angoissait et la question lancinante qui trottait dans sa tête, n'était pas faite pour le rassurer: « Mon pauvre *Bouboule* mais qu'est-ce que tu fais là? » Alors, dans le lointain, une voix lui répondait: « C'est pour moi... Aurore, que tu te donnes tout ce mal et je te remercie »

Un employé s'approcha et lui remit un prospectus de la part de son chef qui n'était autre que le chef précédent.

« Vous trouverez là-dessus toutes les indications nécessaires à votre voyage! »

Il déplia le document et l'homme de l'art lui en expliqua la lecture.

Rassuré, le voyageur se laissa emporter vers son objectif. A chaque changement de train, il arrêta le premier employé porteur d'une casquette et montra sa destination, sur le fascicule horaire. Ainsi, les difficultés s'estompèrent. Sa seule souffrance à présent était celle que lui infligeait l'accent guttural de la langue allemande. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre, mais, les ordres, les allégations, les vexations de cette douloureuse époque se réveillaient en lui et le rendaient méfiant. Il aurait aimé, à cet instant, que quelqu'un soit près de lui. Même Jacqueline, dont le recadrage à son égard sonnait encore à ses oreilles, aurait été la bienvenue. Elle pouvait penser, dire, ce qu'elle voulait, il resterait accroché à ses basques et l'aimerait jusqu'au dernier souffle....

Il arriva à Friedrichshafen en début d'après-midi. Un pâle soleil d'hiver tentait de réchauffer une température glaciale. Il se mit à la recherche du lac et d'un hôtel, car pour lui les deux étaient indissociables. Il était là pour tenter de connaître un peu mieux la vie de Vidal, mais il n'excluait pas de faire un peu de tourisme. Son regard balayait les façades des maisons à colombages. Il s'extasiait devant les couleurs chatoyantes et les peintures qui décoraient les murs lorsque le scintillement de milliers d'étoiles attira son attention. Le lac était tout près, grandiose, nu, gris...Le voyageur était déçu. « En hiver tous les lacs se ressemblent...Ceux de son Aveyron natal étaient plus petits, mais aussi beaux » Il entra dans un hôtel dont la façade colorée dansait sur le miroir transparent de l'étendue d'eau. Il eut l'agréable surprise de constater que le réceptionniste parlait la langue de Molière. Du cinquième étage, le panorama était grandiose. Les montagnes enneigées de Suisse ou d'Autriche transformaient le lac en oasis où l'été devait être magnifique.

Emballé par sa nouvelle activité de touriste, requinqué par une bonne douche, son premier geste

fut d'appeler Jacqueline. Décidément il ne pouvait la chasser de son esprit.

« Allô! C'est moi, c'est Paul. Devine où je suis?

- ?.....

- Dans un hôtel allemand dont le nom se traduit dans notre langue par: l'Hôtel du Lac....Ca te dit quelque chose?

- Arrête tes énigmes et dis-moi ce que tu fais là-bas?

- Je suis au bord du lac de Constance, à Frie...drich...shafen - excuse-moi, mais je lis le nom sur un papier - et mon seul regret est que tu ne sois pas à l'hôtel près de moi. Je suis sûr qu'après un séjour dans ce lieu de rêve, tu ne voudrais plus me quitter.

- C'est moi qui rêve! *Bouboule* seul au fin fond de l'Allemagne! Ne me dis pas que tu fais du tourisme, je n'y croirais pas. Alors que cherches-tu dans ce coin si loin de Roquebrune? »

Alors il parla de Vidal, de sa recherche d'une certaine vérité, de la remise en place de ses idées qui s'embrouillaient depuis trop longtemps....

« J'ai l'impression que tu t'engages dans une démarche qui risque de te dépasser. Pourquoi tu ne m'en a pas parlé avant d'agir?

- Je voulais le faire quand je t'ai proposé de m'épouser. J'avoue que ta réponse m'a coupé tous les moyens....Mais il n'est pas trop tard pour changer d'avis!

- Imbécile! »

Un déclic indiqua qu'elle avait raccroché.

21

294

Les réactions d'humeur de sa Parisienne préférée n'avaient pas troublé Paul qui voguait sur un nuage. Depuis ses premiers pas sur cette terre, il n'avait jamais trouvé la vie aussi belle. Il se blottissait dans le confort, s'étonnait des images de la télévision, appréciait que le personnel soit aux petits soins pour lui lors du dîner. Il dégusta les spécialités locales, jugea de la limpidité de la robe dorée du vin blanc local dont il découvrit les arômes. Enveloppé dans un peignoir de bain, pieds nus sur la moquette, il se planta devant un miroir et mima des allures de nouvel aristocrate qui le firent se tordre de rire. Etait-ce bien là le facteur de Roquebrune? Que d'événements chamboulaient sa vie depuis quelques années!... Enfin, plongé dans le grand lit douillet, il ne tarda pas à s'endormir et à rêver à un monde dans lequel apparut une petite fille blonde couverte de bijoux....

Le petit déjeuner conclut cet épisode paradisiaque qui enchantait encore l'Aveyronnais. De retour dans sa chambre il ne s'aperçut pas de suite que deux hommes l'attendaient.

« Qu'est-ce que vous foutez là, et comment êtes-vous entrés? »

- Par la porte ouverte.....Préparez-vous, prenez vos affaires, nous avons ordre de vous conduire auprès d'une personne qui vous connaît et vous offre l'hospitalité. Donnez-nous vos papiers, votre argent et suivez-nous »

Le voyageur protesta, refusa un instant de donner quoi que ce soit, mais il remarqua bien vite que la patience de ses visiteurs avait des limites. La main qui serrait fortement son bras n'avait rien d'amical. Les armes qu'ils montraient ostensiblement, accrochées à leur ceinture, étaient dissuasives. Quand ils vociférèrent dans la langue de Goethe, quand les traits de leur visage se durcirent, quand les gestes devinrent nerveux, il céda.

La puissante voiture aux vitres teintées roula pendant environ une heure. Paul eut le temps de réfléchir à son périple, aux événements qui avaient marqué son voyage. Mais, la question qui revenait sans cesse était: « comment ont-ils su que j'étais dans cet hôtel? » L'unique réponse qu'il obtenait était: Jacqueline. Elle était la seule à savoir...Mais non ce n'était pas possible...Les paroles de Salomon lui



revenaient aux oreilles: « Ne te fie à personne, même à tes amis, à ceux qui disent qu'ils t'aiment! A personne »

La grille d'une vaste propriété se referma derrière le véhicule. L'un des hommes tira Paul de l'habitacle et l'accompagna à l'intérieur de la demeure bourgeoise. Assis à son bureau, un quinquagénaire en costume trois-pièces l'accueillit dans un français assez correct.

« Ah! Voilà Monsieur Paul Boulin dit *Bouboule*. Soyez le bienvenu! Voulez-vous prendre quelque chose?

- Dites-moi ce que vous me voulez et comment vous avez su que j'étais ici?

- Nous voulons savoir ce que vous cherchez, ce que vous êtes venu faire dans ce coin de la grande Allemagne! Vous n'êtes pas homme à se lancer dans un tel voyage sans raison! Vous n'êtes pas un touriste comme les autres!

Il éclata d'un grand rire tout en dévisageant Bouboule de la tête aux pieds. Il est vrai que le « touriste », vêtu de sa *canadienne* descendant sur un pantalon de velours à grosses cotes qui tombait en

accordéon sur d'imposantes chaussures en cuir, ne brillait pas par sa discrétion.

« Je suis un promeneur qui visite une région que l'on dit magnifique.... Mais à qui ai-je l'honneur?

- Vous êtes un plaisantin! Nous connaissons tout de vous, de votre passé, de vos activités. Pour des raisons qui nous échappent, vous avez tout à coup décidé de fouiller la vie des personnes qui entourent madame Greta Zettergvist. Pour trouver quoi? Dieu seul le sait! Je m'appelle Gunter Heinrich et, pour répondre à votre deuxième question, je puis vous dire que c'est Madame Berthon qui m'a alerté.

- Jacqueline?

- Vous connaissez Jacqueline? C'est vrai que tout le monde connaît Jacqueline....une sacrée mangeuse d'hommes! Comment disait-il l'autre, comment s'appelait-il?....Vidal. Vidal disait: «... Il n'y a que le train qui n'est pas passé dessus! » Il éclata d'un rire hystérique et reprit: «..J'ai été informé par Madame Gertrud Berthon, ma sœur et épouse de Monsieur Berthon frère de Jacqueline....Vous suivez? »

Paul Boulin était complètement abasourdi. Son amie Jacqueline était la sœur de ce haut fonctionnaire dont il cherchait l'identité depuis de longs mois. Elle

était sans doute la complice d'un homme qu'il détestait....qu'il haïssait.... Il venait de comprendre qu'il était victime d'une bande de bons à rien qui ne souhaitaient pas le voir s'agiter, fureter. Même Vidal faisait partie de la bande! Dans ces eaux troubles et malsaines, comment Greta nageait-elle? Suivait-elle le banc affamé des requins ou en était-elle prisonnière? Aurore, entre de telles mains, n'était que fêtu de paille....Quant à Jacqueline, la fourbe, la salope, elle paierait cher sa trahison, car, il n'y avait pas de doute, c'est elle qui avait parlé. C'est elle qui avait trompé son monde en ne révélant pas ses liens avec l'employé du ministère. C'est elle, sainte nitouche, qui l'avait manipulé.....A partir de cet instant, Paul refusa toute discussion et resta muet comme une carpe. Puisque sa tenue faisait rire tout le monde, il allait en jouer et passer pour l'idiot du village....En général il se débrouillait bien dans ce rôle de composition.

Devant le mutisme de son prisonnier, l'ancien capitaine de la Wehrmacht ordonna que l'on accompagne Monsieur Boulin dans ses appartements. C'est ainsi que *Bouboule* se retrouva dans un grenier

envahi par des vieilleries et d'immenses toiles d'araignées. Il faisait un froid à rompre les os et tout le confort résidait en un matelas crasseux jeté au milieu de la pièce.

Pendant plusieurs jours il eut le temps de méditer sur son aventure. Le froid l'empêchait de dormir, l'inconfort faisait naître des douleurs dans tous ses membres, le manque d'hygiène l'humiliait. Ses amis Marinette et Ricou occupaient ses pensées. Plus que jamais il reconnaissait le bien-fondé des craintes de son ami. Cela, associé à l'image d'Aurore, le réconfortait et l'encourageait à poursuivre ses recherches.

Après cette période peu glorieuse de captivité, pendant laquelle on ne lui posa que quelques rares questions, il fut transféré dans une autre ville.

« Je vous ai trouvé un emploi de jardinier dans un village pas très loin d'ici. Mais attention!...Vous êtes mon prisonnier. A la moindre tentative d'évasion, de rébellion, d'établissement de relation avec la France, vous goûterez aux spécialités que nous réservons aux individus récalcitrants. C'est Paris qui donne les instructions, mais ici c'est moi, Gunter Heinrich, qui décide de votre sort. Adieu Monsieur! »

Paul eut la surprise d'arriver dans un camp militaire. Il fut conduit dans un bureau où celui qui devait être le Chef de Corps le reçut comme un chien dans un jeu de quilles.

« Monsieur, vous entrez dans ce camp et vous ne devez en sortir sous aucun prétexte. Si vous vous tenez tranquille, si vous ne posez aucun problème, tout se passera bien. Vous serez nourri, logé, dans les mêmes conditions que les soldats. Seul votre programme de travail sera différent.

- Je suppose que je ne vais pas faire du jardinage au mois de janvier! Alors, où est ma cellule?

- Taisez-vous! Vous ne parlerez que si on vous y invite! Allez rompez! »

*Bouboule* fut tiré hors du bureau par son accompagnateur. En d'autres circonstances, il se serait amusé des expressions du Chef, qui parlait très mal le français. Là-bas, à Roquebrune, un mauvais imitateur aurait pu reprendre les tournures de phrases de cet Allemand et faire rire aux larmes les spectateurs de la salle des fêtes.....

Il rangea ses rares affaires dans l'armoire métallique et s'allongea sur le lit. C'est vrai, il n'était pas mal installé. La chambre, certes au confort spartiate, comportait un lavabo et une table. Seuls les barreaux des fenêtres rappelaient qu'il était « prisonnier ». Il resta un long moment ainsi, récapitulant ses dernières aventures. En fin de compte il était satisfait. Il avait fait ce voyage sans but précis et voilà qu'il avait obtenu le nom de l'amant de Greta et celui de tous ceux qui gravitaient autour de l'employé du ministère de la Défense. Mais maintenant il rêvait de savoir quel était le lien qui unissait tous ces gens. Qu'avaient-ils de si important à cacher qu'Aurore en devienne gênante?....Oui, il fallait qu'il sache.....

Boulin, ou « le Français », comme on l'appelait ici, s'appliquait à respecter le programme qui lui avait été assigné. Il était en fait « homme à tout faire ». On le réveillait à cinq heures et l'entretien du bâtiment des cuisines devait être terminé avant l'arrivée des soldats. Le gradé de service entraînait le premier et, si un seau, un balai ou une serpillière traînait par là, *Bouboule* se faisait sérieusement houspiller sous les

rires moqueurs des jeunes gens. Quand ceux-ci avaient libéré leurs chambres, il entreprenait le nettoyage des sanitaires. L'après-midi il travaillait à l'extérieur, ratissant, taillant, rafistolant des parterres. Il appréciait ces heures passées en plein air et, comme on le laissait tranquille, il regardait évoluer les avions. Il avait en effet vite compris qu'il était dans une base-école chargée de la formation des futurs pilotes de l'armée allemande. Les jeunes gens, qui avaient suivi des études assez longues, s'exprimaient assez correctement en français. Peu à peu des liens se tissèrent et beaucoup des membres de cette élite aimaient à parler avec « ce brave homme ». Certains avaient séjourné à Paris, Strasbourg ou Lyon et évoquaient leurs souvenirs. Paul rectifiait les erreurs de vocabulaire, les fautes de syntaxe et s'amusait à souligner les pléonasmes ou les contrepèteries. Pour se montrer pas très futé – c'était son jeu de rôle- il disait de grosses blagues pour rétablir la langue de Molière dans le droit chemin. « Ne pas confondre une escalope en salade et escalader une salope! » De rire en rire, un groupe de fidèles s'était formé qui retrouvait le jardinier chaque fois que cela était possible c'est-à-dire quand les autorités le

permettaient. Parmi les assidus des rencontres il y avait Hans, un blondinet à l'allure sportive et très sympathique. Il montrait beaucoup d'intérêt à la vie de Paul, à sa famille, à sa région. Il se posait des questions sur la présence de cet homme sur le territoire allemand et, qui plus est, dans une unité de la Wehrmacht. Aux questions insidieuses de son ami, le facteur répondait: « Mon garçon, moins tu en sauras sur ma situation mieux ça ira pour tout le monde! » *Bouboule* l'aimait bien et se comportait avec lui comme il l'aurait fait avec un fils. Cela le consolait de l'agressivité de certains abrutis qui lui certifiaient qu'ils gagneraient la prochaine guerre grâce à la qualité de leur flotte aérienne...et de ses pilotes.

Donc, Paul s'intégrait dans son nouveau milieu et était prêt à patienter jusqu'à ce que Gunter Heinrich veuille bien le libérer. Sa détention se déroulait dans une prison qu'il qualifiait de dorée eu égard à celle qu'il avait connue précédemment. Son geôlier venait le voir et posait la question répétitive à laquelle il n'obtenait aucune réponse.

« Alors, *Bouboule*, tu n'as toujours rien à me dire?



- Pas plus qu'hier...
- Et bien tu resteras ici jusqu'à ce que tu me racontes ton histoire.
- Vous savez je ne suis pas pressé! Pourvu que je sois rentré pour Pâques afin de recevoir les gamins de Bobigny! »

Et l'autre répondait par un grand éclat de rire qu'il terminait par une formule lapidaire «...il est fou ce mec! »

La vérité était que Paul commençait à se poser des questions sur ce qui pouvait se passer à la Maison du Bois Joly. Ses amis n'allaient-ils pas s'inquiéter de son absence prolongée? Ricou, l'impétueux Ricou, n'allait-il pas lancer une des initiatives dont il avait le secret et qui mettrait les autorités à sa recherche? Greta ne subissait-elle pas la colère des Berthon, frère et sœur?

Peu à peu les tristes soirées d'isolement affaiblirent la résistance du prisonnier. Il méditait de longues heures sur sa vie passée, sur l'évolution de son existence, sur les erreurs commises...Qu'il était loin le temps où, en culottes courtes, il gardait le maigre troupeau de brebis de ses parents...Qu'il était flou le souvenir des bêtises, des chapardages, des

« tours de couillons » comme disait son ami Ricou...Qu'ils étaient bons les matins de pêche quand la rivière se débarrassait des brumes de la nuit...

D'autres fois ce sont les femmes qui occupaient ses pensées. Jacqueline, la fourbe, la manipulatrice, qui avait complété sa collection de mâles par un brave et robuste paysan...Greta, tendre ou agressive, douce ou tortionnaire, mais esclave d'un homme, de son amour pour lui...et de ses largesses...Et Rosemonde, soumise, corvéable et taillable à merci, qui ne lui aurait jamais apporté les plaisirs et les voluptés connues avec les Parisiennes.

Tout cela était la vie, sa vie, qui lui réservait sans doute d'autres joies et d'autres peines...à condition de sortir de ce trou. Alors, comme tout prisonnier, il se fixa un seul et unique objectif: l'évasion.

22

307

Il y avait plus de trois semaines que Paul était parti et l'inquiétude de Marinette et Ricou se faisait de plus en plus pressante. Certes il était dans la famille et rien d'urgent ne l'obligeait à rentrer. Mais, de la part de leur ami, cela était surprenant. Ils n'avaient aucune adresse, aucun numéro de téléphone, ce qui rendait utopiques toutes recherches. Alors ils attendaient, angoissés, stressés....

Un soir, à la tombée de la nuit, on frappa à la porte....

« Je te parie que c'est lui! s'écria Marinette qui bondit pour ouvrir.

- Bonsoir, je ne vous dérange pas?

- Non, non, entrez Greta! »

Ricou eut un mauvais pressentiment. Il offrit une chaise à la visiteuse et interrogea:

« Votre visite ne me dit rien de bon! Qu'est-ce qui arrive? C'est *Bouboule*?

- Je n'en peux plus, je m'inquiète pour lui....d'autant plus que je sais depuis plusieurs jours qu'il est en Allemagne.

- Paul en Allemagne! C'est une blague...lui qui n'a pas été plus loin qu'à « Perne- dans- la- Vaucluse ! »

- Il s'est lancé dans une affaire qui risque de le dépasser...

- Allez! Racontez!

- Non Ricou, je ne peux rien dire. Pour sa sécurité, pour la mienne, il faut rester calme et ne pas trop parler....

- Vous en avez de bonnes vous! Notre copain est en danger et vous voudriez que nous restions là, les bras croisés! Dites-nous au moins dans quel coin de l'Allemagne il se trouve?

- Non mes amis, soyez gentils...je ne peux rien dire. Pour le moment il ne court aucun risque. Si j'ai du nouveau, je vous le dirai....

- Alors il ne fallait pas venir!

- Voilà, je vous ai apporté une lettre qui lui était destinée....

- Elle se retira comme elle était arrivée, ombre noire venue de la pénombre, sur la pointe des pieds....»

Marinette en était toute retournée.

« Cette femme est en souci! On a l'impression que sans Paul elle est perdue. Moi je serais comme elle, toute seule dans cette grande maison égarée au milieu des bois »

Le charron avait ouvert l'enveloppe et tendit la lettre à son épouse.

« Vas-y, lis....on apprendra peut-être quelque chose »

Marinette se plaça sous la lumière du plafonnier et commença la lecture.

Mon cher Paul,

Après ta visite, j'ai réfléchi à ce que tu m'as raconté. Il y a un point qui a attiré particulièrement mon attention. Tu m'as dit que la Suédoise, ta copine, reproduisait des tableaux de maîtres. Tu as même précisé que tu avais eu du mal à voir la différence entre le vrai et la copie. J'ai fait des recherches et voici ce que j'ai trouvé concernant les copistes. Pour les musées -tu m'as dit que c'était le cas- la copie doit, impérativement, être réalisée sur place, devant l'original. Le conservateur du musée donne les autorisations, estampille et répertorie les copies.

Donc, puisque tu as vu l'original, il y a tromperie. Soit elle travaille pour un particulier, mais je vois mal un riche amateur se séparer d'une œuvre et l'abandonner sans aucune sécurité; soit elle copie des faux; soit l'original provient d'un vol ou d'un recel. Tout cela n'est pas clair. S'il y a trafic, soit prudent....et dans tous les cas: bouche cousue....

Je continue à chercher d'autres pistes. Dès que j'ai du nouveau, je te le fais savoir. Viens me rendre une petite visite...ça fait toujours plaisir.

Ton ami Salomon matricule N° 23789

La lectrice replia le papier et un grand silence envahit la pièce. Au bout d'un moment, c'est Ricou qui reprit l'initiative, à sa manière.

« Ce couillon, il a été se foutre dans un pétrin qui risque de lui coûter cher. Et, au lieu de nous en parler, à nous, ses amis, il s'adresse à un *taulard* .... à un matricule! Il n'a même pas eu le courage de nous avouer sa visite à la prison !

- Mais c'est toi qui l'as poussé à faire ça! Tu étais toujours en train de le secouer, de lui dire que Greta

n'était pas nette, qu'il était trop gentil. Combien de fois tu lui as dit « Trop bon, trop con!.. » et voilà le résultat.

- Bon on verra demain ce qu'on peut, ce qu'on doit faire. La nuit porte conseil. »

La moto pétarada un dernier coup devant la Maison du Bois Joly. Greta sortit sur le pas de la porte et salua Marinette et Ricou. Les visiteurs avaient le visage violacé par le froid.

« Entrez! Nous allons boire une tasse de café pendant que vous me raconterez ce qui vous amène »

La boisson chaude requinqua rapidement Ricou qui prit la parole:

« Nous avons ouvert l'enveloppe que vous nous avez remise en espérant trouver quelques indications qui nous mettraient sur la piste de Paul. Voilà ce que nous avons lu »

Il tendit la lettre à la Suédoise qui commença aussitôt la lecture. Un long silence attendit la fin de l'opération que l'artiste conclut par:

« Et alors?

- Vous allez nous dire ce que vous traficotez avec vos peintures?



- Ce que dit ce Salomon est parfaitement juste. Mais une certaine confusion s'est glissée dans les échanges entre ce gars et Paul. Quand ce dernier m'a demandé avec quel argent j'avais réparé et modernisé la maison, je lui ai bien dit que j'étais copiste. Je lui ai même précisé que j'avais séjourné longuement à Paris, et que je m'y rendais fréquemment pour copier certains impressionnistes du Musée du Louvres. Tout ceci est légal! Quant aux œuvres qu'il a vues dans mon atelier, elles me sont confiées par le commanditaire qui me fournit aussi la toile et les peintures. Je ne me pose pas de question sur la provenance des originaux et la destination des tableaux que je peins. Ricou, quand un client vous apporte des planches à scier ou à raboter, vous ne recherchez pas l'origine du bois? Vous ne vous posez pas la question de savoir si elles ont été volées ou non !

- Oui, mais moi je connais celui qui me confie le travail, je lui fais confiance!

- Et moi aussi!

- Et qui est-il cet homme généreux? »

Elle ignora la question et enchaîna aussitôt:

« Pour répondre à une des observations de la lettre, je peux vous dire que, si je suis ici, c'est justement pour des raisons de sécurité! Dans un endroit aussi éloigné de tout, il faudrait être bien informé pour rechercher une œuvre d'art! Et pour vous prouver la confiance que j'ai en vous, et espérer la vôtre en retour, je vais vous faire visiter mon atelier »

Ils virent la porte blindée intérieurement et son verrouillage en trois points. Greta abaissa le rideau métallique qui protégeait la grande baie située côté prairie. Sur un chevalet, une toile de dimension réduite commençait à reproduire un original placé à proximité. « *Les Moissonneurs* de Pierre-Auguste Renoir » précisa l'artiste qui aussitôt ajouta : « Vous voyez que tout cela est sérieux! »

Le charron et son épouse rentrèrent chez eux convaincus de la sincérité et de l'honnêteté de l'artiste peintre. Cette activité picturale n'était pas, à leurs yeux, ce qui créait le trouble dans les relations entre *Bouboule*, ses amis et les donneurs d'ordres parisiens. Alors quoi? Le charron, encore une fois, voulait faire tout péter. Marinette eut beaucoup de mal à le

convaincre de ne pas aller signaler aux gendarmes la disparition de l'ancien facteur.

« Je suis d'accord avec Greta. Ne faisons courir aucun risque à Paul....N'oublie pas que son casier judiciaire n'est pas vierge, alors Dieu sait ce que les gendarmes iront chercher! »

Au camp de Mungen, où se trouvait Paul, un immense pied de nez à l'Histoire se préparait. Les jeunes Allemands mettaient au point les modalités de l'évasion du Français. Les amis de *Bouboule*

constataient que, depuis quelque temps, son moral baissait. Certes, les autorités prenaient soin de lui, sa liberté dans le camp était quasi totale, mais il avait acquis la certitude que Gunter Heinrich allait l'oublier dans ce coin jusqu'à la mort....naturelle ou non. Les visites de l'ex-capitaine du Reich étaient de plus en plus espacées et, quand les deux hommes se rencontraient, ils n'échangeaient que quelques banalités. Paul rouspétait, menaçait....mais avec modération, car son geôlier pouvait lui réserver des conditions de détention plus difficiles. Donc, peu à peu, le jardinier s'était confié à ses amis et, de vagabond sans argent et sans papier, il était devenu, aux yeux de tous, *le prisonnier*. Les futurs pilotes n'aimaient guère Heinrich, à la fois autoritaire et superficiel, qui les considérait comme des gamins. Et cela, la future élite de l'armée allemande avait du mal à l'accepter. Emus par le récit du brave Bouboule et heureux de jouer un mauvais tour à leur conférencier mal-aimé, les jeunes gens décidèrent, qu'à la première occasion, ils ouvriraient la cage de leur oiseau préféré.

L'opportunité se présenta quelques semaines plus tard....Un artisan plombier, venu de la capitale du

Bade-Wurtemberg, entreprit des travaux dans les bâtiments de l'école des pilotes. Cet homme et sa camionnette quittaient tous les soirs le site, avant la fermeture des barrières. Hans décida que l'occasion était trop belle pour la laisser s'échapper. Il se consacra, longuement et minutieusement, à l'établissement du plan d'évasion et lista les effets nécessaires à une parfaite dissimulation. C'est ainsi que Paul sortit de la base, revêtu d'une tenue militaire et camouflé, dans la camionnette, par du matériel de plomberie. Par le hublot arrière du véhicule, il vit un jardinier qui lui ressemblait beaucoup, avec sa *canadienne*, son pantalon de velours, et la casquette légèrement inclinée sur le côté. Surveillé de loin par le regard nonchalant de la sentinelle, il poussait la brouette chargée des outils de jardinage. L'évadé fit un petit signe de la main et murmura : « Adieu mon ami Hans et merci! »

L'artisan le déposa devant la barrière du 3<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de Friedrichshafen. Le planton, indolent devant sa guérite, lui refusa le droit d'entrée sous prétexte qu'il n'avait pas de papier et ne connaissait pas le mot de passe. Paul admit que le soldat faisait parfaitement son travail, mais il ne

pouvait pas laisser à la rue un Français qui venait aux nouvelles de feu Vidal !

« Quelle est cette tenue militaire allemande?

- J'étais prisonnier au camp militaire allemand de Mengen d'où je me suis évadé! Là-bas, l'alerte aura secoué la compagnie et, sans doute, ils sont déjà à mes trousseaux! »

La sentinelle se demandait si elle n'avait pas, face à elle, un pitoyable cinglé...et refusait toute intrusion dans la caserne. Alors Bouboule se fâcha:

« Nom de Dieu c'est pas vrai que j'aurai plus de mal à entrer sur un site français que j'en ai eu pour sortir de chez les Allemands! »

Il avait hurlé cette phrase, tout en guettant les phares d'une voiture qui approchait. Heinrich, informé par ses collègues, avait dû lancer ses sbires dans tous les sens et, en particulier du côté du secteur français....

L'Aveyronnais commençait à paniquer quand le sous-officier, Chef de Poste, réveillé par les vociférations, arriva et hurla à son tour:

« Mettez- moi cet énerguemène au « trou » ! On s'expliquera demain ! »

Ce n'est que l'après-midi du jour suivant que le Commandant Berger accepta de recevoir Paul. Celui-ci déclina son identité, raconta son aventure et précisa les relations qu'il avait avec Madame veuve Vidal. A moitié convaincu, le responsable de l'unité demanda à un de ses collaborateurs de prendre des renseignements auprès du Maire de Roquebrune.

« Dites-lui que tout va bien... » suggéra Paul à présent rassuré.

Le gradé prit un dossier dans un tiroir du bureau, l'ouvrit devant lui et commença à lire :

« Adjudant-Chef Georges Vidal, accidenté le 16 mai 1950, porté disparu le 20 mai.....Je passe les détails....Au moment des faits, la victime était sous le coup d'une mesure disciplinaire. Sa date de radiation de l'armée était fixée au 1<sup>er</sup> juillet de la même année...Ce sous-officier eut un comportement exemplaire pendant la guerre. Courageux, discipliné, victime de plusieurs blessures, il fut cité et décoré de nombreuses fois. Mais, à Berlin, où il fut affecté, il se mit à fréquenter des milieux interlopes. Ses addictions au jeu, à l'alcool, aux filles faciles, lui valurent plusieurs séjours « aux arrêts » .



- C'est à cette même période qu'il se sépara de son épouse.

- Ne m'interrompez pas s'il vous plaît....Pour le sortir de ce mauvais pas, le Colonel Nespoulous, de Berlin, lui confia une tâche délicate et confidentielle qu'il qualifia de « Courrier des casernes ». Cela consistait à porter des plis urgents ou autres documents « Top Secret » à leur destinataire. Vidal appréciait son job. Il bougeait, se rendait utile et avait une certaine responsabilité. Il s'acquitta parfaitement de sa charge et s'éloigna des cercles du vice. Pour une raison inconnue, il replongea dans les trafics illicites dès la mi-août 1949. C'est en mars 1950 qu'il fut intercepté. Il transportait dans son véhicule de service, des colis pour le compte de tiers. Ces objets, d'origine douteuse, avaient une valeur telle pour le commanditaire que le transporteur touchait une commission très rémunératrice....

- Est-ce une des raisons de sa disparition accidentelle?

- Nous avons des doutes, mais aucune preuve n'a pu être apportée. Vous savez, nous sommes ici des « occupants », il est donc difficile de diligenter des enquêtes comme on le souhaiterait. Il y a des

dirigeants, des autorités civiles ou militaires qu'il ne faut pas froisser....C'est sans doute parmi elles que se trouvait l'employeur de Monsieur Vidal....Etes-vous satisfait de ces indications?

- Très satisfait et je vous en remercie.

- Pour votre rapatriement en France, nous procéderons comme pour un militaire. Vous aurez un ordre de mission, des billets de train...et une tenue de soldat français qui vous ira mieux que le vert-de-gris que vous portez....Pour éviter toute mauvaise surprise, nous vous conduirons à Ulm où vous prendrez un train direct pour Strasbourg. Je vous souhaite bonne route et veuillez transmettre toute notre sympathie à Madame Vidal »

La famille Brassac allait passer à table quand quelqu'un frappa violemment à la porte de l'atelier. Ricou se pencha à la fenêtre et, dans l'obscurité, ne put apercevoir que la silhouette d'un soldat.

« C'est moi Paul!...Tu ne me reconnais plus ou il te faut des lunettes? »

Ah! cette voix qui n'avait pas sonné aux oreilles du charron depuis si longtemps! Cette voix qu'il reconnaîtrait parmi des milliers! Cet humour parfois un peu lourd de son copain, il ne pouvait l'avoir oublié!....Il dégringola les escaliers en hurlant des « C'est *Bouboule!* C'est le facteur! » Les deux hommes s'enlacèrent, martelèrent leur corps des traditionnelles et violentes tapes qui se voulaient amicales. Pas un mot, pas un cri n'accompagnèrent ces effusions. Marinette attendait patiemment, elle attendait que les larmes, qui perlaient aux yeux de ses hommes, s'assèchent un peu.

Paul raconta, pendant une bonne partie de la nuit, ses aventures, ses trouvailles....

« Salomon m'avait dit qu'il fallait commencer par Vidal et il avait raison. Mon objectif, que je qualifiais d'utopique, était de trouver le nom de l'homme politique, du compagnon de la Suédoise...et je reviens avec la liste de tous ceux qui trafiquent Dieu sait quoi. Louis Berthon, Heinrich, Jacqueline Berthon, Gertrud Berthon, Greta et, en son temps, Vidal, sont les membres de cette association malhonnête.

- Tous ces gens-là sont maintenant à tes trousses....Tu vas donc te planquer ici et moi j'attaque....Demain je contacterai le Député Langlade et je lui demanderai de se tuyauter sur Berthon. Après on avisera!

- Tu vois Paul, il n'a pas changé!...Il fonce avant de réfléchir, comme d'habitude...Nous allons aller nous coucher et au réveil nos idées seront plus claires. Mais il est exact qu'il faut agir vite, car les Parisiens ne vont pas tarder à s'agiter! »

Elle entra dans l'atelier comme une furie. « Je sais qu'il est là, je veux le voir! »

Ricou, d'abord surpris, empoigna la Suédoise par le bras, et l'entraîna dans l'escalier.

« Arrêtez de gueuler comme ça, vous allez alerter tout le quartier! »

Ils montèrent à la cuisine et, en l'absence de Marinette, le charron se chargea de l'accueil de la visiteuse. Il l'invita à s'asseoir et proposa une boisson.

« Je ne suis pas venue pour boire, mais pour rencontrer Paul. Je sais qu'il est ici et je veux m'expliquer avec lui....avec vous »

- Et bien, commençons par *nous* puisque le facteur se promène en Allemagne!

- Ne me prenez pas pour une idiote! Je suis parfaitement renseignée sur ce qu'il a fait et sur son évasion. Ce qui veut dire que tout le monde, autour de moi, sait!....Et, il n'y a qu'un seul endroit où il puisse se réfugier, c'est ici »

Ricou expliquait, jurait, prenait ses enfants à témoin quand, soudain, elle bondit de sa chaise et, les bras tendus, se lança en avant. Elle enveloppa *Bou-boule*, l'assailit, l'embrassa, lui chuchota des trucs in-

compréhensibles à l'oreille, sous le regard ébahi du charron qui grogna :

« Il a fallu que tu sortes de ton trou ! Tu veux vraiment nous créer des ennuis !

- Il n'y aura aucun problème ! Maintenant que vous avez lancé les chiens aux trousses de mon ami, je pense qu'il va, en priorité, assurer ses arrières.... Quant à moi, j'ai choisi mon camp ! J'en ai assez d'obéir, d'exécuter des ordres... de subir. Par ma faiblesse et ma lâcheté, j'ai condamné une petite innocente. Aujourd'hui, je ne laisserai personne faire du mal à mon ami Paul. Ce que j'ai entendu ces derniers jours m'a ouvert les yeux, mais moi je ne suis pour rien dans les agissements de Louis, de son beau-frère, de sa sœur et consort ! J'ai toujours fait ce qu'on m'a dit de faire parce que je ne pensais qu'à mon confort, à l'argent, aux folles soirées parisiennes... Et aussi parce que j'aime celui qui est l'homme de ma vie..... Si vous voulez bien de moi, si vous voulez aussi me protéger, je m'en remettrai à vous, à vos conseils, à vos initiatives. De mon côté je vous ferai part des informations qui me parviendront.. »

L'ancien facteur offrit un instant son épaule à la Suédoise qui pleurait à chaudes larmes. Son repent

était sincère et il était prêt à oublier le passé et à lui pardonner. L'aventure n'avait pas changé Paul Boulin et c'est pour cela qu'il ne pouvait agir autrement.

25

Langlade, le député, fit un excellent travail qui, malheureusement, n'apporta que de la confusion à une histoire déjà bien embrouillée. Marinette lut le compte-rendu qui leur avait adressé.

« Après de brillantes études littéraires, Louis Berthon entre, par concours, dans l'Administration. De 1932 à 1938, il est affecté à l'Ambassade de France à Berlin sous les ordres d'André-François

327

Poncet. C'est pendant cette période qu'il épouse Gertrud Heinrich. En 1939 il rejoint l'Ambassade de France en Espagne qui vient d'être confiée au Maréchal Pétain. Quand ce dernier devient vice-président du Conseil du gouvernement Reynaud en mai 1940, Berthon le suit à Paris. En juin de la même année, deux proclamations solennelles le feront hésiter. C'est d'abord son chef qui, le 17, dévoile son défaitisme : *« C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat »* De Gaulle répond le lendemain: *« ....Des gouvernants de rencontre ont pu capituler cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant rien n'est perdu..... »* Berthon choisit le gouvernement de Vichy. Son beau-frère Gunter a probablement influencé son choix. Jusqu'en 1942 il collabore avec l'ennemi avec le soutien, bien entendu sans réserve, de sa famille. Après la rafle du Vel d'Hiv du 18 juillet 1942, il rejoint le Comité National Français et le général De Gaulle en Angleterre. Était-ce de l'opportunisme, du patriotisme, ou de l'indignation face à des femmes et des enfants maltraités, déportés?



Ses relations dans les rangs ennemis lui permettront de fournir de précieuses informations à la Résistance française. Etait-il agent double?...En échange des renseignements fournis par son beau-frère, aussi opportuniste que lui, qu'a-t-il donné en gage?

Louis Berthon réapparaît à la fin de la guerre. On le voit auprès de Bourgès-Maunoury quand celui-ci, blessé le 2 septembre 1944, reçoit des mains de De Gaulle la Croix de Compagnon de la Libération. Les deux hommes resteront très proches, et l'amant de Greta accompagnera le personnage politique dans ses différentes affectations comme Secrétaire d'Etat puis de Ministre.

Une enquête diligentée à la fin de la guerre n'a pas relevé des actions contraires aux intérêts de la France. Louis Berthon n'eut pas à subir le sort de son ancien patron Philippe Pétain....»

A la fin de la lecture, chacun avait le sentiment, voire la certitude, que « l'homme haut placé à Paris » était un drôle de loustic. Pendant toute la guerre, il avait navigué en eaux troubles et ses activités douteuses actuelles étaient sans doute le prolongement des compromissions antérieures. Ricou

et Paul étaient prêts à aller lui poser quelques questions, mais Marinette s'y opposa :

« Pensez-vous être plus perspicaces que ceux qui ont enquêté sur lui à la fin de la guerre? Avez-vous des arguments précis pour l'accuser de quoi que ce soit? Et même si vous trouviez une bonne raison de le mettre en cause, n'y a-t-il pas prescription?

- Mais nous voulons juste lui faire savoir qu'il est menacé! Nous souhaitons simplement l'empêcher de dormir! Nous insinuerons avec délicatesse que la dame de Hohenzollern, outrée, déshonorée, est prête à péter les plombs! Alors peut-être viendra-t-il nous manger dans la main, nous implorer de garder le silence. Imaginez la scène du toutou parisien me léchant les bottes! Rien que ça serait une victoire »

Le charron déroulait son rêve, débitait son désir de vengeance et Paul approuvait sans conviction. Ce n'est qu'après un long moment de silence, de réflexion, que le facteur céda aux injonctions de Marinette et calma les ardeurs de son impétueux copain. Dans l'affaire il avait déjà perdu Jacqueline et ne tenait pas à voir disparaître La Maison du Bois Joly. C'est à la préparation des prochaines vacances de Pâques qu'il allait consacrer toute son énergie. Il

avait besoin des enfants. L'air vivifiant des bois et des prés lui manquait. Il voulait assister à la venue du printemps, à l'éclosion des bourgeons, à l'activité des oiseaux en quête de partenaires. Il fallait mettre en place les règles de fonctionnement de la ferme. *Bouboule* souhaitait que Ricou et Marinette fassent partie de la « Direction » de l'établissement. Si le Maire, Jeannot Poujol et ses conseillers acceptaient de s'engager dans l'aventure, vraiment innovatrice, des travaux seraient à entreprendre pour recevoir les personnes âgées de la Commune. Le rez-de-chaussée de la grange offrirait de réelles possibilités d'aménagement et, pour cela, les compétences du charron seraient d'une grande utilité.

Voilà ce que voulait à présent Paul Boulin et il le dit à ses amis.

« Les querelles avec Berthon ne ramèneront pas Aurore....Greta a compris que son homme avait fait beaucoup de mal. Il faut l'aider à l'oublier et à tourner la page. Ce ne sera pas chose facile.... »

L'ancien facteur paraissait épuisé, démoralisé, abattu et n'osait pas regarder son ami qui, vraiment, « faisait la gueule ! »

« Comme tu voudras, mais je ne comprends pas que tu abandonnes après tant de démarches. Non, je ne crois pas qu'il soit bon de reculer »



A la Maison du Bois Joly, la vie avait repris comme à ses débuts. Les enfants étaient venus apporter leur enthousiasme, leur curiosité, leurs rires....Comme d'autres avaient fêté Noël, eux perpétuaient les traditions de Pâques. Ils avaient peint des œufs – des vrais – que Paul avait cachés dans le bois. Ensemble ils avaient cherché, trouvé....puis mangé du chocolat. Marinette et Greta avaient assisté *Bouboule* qui se remettait difficilement de sa séquestration, des trahisons et en particulier de celle de Jacqueline....Seul Ricou restait un peu à l'écart. Il avait entrepris la réalisation d'un plancher dans la grange et ne sortait de ce bâtiment qu'à l'heure des repas. Quand Paul venait lui donner un coup de main, ils évitaient de reparler de l'Affaire, mais il était évident que l'abandon de toute action décevait le charron.

Les petits Parisiens avaient quitté la ferme aveyronnaise et, à leur place, s'installaient la routine, le calme, la tristesse. Les adultes s'habillaient d'apparences sereines, mais, dans les têtes, une multitude de sentiments encomrait les consciences. Les aventures, les rébellions récentes, avaient laissé des traces. Chacun se montrait volontairement détendu, mais les réactions verbales qui éclataient au moindre incident indiquaient que la pression montait...Et la pression, un beau matin, fit sauter le couvercle....

C'était l'heure du petit déjeuner quand Marinette sortit affolée de la cuisine.

« Venez...venez vite!...Ecoutez la radio! »

La voix d'un homme expliquait:

« Selon l'*Auvergnat*, le journal de Clermont-Ferrand, la mort de la petite Aurore Vidal de la Maison du Bois Joly serait la conséquence d'une situation environnementale compliquée. Paul Boulin, le facteur de Roquebrune, aurait été victime d'un complot visant à se débarrasser de la gamine....Raymond Canitrot, le journaliste qui avait suivi le procès du jardinier, affirme que les informations nouvelles qu'il détient corroborent les

indices qu'il avait lui-même mis à jour. Aurore, qu'il fallait réduire au silence, ne serait pas la fille de l'adjudant-chef Vidal, lui-même aujourd'hui décédé...Nous suivrons avec intérêt le déroulement de cette nouvelle affaire qui risque de faire grand bruit »

Tandis que le commentateur annonçait les résultats sportifs, les quatre adultes restaient prostrés, hagards, les yeux rivés sur la radio qu'ils ne voyaient plus. Le visage de Greta avait pâli et c'est en s'appuyant sur l'épaule de Paul, qu'elle évita de glisser à terre. Le silence traduisait l'angoisse, le doute....Une question occupait toutes les têtes. C'est *Bouboule* qui, après un long moment d'hésitation, la formula à haute voix:

« J'aimerais bien savoir qui a informé le journaliste? »

La réponse hésita, resta accrochée à la conscience du délateur, puis:

« C'est moi! J'ai rencontré Canitrot par hasard, sur le champ de foire...Il m'a reconnu, car je l'avais remercié au moment de ton procès, *Bouboule*. Il avait été le seul à te soutenir, à mettre en évidence les zones d'ombres...à trouver la peine bien trop sévère. Alors, à mon tour, j'ai renvoyé l'ascenseur...Je lui ai



dit que, sous certaines conditions, je pouvais lui révéler un scoop. Il m'a promis de faire des recherches, de vérifier les informations, et de nous informer de l'évolution de ses investigations...»

Ricou cessa de parler, à la fois satisfait et gêné. Le regard des autres lui reprochait son initiative. Celui de la Suédoise était désespéré. Chacun savait que la machine infernale s'était mise en route et que rien ne pourrait l'arrêter. Cela, Marinette l'avait bien analysé quand elle explosa :

« Mais de quoi tu te mêles ! Tu ne te rends pas compte que la France entière va regarder vers Roquebrune ! Nos vies seront chamboulées par les ragots, les amateurs de sensationnel ! Nos familles, nos enfants, nos amis seront menacés !...Tu n'es qu'un égoïste, un *fouille-merde* ! »

On n'avait jamais vu Marinette dans un tel état. On pensait inimaginable qu'elle puisse perdre son sang-froid au point d'en être grossière ! Et pourtant..... Son visage blême était labouré par de profondes rides qui glissaient le long des joues. Ses yeux exorbités traduisaient la douleur qui écrasait sa poitrine. Le rictus de sa bouche trahissait la rancune, voire la

haine et, pour la première fois de sa vie, elle exécrait son mari.

Accablée, débordée par ses propres paroles, Marinette s'effondra en larmes. Paul la serra dans ses bras et jeta un regard attristé, déçu, dépité, vers le charron. Soudain, ce qui ne s'était jamais produit en un demi-siècle d'amicales relations explosa dans sa tête. Il haïssait l'ami de toujours...Il ne lui pardonnerait jamais...

Un peu à l'écart, Greta semblait avoir perdu la raison. Elle ne cessait de répéter dans une sorte de râle que tout allait lui tomber sur le dos. Ses mots, ses gestes, trahissaient une peur panique qui n'échappa nullement à Marinette. Remise de sa colère, les sentiments à nouveau maîtrisés, la femme du charron proposa:

« Voulez-vous venir dormir chez nous, tous les deux?

- Non merci! Avec Paul, je me sens en sécurité ici...Je pense que rien ne se passera dans l'immédiat. Après on verra bien! »

Elle n'avoua pas qu'elle n'avait aucune envie de coucher sous le même toit que celui qui les avait trahis...même si la présence de son amie aurait été

d'un grand réconfort.

Depuis plusieurs nuits Paul n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il ressassait la démarche idiote de Ricou et essayait d'imaginer les conséquences de ce coup de pied dans la fourmilière. Les fourmis prendraient-elles la fuite ou se rebifferaient-elles? La réponse lui parvint un soir vers vingt-trois heures. Il perçut le crissement de pneus sur le gravier de la cour. Bientôt, des coups frappés violemment à la porte indiquèrent que les visiteurs ne venaient pas pour s'amuser. *Bouboule* enfila un pantalon et regarda par la fenêtre. La voiture noire était là, éclairée par une lueur venue de la porte d'entrée qui s'entrebâillait. Des voix s'élevèrent qui devinrent vociférations, puis des cris, des appels au secours...Greta était en danger, mais Paul se sentait bien impuissant face à des voyous sans scrupules et dont il ne connaissait pas le nombre. Son salut et celui de son amie ne pouvaient venir que de son fusil de chasse qui, hélas, se trouvait dans sa cabane...Il descendit à pas de velours les marches de l'escalier. Blotti dans l'ombre, il analysa la situation. Les carrures imposantes des intrus- ils étaient deux- dominaient Greta allongée sur le sol.

Paul se persuada qu'il pouvait se faufiler derrière les brutes qui ressassaient les mêmes questions à l'adresse de la malheureuse au visage tuméfié. La porte donnant sur l'extérieur était à présent toute proche, lorsque, brutalement, l'image de la sortie salvatrice disparut .....

Paul ouvrit les paupières et, malgré l'obscurité de la pièce, il eut la certitude qu'il n'y avait personne. Il redressa la tête et une douleur intense s'empara de son cou et de sa nuque. Il se releva difficilement et atteignit l'interrupteur le plus proche. La lumière jaillit et balaya un capharnaüm indescriptible. Des livres, des papiers, des toiles, jonchaient le sol. Au milieu de ce linceul disparate et apocalyptique, il aperçut Greta allongée face contre terre, le dos nu et marbré de sang. Il s'agenouilla à ses côtés et la retourna délicatement.

« Oh! Nom de Dieu! Les salauds! »

Son cri résumait les traces de coups, l'acharnement tortionnaire, la volonté morbide de tuer. Un œil à moitié fermé se colorait de bleu, du sang s'échappait de la bouche entrouverte, la poitrine lacérée témoignait des supplices qu'ils lui avaient

infligés. Il referma la chemise de nuit et le peignoir et posa la tête inerte sur ses genoux. Il restait inactif, les yeux embués de larmes, comme s'il n'y avait plus rien à faire. Il revivait les instants où il avait tenté de tromper la vigilance des deux hommes. Il s'était glissé derrière leur dos et avait bondi vers la porte d'entrée restée ouverte. Un choc terrible, une violente douleur dans la tête et puis plus rien... Il revoyait les yeux de Greta, grands ouverts, appelant à l'aide alors qu'il se dissimulait derrière les deux gaillards. Elle le suppliait de la secourir, de chasser ses bourreaux, mais il était impuissant et le resterait tant qu'il n'aurait pas récupéré son fusil.

Il retrouva toute sa lucidité, toute son énergie et, soulevant doucement le corps de son amie, il murmura :

« Je vais te sauver, te ramener à la vie...Tu ne peux pas me laisser seul! »

Calme et farouchement décidé à ranimer ce corps meurtri, il se dirigea vers la salle de bains. Les compresses d'eau fraîche, les tapes sur les joues, les effluves de tous les parfums qui se trouvaient là s'associèrent pour faire naître une trace de vie. L'œil

valide le fixa, une main serra son bras et, sur les lèvres, il put lire « Merci! ». Peu à peu la malheureuse retrouvait ses esprits, mais aussi ses douleurs. Paul prenait mille précautions, mais quand il touchait un membre, le torse, les côtés, elle se raidissait et criait. Il prit immédiatement la décision qui lui semblait la mieux appropriée à l'état pitoyable de la victime....

Marinette et Ricou arrivèrent à l'heure habituelle devant la Maison du Bois Joly. Bien vite ils constatèrent que quelque chose clochait. *Bouboule* n'était pas au jardin et la porte d'entrée était grande ouverte. Dans la pièce commune, ils n'eurent aucun mal à se convaincre qu'une lutte acharnée avait opposé les occupants à des visiteurs malveillants. Le sang qui colorait le désordre épouvanta Marinette qui poussa un cri de désespoir. Ils firent aussitôt le tour de la maison, pénétrèrent dans le bois, fouillèrent les locaux annexes, et ne trouvèrent aucune trace des disparus.

« Il faut aller à la gendarmerie! » dit le charron, approuvé aussitôt par son épouse.

Les gendarmes se transportèrent sur les lieux qu'ils photographièrent sous tous les angles. Chaque

pièce fut visitée, mais celle qui attira particulièrement leur attention fut l'atelier de Greta. Une destruction systématique des meubles, des objets et surtout des tableaux, signifiait que les malfrats avaient cherché, dans cette pièce, quelque chose de précis.

Pendant que Paul et Marinette faisaient l'objet d'un premier interrogatoire, un gendarme lançait un avis de recherche auprès des brigades voisines. L'angoisse s'installait, les questions des gendarmes agaçaient. Marinette ne voulait pas donner trop de détails qui pourraient nuire à leurs amis et Ricou culpabilisait. Il ne pensait qu'à une seule chose: il était à l'origine de ce drame et devait-il le regretter?...

La radio émit un grésillement dans l'estafette bleue. Pendant de longues minutes, le Chef parla avec son correspondant, acquiesça, posa des questions...

« Vos amis ont été retrouvés à l'hôpital...Monsieur Boulin va bien, mais Madame Vidal a été transportée à Montpellier....Elle souffre d'un traumatisme crânien et de multiples lésions.

- Sa vie est-elle menacée?
- Les premiers examens n'ont pas démontré qu'un organe vital avait été touché.
- Va-t-elle s'en sortir oui ou non?

- Je ne peux rien dire de plus...Votre ami sera de retour à Roquebrune dans une heure ou deux. Pourrez-vous l'héberger pendant quelques jours? Ici, nous allons poser des scellés sur toutes les entrées des différents bâtiments ...»

Marinette s'empressa de souligner que leur maison était aussi celle de Paul Boulin et qu'il pourrait y rester autant de temps qu'il le voudrait.

Le gendarme fit stopper la *Prairie* devant le bâtiment de la brigade. *Bouboule* fut accompagné dans le bureau du Chef où plusieurs questions lui furent posées. Dès la fin de l'interrogatoire, ils se rendirent à la Maison du Bois Joly où une reconstitution des événements fut improvisée. L'ancien facteur donna tous les renseignements demandés. Il s'expliqua enfin sur son voyage en Allemagne, la séquestration...le Commandant Berger. Il vida son sac, tout son sac, apportant tous les détails y compris les plus intimes. Il ne voulait pas que l'on trouve la moindre faille dans son récit. Lui, l'ancien détenu, savait qu'on lui tendrait des chausse-trapes et, la seule façon de les éviter était de dire la vérité, la seule vérité. Epuisé par toutes ces démarches, c'est



très tard dans la soirée qu'il fut accompagné au domicile du charron. Marinette, seule dans la cuisine, l'attendait. Elle avait maintenu au chaud un repas léger que son ami avala avec appétit....en silence. Elle ne lui posa que quelques questions sur Greta, sur le déroulement de la journée...

« On parlera demain, je suis trop fatigué...»

Il se coucha, emportant son fardeau dans l'obscurité de la chambre. Une profonde tristesse lui broyait les tripes. Il revoyait son amie allongée sur son lit de souffrance, le visage meurtri, les membres et le torse prisonniers de bandages. Il entendait le bourdonnement des machines qui la nourrissaient, la surveillaient et émettaient des « bip...bip...» de satisfaction. Les questions des gendarmes étaient encore là dans sa tête endolorie...Tout à coup il eut le sentiment qu'il avait tout perdu: son ami Ricou, la Suédoise...et tout un passé. Il avait livré tous les éléments de sa vie aux forces de l'ordre. Il n'était plus rien qu'un fantôme qui avait traversé les années et disparaissait dans l'oubli...Les larmes qu'il laissa filer emportèrent un peu de sa peine et c'est un homme perdu qui trouva enfin le sommeil.

27

346

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'agression et la Maison du Bois Joly vivait un épisode nouveau. Compte tenu des événements, l'activité officielle avait été suspendue jusqu'à la fin de l'année. Ce mois de juillet qui naissait sous un soleil magnifique ne serait pas chahuté par les petits Parisiens. Ils ne viendraient pas... Le Maire de Bobigny s'était déplacé en personne et de nouvelles dispositions avaient été prises. Un directeur serait nommé qui gérerait les affaires depuis Paris. « Jacqueline Berthon a été licenciée » précisa-t-il. Il faudrait trouver localement une personne formée à la comptabilité. Paul serait proposé comme tuteur de Madame Vidal et continuerait ses activités ainsi que Marinette et Henri Brassac. On profita de l'occasion pour fêter le jumelage entre les deux Communes ce qui donnait un avenir au projet de la Suédoise et du facteur. Mais la grande nouvelle était que Greta pouvait rester dans sa ferme. Paul s'était battu farouchement pour en arriver là. Ses visites hebdomadaires à l'hôpital avaient comme but

essentiel de convaincre les autorités médicales que la survie de la malade ne pouvait se faire qu'avec lui. Les professeurs illustres qui la suivaient reconnaissaient les bienfaits de la présence de M<sup>o</sup>ssieur Paul comme elle disait. Peu à peu les plaies s'étaient cicatrisées, les fractures consolidées, mais le cerveau ne tournait pas rond.

« Il fonctionne de manière séquentielle....et il est probable qu'il en sera toujours ainsi.

- Ce qui veut dire.... précisément?

- Que la journée sera saucissonnée en périodes pendant lesquelles Madame Vidal se comportera de façons différentes, voire contradictoires. Après avoir été joyeuse, elle déprimera, après une période active elle se morfondra, etc...

- En résumé, elle restera handicapée mentale à vie....

- Hélas ! nous le craignons...C'est pour cela que nous pensons que la bonne solution, pour vous comme pour elle, est qu'elle soit placée dans une maison spécialisée.

- La maison spécialisée, elle la possède là-haut à la campagne, au milieu des bois.... L'air vivifiant, une nourriture saine, un environnement bucolique, ne

peuvent que l'aider à retrouver un peu de ses facultés. Son atelier, ses pinceaux lui inspireront peut-être quelques chefs-d'œuvre! S'il vous plaît, laissez-moi essayer de l'intégrer à la vie de la ferme, au moins pendant la période estivale! »

Ils avaient accepté. Dès qu'elle aurait retrouvé tous ses moyens physiques, que le service ne pourrait plus rien pour son mental, il serait autorisé à venir la chercher.

Toute cette animation, tous ces projets, avaient occulté le déroulement de l'enquête sur l'agression. Comme l'avait dit le patron de la gendarmerie, le dossier était traité par la brigade criminelle de Paris. *L'Auvergnat* et tous les journaux à sensation suivaient le déroulement de l'enquête. C'est ainsi qu'on apprit que Louis Berthon, l'instigateur de l'agression, avait été suspendu de ses fonctions et placé en garde à vue. Les commentaires journalistiques précisaient que Gertrud, son épouse, avait été autorisée à rejoindre sa famille en Allemagne....Ce qui monopolisait les recherches était le *pourquoi* de l'agression. Et ça, c'était le secret que Paul avait enfoui au plus profond de lui-même et qu'il ne partageait qu'avec

Marinette... Quand ils avaient été autorisés à reprendre possession de la ferme, ils procédèrent au rangement des objets et documents éparpillés un peu partout. A genoux, ils triaient les papiers, les morceaux de tableaux, les pinceaux et les peintures dans l'atelier de l'artiste, lorsqu'ils se posèrent simultanément la question: « Où est passée la peinture de Renoir que Greta était en train de copier? » Ils fouillèrent à nouveau dans les lambeaux de toile, les morceaux de cadres, mais se rendirent à l'évidence: les envoyés de Berthon avaient emporté l'original et la copie. Marinette tira immédiatement la conclusion:

« Voilà ce qu'ils sont venus chercher! Et voilà le centre de toute l'affaire: les copies de tableaux de maîtres!

- Peut-être as-tu raison, mais motus, ne parlons de tout cela à personne. Si un jour Greta retrouve un peu de lucidité, elle nous donnera des renseignements précieux. A ce moment-là, nous improviserons. En l'absence de preuves, il vaut mieux ne pas donner le bâton pour se faire battre! »

La Suédoise fut la première à poser le pied sur le sol de sa ferme. Paul surveillait ses réactions, mais il

ne remarqua rien de particulier. Ses yeux semblaient découvrir, ses pas l'entraînaient dans une errance sans but. Marinette s'approcha et la serra dans ses bras.

« Bienvenue chez toi! Comment vas-tu ma belle? »

Greta se blottit contre son amie et lui rendit la tendre accolade puis lui caressa la joue et les cheveux.

« Toi es belle Aurore! Mōssieur Paul .... la rivière!

- Oui, je t'amènerai à la rivière »

La femme du charron s'écarta doucement et tourna le dos. En s'éloignant, la tête enfouie dans ses mains, elle pleura.

Ils firent le tour des pièces et, là aussi, l'indifférence la plus totale accompagnait la maîtresse des lieux. Chacun mesurait le chemin qu'il restait à parcourir lorsque, à l'entrée de l'atelier, un large sourire éclaira sa figure. Elle caressa les pinceaux, ouvrit un tube et étala la pâte sur un papier qui se trouvait là. Ils sortaient de la pièce lorsqu'elle s'écria:

« Aurore...peinture là! »

Son doigt pointait le bois de châtaigniers et son visage, à la fois anxieux et illuminé, donnait l'impression qu'elle voyait quelque chose.

« Oui, je te la montrerai la peinture d'Aurore...elle est dans ma cabane » dit *Bouboule* visiblement chamboulé.

Ils allèrent voir la volaille, les lapins et autres animaux et, à la surprise de son accompagnateur, la malade y accorda un certain intérêt.

Le repas fut l'occasion de situer le niveau d'autonomie de Greta et de mettre en place un premier apprentissage. Paul dut lui nouer une serviette autour du cou, lui couper la viande, et la reprendre chaque fois qu'elle mangeait salement. Quand il se fâcha parce qu'elle jetait sa purée sur la table, elle se mit à crier, à gesticuler. *Bouboule* ne trouva d'autres solutions que de lui donner une tape sur la main, ce qu'il regretta aussitôt, mais le remède fut efficace. Elle pleura doucement en posant sa tête sur l'épaule de l'homme décontenancé. Ricou observait en silence d'un œil furtif. La tête penchée sur son assiette il mangeait peu, mais semblait méditer, rêver, le regard inexpressif. Brusquement il se leva et se dirigea vers les toilettes, le visage blême.



« Il est choqué, blessé...il culpabilise! Tu devrais lui parler. Il n'est pas bien tu sais! » dit Marinette qui ajouta aussitôt pour faire diversion:

« Greta est une enfant et, comme les enfants, elle joue avec la nourriture quand elle n'a plus faim. Il faudra tenir compte de tout cela »

La vie à la Maison du Bois Joly se construisit autour de la malade. Le matin, Marinette l'aidait à faire sa toilette et à s'habiller pendant que Paul s'occupait du jardin. Après le petit déjeuner, que les deux femmes prenaient ensemble, on la conduisait dans son atelier. A partir de ce moment et jusqu'au coucher, elle ne quittait pas son tuteur d'une semelle. S'il s'absentait un instant et disparaissait de sa vue, c'était la crise. Angoissée, elle criait, courait dans tous les sens, se sauvait dans le bois ou à travers champs. Sur son passage elle cassait ou renversait tout ce qu'elle rencontrait. Paul se résigna à accompagner son amie, dans des promenades, dans des jeux qu'elle inventait...Dans l'atelier, il avait installé une chaise longue et il faisait un petit somme pendant que l'artiste s'ingéniait à peindre. C'était là le moment ahurissant de la journée! Elle s'appliquait comme

autrefois, tirait parfois la langue, maugréait et réveillait brusquement Paul: « MÔssieur Paul....c'est beau...c'est beau! » Elle trépignait, se tordait les mains et un large sourire traduisait son bonheur. A vrai dire, le résultat était curieux, mais agréable à regarder. C'était un mélange de Picasso, Matisse ou Dali, mais certainement pas un dessin d'enfant. Les couleurs se mariaient bien, les tracés étaient parfaitement nets...*Bouboule* applaudissait, la prenait par la taille et la faisait sauter au-dessus de sa tête et elle riait. L'après-midi, quand il faisait beau et c'était souvent le cas, ils allaient à la rivière. Et là encore, les surprises furent de taille. Arrivée au bord de l'eau, elle criait: « douche! douche! » et, toute nue, elle filait sous la cascade. Mais là aussi, elle exigeait que Paul la suive...Alors, nu comme un ver lui aussi, il la suivait....

Donc, à cette seule condition qu'il soit toujours près d'elle, tout se passait bien. La disponibilité de l'ancien facteur facilitait les choses et, pour la suite, on verrait bien. Il fallait que, lorsqu'elle se présenterait à l'hôpital, fin août, comme Paul s'y était engagé, elle ait réalisé de véritables progrès. Alors là, c'est sûr, elle pourrait rester à la Maison du Bois Joly.

*Bouboule* n'avait que cet objectif en vue. Il savait maintenant que sa vie serait celle-là et cela lui convenait.

28

Ce 15 août était maussade et l'on en profita pour faire le point de la situation. Les cinq chambres de la grange se terminaient. Joséphine, récemment

355

embauchée, montrait son savoir-faire en matière de comptabilité et Greta avait fait de sérieux progrès. Elle parlait mieux, appelait les personnes qui l'entouraient par leur prénom et quelque chose en elle se transformait. Paul s'en était rendu compte quand, à la rivière, elle avait manifesté ses envies de femme. Elle caressait Paul, l'embrassait et montrait sans retenue son intention d'aller plus loin. L'homme la repoussait gentiment, ne se tenait pas trop près d'elle, mais la vue de ce corps encore parfaitement dessiné le troublait de plus en plus. Il redécouvrait une vraie femme et, lors de la dernière baignade, il laissa parler son instinct. Cachés par le rideau des branches d'un saule pleureur ils s'aimèrent tendrement, longuement, comme deux êtres qui avaient tant de choses à rattraper. *Bouboule* regretta bien vite d'avoir profité d'une créature mentalement fragilisée. Avait-il le droit de laisser libre cours à ses désirs, même si un lien profond et sincère l'attachait à la belle Suédoise?

Ils n'étaient pas retournés à la rivière et les activités quotidiennes déroulaient leur cycle immuable. Or, en ce jour maussade, voilà que Greta exprimait à nouveau ses sentiments...du moins c'est ce que Paul imaginait. Dès le matin, après le petit

déjeuner, elle avait pris son compagnon par la taille et, montrant la direction du bois, elle répétait:

« La rivière... on va à la rivière...la grotte...Aurore !

- Non, on ne va pas se baigner, il fait trop froid »

Elle se fâcha, tenta de gifler la nouvelle venue qu'elle ne semblait pas porter dans son cœur. Dans la cour elle aperçut Ricou qui la regardait et, le menaçant du doigt, elle cria: « Louis...salaud! » Le charron s'esquiva rapidement comme il le faisait chaque fois qu'il se trouvait en présence de Greta. Le calme revint et se posa jusqu'à la séance de peinture de l'après-midi. Paul sommeillait lorsqu'un vacarme le fit bondir de sa couche. L'artiste avait renversé son chevalet et le piétinait en prononçant des paroles inintelligibles. Son visage grimaçait d'une laideur agressive et une colère incontrôlée secouait tout son corps. L'homme la prit dans ses bras, l'embrassa, la caressa et, soudainement calmée, son amie lui répondit tendrement. Il la repoussa doucement et affolée elle murmura:

« La peinture....Aurore, la peinture!

- Bon, viens je vais te le montrer le tableau d'Aurore! »

Dans la cabane elle jeta un œil distrait à la toile représentant sa fille, mais ne s'en troubla pas.

« La peinture, Aurore...la rivière! »

Elle tirait si violemment la manche de Paul que celui-ci se décida à la suivre. Ils prirent le sentier qui conduisait à la rivière. Arrivée au pied de l'amoncellement de roches, elle bifurqua brusquement pour se retrouver devant la grotte de triste mémoire. Comme une furie, elle se ménagea un passage au milieu des fagots qui obstruaient à nouveau l'entrée et s'engouffra à l'intérieur. *Bouboule* hésita un instant. Ce lieu lui rappelait tant de choses, tant de souvenirs, tant de peines, qu'il eut envie de se sauver. Que se passait-il dans la pauvre tête de son amie pour qu'elle bondisse ainsi dans cette caverne, tombeau de tant de joies et de promesses!..Quelle silhouette, quel mirage étaient-ils apparus dans sa pauvre tête pour qu'elle ait souhaité pénétrer dans ce trou obscur?... Il était plongé dans ses réflexions lorsqu'il la vit ressortir portant à bout de bras une couverture soigneusement pliée. Son visage était radieux et elle ne cessait de répéter: « Le tableau...gardé par Aurore...le tableau! »

Il prit le paquet dont il devinait le contenu et, le cœur serré, il sentit sous ses doigts la palpitation de la toile et la raideur du bois. Assis sur une pierre plate, il déplia délicatement le tissu et à son tour hurla: « Le tableau! » Pendant que Greta dansait une farandole un peu folle, il admirait lui *Les Moissonneurs* de Pierre-Auguste Renoir.

« C'est toi qui l'avais caché...avant?

- Oui....moi cacher Aurore et tableau! »

Il la saisit par la taille et l'emporta dans une polka endiablée en chantant: « Ils ne l'ont pas eu...ils ne l'ont pas eu! »

Essoufflés, heureux, ils riaient encore tendrement enlacés. Paul était ému et murmurait à l'oreille de son amie: « Tu es mon ange! mon ange cassé, torturé, déboussolé...mais je t'adore comme tu es! »

Marinette écouta la nouvelle avec un enthousiasme mitigé. La découverte du chef-d'œuvre signifiait que l'affaire, un instant oubliée, revenait, tenace, menaçante...Elle rappelait que trop de relâchement était dangereux et qu'il fallait être prudents.

« Apporte ça immédiatement aux gendarmes! Ils en feront ce qu'ils voudront, mais je ne veux pas de ce truc ici! »

Ce « truc » qui était une œuvre d'art, une fortune, ne représentait, pour la petite communauté de la Maison du Bois Joly, que l'image du danger, de la désillusion. Paul partageait entièrement la décision de Marinette. Il s'exécuta et déposa l'objet à la gendarmerie, en soulignant que c'était certainement cela que les agresseurs étaient venus chercher. Ils posèrent encore des tas de questions, firent signer des papiers, et permirent au facteur de rejoindre ses amis.





Ils revenaient de Montpellier et Paul était heureux.... Le professeur qui suivait Greta était satisfait des progrès réalisés par sa patiente. Il félicita son tuteur:

« Vous avez accompli des prouesses... Je vais donc vous permettre de garder Madame Vidal près de vous. D'ailleurs, je ne vois pas comment je pourrais faire autrement, tant elle paraît attachée à votre personne. Elle ne vous quitte pas d'une semelle et, même assise à vos côtés, elle vous dévore des yeux! »

Profitant de l'ambiance amicale et détendue, Bouboule aborda le sujet qui tirait sa conscience. Prenant son courage à deux mains, regardant l'homme de science droit dans les yeux, il murmura:

« C'est vrai Monsieur qu'elle ne me quitte pas.... Quelquefois, c'est gênant.... par exemple quand on se baigne tout nus dans la rivière.... Je ne suis qu'un homme.... et il m'est arrivé de céder aux avances de mon amie... En réalité je n'ai même pas essayé de la repousser... »

Et il raconta les ébats sous le saule pleureur. Il avoua sa honte d'avoir abusé d'une femme sans défense.....

« Mais Monsieur Boulin, voilà une bonne nouvelle! Cela démontre que le cerveau, du moins la partie qui gère les sentiments, la libido comme on dit aujourd'hui, fonctionne correctement! C'est une femme et vous devez la regarder comme telle. Le vrai danger serait de l'infantiliser.... Si une attirance réciproque vous conduit à une sexualité épanouie et bien, comportez-vous comme tous les couples... aimez-vous! »

La voiture avalait avec difficulté le profil accidenté de la route. Paul bâtissait son projet d'avenir: il ferait de Greta à la fois sa compagne et son enfant. Il l'aiderait à vivre sa vie et *lui* aurait une nouvelle bonne raison de poursuivre son chemin... S'il

l'épousait, il deviendrait en quelque sorte le père d'Aurore. Ca alors, ce serait la plus belle réalisation de sa vie et le plus beau cadeau offert à Aurore...sa fille!... Pour l'instant ils allaient continuer leur aventure auprès des enfants et, selon les circonstances, elle serait enfant dans le camp des petits colons, ou femme dans celui des adultes. Voilà une équipe qui allait faire des étincelles: Marinette et Joséphine à l'intérieur, Ricou et lui à l'extérieur et, entre les deux Greta....

C'est dans cet esprit de grande confiance en l'avenir qu'ils abordèrent les derniers kilomètres. A la vue du clocher du village, ils entonnèrent une chansonnette, rirent, s'embrassèrent. Oui, ça c'était une belle vie...

La *Prairie* fut garée à l'ombre du grand chêne puis les voyageurs coururent vers la bâtisse annoncer la nouvelle à tous. Greta criait des « Ma-inette!...Ma-inette! » mais personne ne répondait. Un silence accablant écrasait la ferme....

« Il se passe encore quelque chose! Tout le monde a déserté la demeure! »

La visite des différentes pièces, le coup d'œil au chantier délaissé de la grange, les appels sans écho,

confirmèrent les craintes de *Bouboule*. Sans hésiter, il poussa Greta dans la voiture et fila jusqu'à Roquebrune. A l'atelier du charron, il trouverait la réponse à ses interrogations. Depuis l'école primaire, chaque fois qu'il avait un problème, il se comportait ainsi. Il n'y avait aucune raison aujourd'hui d'agir différemment et, puisqu'il nageait en plein bonheur, il allait passer l'éponge sur les malentendus qui les tenaient éloignés l'un de l'autre.

Les volets de la maison des Brassac étaient fermés, mais des gens entraient et sortaient... L'ancien facteur ressentit une vive douleur tandis que Greta perdait tout contrôle et gémissait, râlait. Pas de doute, un malheur était arrivé.....Une vieille femme s'approcha d'eux et voulut embrasser Paul qui la repoussa.

« Nom de Dieu dites-moi ce qui se passe!

- Mon pauvre *Bouboule*, mourir comme ça... c'est affreux!

- Mais qui est mort?

- Ricou.....Il a eu une attaque! »

Paul courut vers la porte en hurlant « Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible, pas Ricou! »

La Suédoise, qu'il avait laissée au milieu de la chaussée, se mit à crier, à trépigner et la vieille dame qui voulait l'aider, reçut une bourrade qui faillit la jeter à terre. On vivait là des moments terribles...Un attroupement s'était formé autour de « la folle », l'empêchant de se sauver ou de commettre une bêtise. Paul apparut enfin, les yeux pleins de larmes et, doucement, calmement, par des gestes saccadés d'un homme brisé, il ramena sa compagne à la raison. Ensemble, main dans la main, ils allèrent dire une dernière fois « au revoir » à leur ami. Marinette les serra un instant dans ses bras, appuya sa tête sur l'épaule de Paul et pleura. Les uns et les autres étaient incapables de prononcer une parole. Il ne supportait pas de voir le corps sans vie de son copain, emmaillotté dans un costume trop étroit. Le visage certes blême, mais rieur, semblait l'appeler. Alors il posa ses lèvres sur le front glacial et obtint la triste certitude que la vie n'était plus là. Comme un automate, il se dégagea doucement et entraîna Greta vers la sortie abandonnant le défunt à l'intimité familiale.

Les jours qui suivirent furent d'une tristesse infinie. Jour et nuit, Paul repassait le film de sa vie et

constatait combien la présence de Ricou avait été importante. Il s'en voulait de ne pas lui avoir parlé, de ne pas avoir passé l'éponge devant un verre de vin blanc, comme autrefois. Il regrettait de ne pas avoir eu l'occasion de lui dire: « Je suis trop bon, donc trop con...et c'est pour cela que je souhaite qu'on oublie tout! » Alors, la tête dans les mains il pleurait et, à ses côtés, Greta gémissait comme un animal blessé.

Les amis du charron s'agglutinaient devant le porche de l'église qui n'avait pas pu contenir la foule de ceux qui souhaitaient accompagner le malheureux vers sa dernière demeure. Paul et Greta avaient pris place derrière la famille. Ils montraient ainsi leur attachement à leurs amis abattus par le malheur. Marinette, toute de noir vêtue, paraissait plus vieille, plus ratatinée qu'elle ne le serait jamais. Près d'elle ses six enfants faisaient tout pour la soutenir. Marie ne semblait pas bien comprendre que son papa, qui dormait là dans le cercueil couvert de fleurs, commençait un voyage sans retour et qu'elle ne le reverrait plus.

Greta, perdue dans son univers impénétrable, restait sereine. Soudain, quand le piano fit entendre

les premières notes d'un chant grégorien, elle se redressa et, trébuchant sur les personnes qui l'entouraient, elle se précipita vers la chapelle où se tenait la chorale. Il y eut une petite bousculade, la stupéfaction frappa l'assistance et une musique s'éleva vers les voûtes ancestrales. Paul, qui n'avait plus la force de réagir, écouta la mélodie, celle-là même qu'il avait entendue un soir d'été devant la Maison du Bois Joly. Il sourit. Un nouveau tiroir venait de s'ouvrir dans le cerveau de son amie. Massenet, Chopin ou un autre retrouvaient leur place et ça, c'était formidable. A cet instant l'auditoire ignorait que les victimes de voyous sans scrupules se parlaient au travers d'une musique qui rejoignait leur monde d'où ils ne sortiraient jamais.

Paul entraîna sa compagne et, ensemble, se rendirent au cimetière. Tandis qu'ils avançaient, main dans la main, sur la route pentue, *Bouboule* eut l'impression qu'un individu les suivait. L'homme, bien habillé, les cheveux gominés collés sur sa tête nue, ne semblait pas agressif. Il ne se cachait pas, mais se tenait à une distance constante du couple. Arrivés devant la lourde grille d'entrée de la résidence des morts, ils s'assirent sur un banc et attendirent.



« Qu'est-ce que vous nous voulez?

- Je m'appelle Canitrot, journaliste de l'*Auvergnat*... Vous êtes bien Paul Boulin, l'ami d'Henri Brassac?

- Oui et alors! Laissez-nous tranquilles! Vos articles ont déjà fait assez de mal!

- Je suis là d'abord par amitié pour Henri. Nous avons sympathisé. Il me faisait confiance et je ne l'ai pas trahi... Si vous voulez qu'on en reste là, on en restera là. Dans le cas contraire, poursuivons tous les deux la démarche entreprise par votre ami. Comme je le faisais avec lui, je vous tiendrai régulièrement informé. Avant de publier un article, je vous communiquerai son contenu et vous procéderez aux rectifications qui vous paraîtront nécessaires. Je puis vous dire que chaque fois qu'il me demandait de modifier mon texte c'était pour vous protéger ou ne pas vous peiner... Personnellement, je pense qu'il faut aller jusqu'au bout. Si vous êtes d'accord, je poursuivrai mes investigations jusqu'à ce que nous connaissions toutes les activités de ces malfrats. La police fera son travail, sans aucun doute, mais ira-t-elle fouiller jusqu'en Allemagne? Pourra-t-elle

pénétrer les secrets de la grande muette: l'Armée? Il faut dénoncer les trafics...

- Quels trafics?

- La vente de tableaux, volés ou copiés! Vous ne savez pas, et pour cause, que *Les Moissonneurs* de Pierre-Auguste Renoir appartenait à un riche collectionneur de Colmar. La collection de ce particulier a été pillée par les Allemands pendant la fameuse bataille « de la poche de Colmar » au début de l'année 1945. Or, qui était le patron de la Kommandantur de cette ville? Gunter Heinrich. Et où se replièrent les troupes allemandes après la défaite? En Bade-Wurtemberg, le pays du beau-frère de Louis Berthon. Reste à savoir: à quelles affaires les deux hommes ont-ils collaboré? Que sont devenues les peintures réalisées par Madame Vidal? Vous voyez à quel genre de trafiquants nous avons affaire! Des gens prêts à tout pour gagner de l'argent et s'offrir la belle vie, le luxe, la débauche! La curiosité, la naïveté de la petite Aurore étaient bien gênantes dans ce monde de bons à rien ....

Greta qui était restée immobile jusque là s'agita dès qu'elle entendit « Aurore » Elle l'appelait, la cherchait...Paul l'entraîna vers l'intérieur du cimetière

et, côte à côte, ils regardèrent le cortège interminable qui ondulait sur la route. Bientôt un essaim de noir vêtu s'agglutina autour de la fosse qui attendait le défunt. Quelques tousotements, des pleurs étouffés, accompagnèrent le vent qui sanglotait dans les sapins majestueux. *Bouboule* se laissait emporter par la bousculade des souvenirs qui malmenait son cerveau. Poussé par la file qui s'était formée, il se retrouva au-dessus de la fouille, béante et lugubre. Ricou était au fond, inaccessible dans sa maison de bois. Le facteur serra dans sa main un peu de cette terre amoncelée à ses pieds et la jeta sur le cercueil, en jurant que justice serait faite.

La petite réunion, qui clôturait traditionnellement chaque cérémonie des obsèques, se déroulait dans la cuisine de la maison des Brassac. Il y avait là, la famille et quelques amis. On avait entouré, encouragé, soutenu la veuve accablée puis, peu à peu, la vie avait repris ses droits. Les plus jeunes commençaient à chahuter. Les adultes, par petits groupes, évoquaient d'une voix de plus en plus forte, différents sujets. On avait fait le tour des qualités du disparu, de ses coups de gueule, de son habileté à

dompter le bois.... Des rires fusaient, les bouteilles de vin blanc se vidaient....une nouvelle page se tournait déjà. Echappant au brouhaha ambiant, Marinette s'éloigna en tirant par le bras son ami Paul. Ils s'enfermèrent dans une pièce voisine et elle dit:

« Ce que tu ne sais pas mon cher Paul..... ce que personne ne doit savoir.... c'est qu'il s'est donné la mort!

- De qui tu parles?

- D'Henri....Ce sont les ouvriers électriciens qui travaillaient avec lui dans la grange qui l'ont découvert pendu à un arbre du Bois Joly. Ils l'ont transporté jusqu'ici....Je leur ai dit: « Il ne s'est pas suicidé.... il a eu un malaise cardiaque. Vous avez compris! » Voilà, nous ne sommes que quatre à savoir... »

Les deux amis s'enlacèrent et pleurèrent en silence. Ils ne s'expliquaient pas, ils ne s'expliqueraient jamais ce geste de désespoir.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la disparition de Ricou. Marinette avait eu beaucoup de mal à faire face à son malheur. Elle avait parlé longuement avec Paul qui essaya, par tous les moyens, de la réconforter et surtout de la disculper. Tout le monde était plus ou moins responsable du suicide du charron, mais, existait-il une solution, un remède, qui aurait pu le sauver ? Certes, s'il était resté dans son atelier, loin de la silhouette décrépite de Greta et du silence accablant de *Bouboule*, les charges qui pesaient sur sa conscience auraient été atténuées. Mais, dans son atelier, il n'y avait plus rien à fabriquer. Son métier disparaissait, son savoir-faire ne servait à rien ni à personne. Tout cela avait broyé le cœur de celui que l'on croyait indestructible et qui, en fin de compte, souffrait d'une trop grande sensibilité.

Très rapidement Paul s'imposa comme le patron de la Maison du Bois Joly. Lui qui pleurait en cachette, lança avec détermination, la nouvelle organisation de l'établissement. Joséphine ayant

souhaité retourner au pensionnat de jeunes filles où elle était employée depuis plus de vingt ans, il fallait trouver de la main-d'œuvre. Georgette, la fille cadette des Brassac et son mari acceptèrent de travailler auprès de leur mère qui leur céda sa maison. Elle s'installa définitivement dans la chambre que lui laissait l'ancien facteur. Celui-ci partageait la couche de la Suédoise et ainsi l'affaire devint familiale.

La réouverture eut lieu à l'occasion des fêtes de Noël. Les enfants étaient là, l'arbre gigantesque resplendissait de guirlandes et d'étoiles. Paul avait souhaité marquer cette rentrée par une fête grandiose et empreinte de souvenir. Il avait proposé que la grange porte le nom de: *Pavillon Henri Brassac* et la grande pièce commune devint *Salle Aurore Vidal*. Deux personnalités de Bobigny firent le déplacement. *Bouboule*, incorrigible, espérait revoir Jacqueline. Voulait-il lui cracher sa haine ou ranimer la petite flamme qui brûlait encore en lui? Sa déconvenue, l'invita à oublier définitivement celle qu'il avait tant aimée.

Le maire de Roquebrune arriva, accompagné par de nombreux conseillers municipaux. Des amis privilégiés assistèrent à la visite des locaux et au vin

d'honneur. Il y eut des discours, les enfants chantèrent plusieurs morceaux et Marinette retrouva le sourire. Elle savait que ses jours se termineraient en ce lieu, près de son meilleur ami, de ses deux filles et de son gendre.

Au fil des jours, la notoriété de la Maison du Bois Joly franchit les limites de la commune. Des classes de neige ou de plein air s'inscrivaient, des familles réservaient des places pour leurs parents âgés, même des séminaires trouvaient à se caser dans cette programmation serrée. L'occupation des lieux était totale et les responsables refusaient de nombreuses demandes. Paul accédait à ce rêve que Greta ne pouvait partager. Le rire des enfants, le pas traînant des vieux, les discussions sous le chêne centenaire, ne l'atteignaient pas. Elle passait son temps à peindre, à jouer du piano ou du violon. Parfois Ernest l'accompagnait à l'accordéon, mais cela se terminait souvent par une dispute. La Suédoise ne comprenait pas que l'homme et son « piano à bretelles » ne soient pas des adeptes de Mozard, Vivaldi, Chopin ou Massenet. Elle se fâchait, criait, jusqu'à ce que Paul l'entraîne dans une valse folle ou une polka piquée exhalée avec force de l'instrument à

vent. Parfois des voix reprenaient *Etoile des Neiges* ou *La Java Bleue*, créant des instants de bonheur qui, peu à peu, se répandaient dans la ferme. *Bouboule* travaillait sans relâche afin de ne pas se laisser aller à ressasser les événements ancrés dans sa mémoire. Il n'abandonnait pas pour autant la surveillance de Greta qui, parfois, décidait de se rendre à la rivière. Il la laissait faire et, à distance, observait les déplacements et les actes de son amie. Quel que soit le temps, elle répétait méthodiquement les mêmes gestes, les mêmes attitudes. Elle suivait le sentier, longeait les eaux tumultueuses et, à la vue de la cascade, se déshabillait. Nue elle avançait dans l'eau, ses pieds brisant la dentelle de glace qui, parfois, s'accrochait aux herbes de la rive. Quand le froid violaçait son corps et que tous ses membres grelottaient, Paul s'approchait et elle se blottissait dans la serviette qu'il lui tendait. Il frottait son dos, ses jambes, son corps tout entier et elle riait. Comme une enfant, elle répétait: « Encore!...Encore!...» et il la serrait dans ses bras. Il aimait ces moments où les cheveux blonds balayaient son visage, où la femme s'abandonnait rayonnante et heureuse.



C'est cette ambiance laborieuse, amicale et bucolique que Raymond Canitrot, le journaliste, trouva lors de sa visite. Le rendez-vous avait été fixé avec Paul et ils avaient choisi une journée où les pensionnaires étaient absents. Seul le personnel d'encadrement se trouvait là. Le mois de mai resplendissait, les parfums embaumaient l'air encore frais et, dans les arbres revêtus de printemps, les oiseaux se chamaillaient.

Canitrot avait annoncé qu'il ne donnerait qu'un schéma de l'enquête en cours, mais que ce schéma serait complet. Ils s'assirent sous le grand chêne. Raymond sortit un carnet de la sacoche qu'il portait toujours en bandoulière et commença son récit.

« Pendant les derniers mois de guerre, Gunther Heinrich pille, à Colmar et ailleurs, les résidences de Juifs que l'on vient de déporter dans les camps de la mort. Le butin est caché à Friedrichshafen....En 1949, il rencontre à Berlin un Français qui, sous couvert de son métier de marchand de tableaux, est à la fois receleur et faussaire. La revente des biens spoliés peut commencer. Louis Berthon est alors conseiller au Secrétariat d'Etat des Forces Armées. Il connaît bien Vidal à qui il confie le transport des œuvres d'art entre

le lac de Constance et Berlin. Pour ce faire, le militaire « ambulant » reçoit un « sauf-conduit » et une rétribution alléchante.

En 1950 un « chasseur de nazis » s'intéresse aux activités d'Heinrich et ses premières investigations affolent les membres de la bande. Berthon prend alors les affaires en main. Toute vente de tableaux est stoppée et Greta est chargée de réaliser une copie de chaque toile invendue. Ces copies, transformées en faux par le spécialiste de Berlin, devaient remplacer les originaux si, comme cela se murmurait, ces chefs-d'œuvre devaient être restitués aux propriétaires spoliés. Mais peu à peu, sous la pression d'Heinrich, Louis accepte que les faux tableaux soient vendus à des collectionneurs des pays voisins. Le risque pris par l'homme politique exige une prudence de tous et de tous les instants. Greta et sa fille sont exilées à Roquebrune et Vidal disparaît dans un accident de la route...»

Le journaliste avala un verre d'eau et reprit:

« L'enquête déterminera la participation exacte de chacun. Gertrud Berthon n'a, semble-t-il, joué aucun rôle dans ce trafic dont elle ignorait tout. Jacqueline Berthon était informée régulièrement des

activités de son frère et elle aurait transporté les toiles de Greta jusqu'à Berlin. Elle était aussi chargée de surveiller l'artiste peintre et son entourage »

Canitrot poursuivit son exposé par les démarches à venir et ce qu'il y aurait à faire, mais Paul ne l'écoutait plus. Des hommes et des femmes avaient tué Aurore et Ricou sans prendre aucun risque, sans même se salir les mains du sang de leurs victimes. Ils avaient commandité la destruction d'une femme radieuse et talentueuse. Ils avaient brisé des vies pour un seul but: amasser de l'argent. Avides de richesses, de loisirs, d'apparences, rien n'aurait pu les arrêter...La prison et ses conditions de vie terribles que lui, *Bouboule*, connaissait bien, n'étaient pas un châtiment à la hauteur des crimes commis. Il fallait que ces roitelets, perchés sur leurs piédestaux réputés inébranlables, soient déchus. Le haut fonctionnaire de l'Etat devait être livré à la vindicte publique! Le minable et prétentieux descendant de l'honorable lignée des Hohenzollern méritait la déchéance et le déshonneur...Paul sortit subitement de sa torpeur et, comme après un mauvais rêve, il s'adressa d'une voix forte et haineuse au journaliste:

« Canitrot, je ne crois pas à un règlement judiciaire rapide. Vous seul pouvez étaler la vérité, toute la vérité...N'oubliez pas que mon ami Ricou a payé de sa vie cette volonté de faire la lumière sur les activités douteuses de ces voyous. Je compte sur vous...tout le village compte sur votre capacité à ne rien dissimuler....Par avance, nous vous remercions...

L'émotion se lisait sur tous les visages.....

Paul constata subitement que Greta avait disparu. Il se leva, balaya du regard l'immensité de la cour et murmura, comme s'il lui parlait à l'oreille:

« Je sais que tout cela ne t'intéresse plus. Mais je sais aussi que pendant toute cette période tu as agi sous la contrainte et les menaces. Tes colères, ta solitude, cachaient tes douleurs et tes peines. Je te croyais complice et bourreau et tu n'étais que victime. Tu aimais trop la vie et le faste t'anesthésiait. Tu adorais Aurore, mais tes passions t'aveuglaient. Ton amour de mère fuyait devant l'amour de celui qui te dorlotait....par intérêt. Tout cela est terminé, une nouvelle vie commence...»

Un cri violent brisa la torpeur environnante. Au même instant une fumée noire s'éleva au-dessus du

toit, à l'arrière de la bâtisse. L'affolement envahit le petit groupe. On chercha des seaux, on voulut téléphoner, on se précipita pour secourir Greta, mais chaque tentative échouait. Derrière les murs épais, la fournaise guettait. Dès qu'une porte s'ouvrait, des langues de feu surgissaient, rampantes, agressives. Des explosions, venues du bureau de l'artiste, ajoutaient la terreur à l'apocalypse. On ne savait que faire...et il n'y avait pas grand-chose à faire. Le journaliste partit chercher du secours au village...*Bouboule* refusait de se joindre à la panique générale. Il n'abdiquerait pas. Un violent coup de pied brisa un soupirail et le facteur disparut dans les profondeurs du sous-sol. Les femmes, impuissantes, pleuraient...Ernest courait dans tous les sens, jetait de ridicules seaux d'eau et sa détermination désespérée s'ajoutait au pitoyable de la situation. Marinette était persuadée que ses deux derniers amis disparaissaient dans le brasier. La toiture s'effondrait dans une explosion d'étincelles et un vacarme de canonnade...

Paul avançait dans l'obscurité totale, pataugeant dans de l'eau stagnante, heurtant de nombreux obstacles éparpillés sur le sol. Il s'était forgé une idée, un espoir, et rien ne le ferait reculer. A tâtons, il

trouva l'escalier. Le contact de ses mains avec la pierre humide et froide le rassura. En haut des marches, il heurta le plancher, là où se trouvait la trappe. Il cogna de la tête puis des épaules et le vantail céda. Aucune flamme, aucune chaleur ne vinrent arrêter sa démarche...il se trouvait dans l'ancienne souillarde. Il connaissait ce local que l'on avait condamné, car trop vétuste. Dans l'obscurité il caressa la pierre de l'évier, se laissa guider par sa bordure et atteignit le vasistas. Les toiles d'araignées accrochèrent ses doigts qui caracolaient sur le bois poussiéreux. L'espagnolette tourna, le volet pivota et un rayon d'une pâle lumière entra dans la petite pièce. Bousculé par l'épaisse fumée extérieure, l'éclairage dansait, se cabrait, retombait...Un éclair ébranla Paul de la tête aux pieds. Elle était là!...Recroquevillée, tassée dans un coin obscur, Greta jetait sur le visiteur un regard apeuré et sans vie. *Bouboule* la souleva de ses bras puissants et, dans le raid de lumière, l'horreur surgit... Des boursouflures déformaient le visage rougi. Les lèvres, anormalement gonflées, se craquelaient. Sur les joues noircies et le front dépourvu de sourcils, s'épalaient des mèches de cheveux partiellement grillées. Sa robe déchirée,

brûlée, laissait pendre des lambeaux qui découvraient ses jambes et son torse torturés de blessures. Le corps inerte lové dans ses bras, Paul descendit l'escalier, pataugea dans l'eau et, arrivé au soupirail, il hurla sa détresse, son impuissance. Il ne pourrait jamais hisser la blessée jusqu'à la petite ouverture. Il ne pourrait jamais la libérer par ce trou trop étroit. Alors il hurla encore, appela au secours...et Marinette, la première, apparut.

Dans la voiture, qui roulait à toute vitesse vers Roquebrune, tout n'était que douleur. Douleur physique de la Suédoise, méconnaissable, immobile, les yeux clos, allongée sur la banquette arrière. Douleur morale du conducteur qui parlait, parlait...

« Ne t'en fais pas ma belle, je te sauverai...encore une fois tu t'en sortiras. C'est le Bon Dieu qui m'a dit d'aller dans la souillarde...C'est le Bon Dieu qui t'a arraché des flammes et t'a demandé de m'attendre dans ce local aux murs épais et à la lourde porte de chêne...Jamais « deux sans trois! » Le Bon Dieu te guérira »

Ils croisèrent le camion des pompiers précédé de la voiture des gendarmes qui, toutes sirènes hurlantes, fonçaient vers la Maison du Bois Joly. Les villageois,

alertés par le tocsin, se dirigeaient, par tous moyens, vers la ferme de *Bouboule*.

« Tu vois, ils vont éteindre le feu...Il n'y aura pas trop de dégâts... » Pendant que tu te soigneras, que tu retrouveras la forme, je réparerai, je reconstruirai.... Avec nos amis, tous nos amis, tout reprendra vie et nous continuerons à recevoir les enfants.

Un râle s'échappa de la banquette arrière...

« C'est bien, tu approuves, donc tu vis... »

Paul débitait des flots de paroles d'un homme traumatisé, désespéré, dépourvu de raison. Le médecin lui demanda d'attendre dans la salle prévue à cet effet. Le facteur avala le sédatif et le verre d'eau proposés par le praticien, jeta un regard attendri vers son amie allongée sur une table, et se retira. L'homme de l'art savait déjà...Il déshabilla la patiente, nettoya les plaies, la peau, le visage...Il enveloppa le corps inerte dans un drap immaculé qu'il replia sous le menton.

« Entrez, Monsieur Boulin.....Je n'ai rien pu faire...Les blessures étaient trop importantes....La fumée a envahi ses poumons...C'est fini...Je vous laisse le soin de lui fermer les yeux »



Paul s'approcha du visage qui le regardait. Détendu, mais meurtri, serein, mais inexpressif, ce portrait marquerait à vie la mémoire de l'être aimé. Les doigts fermèrent les paupières, les lèvres se frôlèrent furtivement...puis le drap mit fin à la vie joyeuse et tourmentée de la belle Suédoise. De grosses larmes roulaient sur les joues du facteur. Ces larmes traduisaient certes son chagrin, énorme, écrasant, mais aussi ses regrets. Il avait sauvé Greta comme il avait sauvé Aurore, mais il n'avait pas su les garder en vie. Ces deux femmes venues d'un pays lointain pour lui apporter sa part de bonheur avaient échoué, et cet échec était de sa responsabilité. Un simple employé des PTT d'un petit village aveyronnais ne possédait pas la baguette magique qui aurait pu transformer la bonté en bonheur, l'amitié en amour, l'altruisme en passion, Il n'aurait jamais dû s'éloigner de ses porte-à-porte quotidiens, de l'atelier du charron, de ses soirées arrosées de vin blanc. Et pourtant, qu'Aurore était belle, Greta délicieusement compliquée, les petits Parisiens passionnants. Dans la cave salvatrice, pendant un court instant de repos, il avait écrit dans sa mémoire une suite idyllique.... La main dans la main de Greta, ils s'éloignaient,

marchant d'un même pas vers un avenir incertain, mais serein. Avec les enfants qui joueraient et riraient, il y aurait toujours une petite blonde aux yeux bleus...une petite Aurore. Parmi les petits Parisiens se cacherait sans doute celui qui, curieux, poserait *la* question à un petit vieux assis sous le grand chêne:

« Grand-père, pourquoi les arbres se déshabillent-ils avant l'hiver alors qu'il va faire froid?

- Mon petit, les arbres s'endorment...Ils savent que le froid et le gel, ne leur permettront pas de puiser dans le sol la nourriture nécessaire. Quand la durée des jours diminue, que la lumière baisse, que le soleil se fait paresseux, les feuilles s'étiolent. C'est le signal...c'est l'automne.

- Et toi grand-père, tu vas t'endormir aussi?

- Oui mon garçon, je vais bientôt m'endormir...»

Le médecin arracha le malheureux de sa torpeur:

« Monsieur Boulin, voulez-vous que j'appelle quelqu'un pour transporter la défunte chez vous?

- Nous n'avons plus de maison, nous n'avons plus de chez-nous.... nous n'avons plus rien! »

Bouboule renifla violemment, essuya ses joues labourées de larmes et murmura: « Le feu, la fumée, m'ont pris Greta, Aurore, et La Maison du Bois Joly.....A présent je n'ai plus grand-chose à faire sur cette terre! »

Le médecin empoigna le malheureux par les épaules et, le regardant droit dans les yeux, il dit d'une voix forte:

« Madame Vidal, dans un moment d'étrange lucidité, a sans doute voulu détruire ce qui la rattachait encore à son amant corrompu. Par ce geste elle manifestait l'envie de commencer une autre vie. Hélas, le feu ne choisit pas ses victimes. Il a emporté Greta comme il a emporté Aurore....Mais vous, Monsieur Boulin, vous avez encore de nombreux services à rendre et votre bonté est attendue par tous les villageois »

Paul se moucha avec force dans un grand mouchoir à carreaux, puis murmura:

« Je vais retrouver en effet la vie que je n'aurais jamais dû quitter. Aurore a entrebâillé une porte sur un univers dont j'ignorais l'existence. J'ai rencontré des gens peu scrupuleux, avides d'argent facile et de plaisirs variés. Je sais maintenant qu'il existe un autre

monde que celui de Roquebrune. Je ne peux plus ignorer que pour la majorité de mes compatriotes, les petits oiseaux, la ramure des arbres, la mousse des sous-bois, ne sont que « roupie de sansonnet ! » Mais la porte s'est refermée et avec elle les parenthèses que Greta et sa fille avaient ouvertes. Le souvenir du rire des enfants, des colères du charron, de la peau douce des femmes, m'accompagnera tout au long du dernier chemin. Mais, celle qui restera toujours près de moi, c'est cette fillette blonde aux yeux bleus, au sourire malicieux que le ciel m'a envoyée et trop vite reprise....

Pour le moment je vais aller creuser la nouvelle maison de la Suédoise....à côté de celle de Ricou le charron... comme ça ils pourront encore se chamailler »

Gray la Ville Janvier 2014



Du même auteur :

Le Grain de Sable \* (Editions EDILIVRE)

Chocs anormaux \* ( d° )

La Gardeuse de Chèvres\* ( d° )

Le Secret de Madeleine ( d° )

\* sous le pseudonyme de Franck Nicolas







